



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

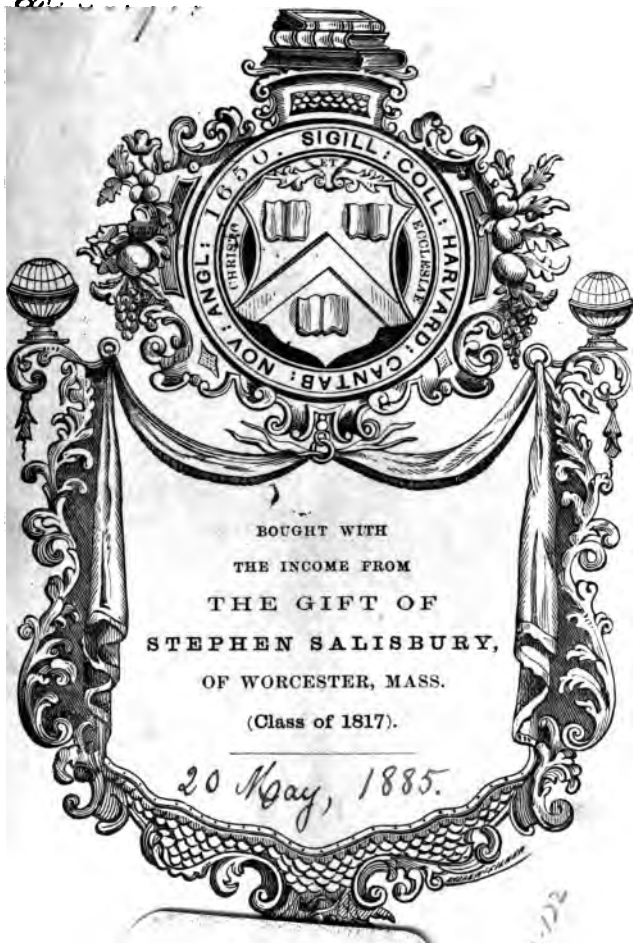
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LC
38
918





DE

RE PUBLICA

A LA MÊME LIBRAIRIE

Cicéron. *De la République*, traduction française de J.
Le Clerc, sans le texte latin. 1 vol. petit in-16, 1 fr.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

CICERO
DE
RE PUBLICA

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE AVEC UNE NOTICE, UN ARGUMENT ANALYTIQUE
ET DES NOTES EN FRANÇAIS

PAR M. CHARLES

Professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand
Docteur ès lettres



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1874

918

HARVARD COLLEGE LIBRARY

MAY 20 1885

Salisbury fund.

NOTICE

SUR LE TRAITÉ DE LA RÉPUBLIQUE.

Cicéron a souvent parlé, dans ses lettres et dans d'autres ouvrages, de son traité de politique *de Re publicâ*, qu'il considérait comme un de ses plus beaux titres de gloire. On peut à l'aide de ses divers témoignages, bien qu'ils ne s'accordent pas toujours, fixer avec quelque vraisemblance à quel moment de sa vie il le composa. Il avait commencé à en amasser les matériaux quand il était au pouvoir, *quum gubernacula reipublicæ tenebamus* ¹, c'est-à-dire vers l'an 61 avant Jésus-Christ. Il avait repris son travail plus tard, après son retour de l'exil ²; et enfin il ne paraît l'avoir publié qu'en l'année 51, vers le temps que César achevait la conquête de la Gaule. Le livre était dédié à son frère Quintus, ou suivant d'autres critiques, à son ami Atticus.

La postérité ne devait pas recueillir les fruits de

1. *De la divination*, livre II, chap. 1.

2. *Lettres à Quintus* livre II, xiv, xvi.

ces persévérantes méditations. Le *de Re publicâ*, admiré pendant plusieurs siècles, et multiplié par d'innombrables copies, disparaît au septième siècle de notre ère. Sénèque, Pline l'ancien, Suétone, Fronton, Aulu Gelle y font allusion et en citent des fragments; les grammairiens, les commentateurs, et surtout Macrobe et Nonius, l'analysent ou en reproduisent des morceaux; Lactance et saint Augustin l'imitent, ou trop rarement le copient; enfin Boèce, Priscien, Isidore lui-même, qui écrit au septième siècle après Jésus-Christ, l'ont encore en main, comme tous les lettrés de leur temps; mais plus tard les traces s'en perdent. Au onzième siècle, Jean de Salisbury en fait mention, mais il ne le connaît que par Macrobe; Vincent de Beauvais, quoi qu'on ait dit, n'en sait pas davantage; et au treizième siècle, le célèbre et malheureux Roger Bacon, qui a déjà pour tous les trésors de l'antiquité le zèle ardent d'un érudit de la Renaissance, nous raconte avec douleur ses espérances, ses recherches poursuivies à grands frais, et ses déceptions. Ce livre, semblait comme tant d'autres, avoir péri du jour où les esprits ignorants avaient, en cessant de le comprendre, perdu le désir de le conserver.

La Renaissance, qui a tiré de la poussière des bibliothèques tant de trésors oubliés, se flatta un moment de retrouver quelque vieux manuscrit du *de Re publicâ*. Un Grec de Byzance, Planude, en avait

traduit un fragment, l'épilogue, si justement admiré sous le titre de *songe de Scipion*. Mais ce morceau avait été dès longtemps détaché du reste; non-seulement Macrobe l'avait commenté, mais les copies en étaient nombreuses. Pétrarque, malgré l'appui du pape Clément VI, et ses relations avec tous les hommes instruits de l'Europe, ne put rien ajouter à ce débris précieux, qui rendait ses regrets plus amers. Le Pogge, à qui nous devons douze comédies de Plante et Quintilien, échoua à son tour dans tous ses efforts; et à partir de ce moment, malgré quelques lueurs d'espérance, aussitôt éteintes qu'entrevenues, on semble se résigner, et mettre définitivement cette perte au compte du moyen âge, qui, malgré ses apologistes, en a tant d'autres à se reprocher.

Cependant le livre de Cicéron n'avait pas péri tout entier : il était réservé au dix-neuvième siècle de le voir reparaitre après une longue éclipse, sinon dans tout son éclat, au moins dans quelques-unes de ses plus belles parties. Une copie faite vers le quatrième siècle, mutilée plus tard, avait passé d'un monastère d'Italie à la bibliothèque du Vatican, où elle arriva méconnaissable. On sait en effet que la rareté du parchemin avait amené, dès l'antiquité, les copistes à chercher les moyens d'utiliser les pages déjà noircies par l'écriture. Au moyen d'un lavage et en grattant les caractères anciens, on pouvait se procurer

des feuilles blanches ou à peu près, dont les lignes presque effacées disparaissaient sous une écriture nouvelle. On les appelait des *palimpsestes* (πάλιν et ψάω, gratter). Cicéron lui-même loue comme « économique » cette recette, qui devait lui être appliquée d'une façon si meurtrière ¹. Les scribes ignorants du moyen âge ne manquèrent pas de raisons pour la trouver excellente. Le parchemin coûtait très-cher, et les manuscrits de l'antiquité, œuvres du génie païen ne pouvaient usurper une place due aux lettres chrétiennes. Il arriva donc à une date incertaine qu'un moine du monastère de Saint-Columban, à Bobbio, éprouva le désir de recopier pour la communauté les commentaires de saint Augustin sur les *Psaumes*. Le hasard mit sous sa main un volumineux manuscrit, d'une écriture très-large, dont les pages mal remplies pouvaient facilement être blanchies, et lui fournir une ample provision de parchemin. Ces feuillets vénérables portaient écrits en très-grandes lettres ces mots qui auraient dû les protéger, M. TULLII CICERONIS DE RE PUBLICA ; mais que pouvait ce nom auprès de celui d'Augustin, et la *République* en comparaison des *commentaires sur les Psaumes* ? Ces pages précieuses sont décousues, dispersées pêle-mêle, plongées dans un liquide qui doit en effacer les caractères, séchées, grattées, polies, et quelques-unes

¹ *Lettres familières*, VII, XVIII. Cf. Martial, XIV, VII.

d'entre elles, pas toutes malheureusement, se rejoignent au hasard pour former un nouveau manuscrit. Ce recueil ne parvient lui-même après bien des siècles, que très-mutilé, à la bibliothèque du Vatican, où il tombe enfin sous les yeux d'un érudit, que cette découverte, et beaucoup d'autres, recommandent à notre reconnaissance, le cardinal Angelo Mai. Le savant critique déchiffra la première écriture mal effacée, remit en ordre les feuillets qui avaient perdu leur place, et publia en 1822 un texte, que ses travaux postérieurs et ceux des critiques allemands ont ensuite perfectionné, et dont M. Villemain donna bientôt une élégante traduction. En réunissant aux passages du manuscrit les débris souvent insignifiants que les écrivains anciens ont conservés, et surtout le *Songe de Scipion*, A. Mai nous a rendula plus grande partie du premier livre, une portion considérable du deuxième, et des fragments importants du troisième. Les deux suivants nous restent à peu près inconnus, et du dernier on ne peut plus admirer que l'épisode qui le termine. En somme on ne doit pas se flatter de posséder plus d'un tiers de l'ouvrage primitif.

Il eût été intéressant de recueillir les idées de Cicéron sur les principes mêmes de la politique, sur la justice et le droit, sur l'éducation et la religion, et de les comparer à celles de son rival ou mieux de son maître Platon. L'orateur latin n'avait pas reculé ?

pas plus durables, parce que chacune d'elles est représentée par un parti, et que celui qui est au pouvoir, est continuellement battu en brèche par les deux autres, conjurés pour l'abattre, et devenus ennemis à leur tour, le lendemain de leur victoire. La royauté tombera donc tôt ou tard sous les coups des nobles et du peuple; l'oligarchie qui affaiblit le pouvoir en le divisant, et qui est forcée d'opprimer tous les citoyens au bénéfice de quelques-uns, ne résistera pas aux efforts des ambitieux avides de puissance, ou du peuple affamé de liberté; et la démocratie ne pourra se défendre, sans se donner un chef, qui, pour garantir la prééminence du peuple, se transformera en monarque. C'est un cercle perpétuel de révolutions, qui font passer l'autorité des mains du roi à celles des nobles, puis à celles de la foule, comme une balle que des joueurs se renvoient ou se disputent. Les nations sont-elles condamnées à cette série d'agitations stériles et douloureuses? Elles n'ont qu'un moyen de s'en préserver : c'est de se donner une constitution sagement pondérée, qui, par le mélange de ces trois formes primitives, neutralise ce qu'elles ont d'excessif, et par le partage équitable de l'autorité, assure l'équilibre des forces sociales. Quelle est donc la meilleure des formes de gouvernement? Ce n'est pas la démocratie, ni l'aristocratie, ni même la royauté : c'est une constitution mixte, qui tient à la fois de la monarchie, puisque la direction suprême appar-

à un seul magistrat ; de l'aristocratie, puisque les citoyens les plus éclairés et les plus considérables retiennent une grande partie de l'autorité ; et enfin de la démocratie, puisqu'elle laisse au peuple, avec la liberté, le droit d'intervenir dans ses propres affaires. Ainsi se trouve fermée l'ère des révolutions, et les forces hostiles acharnées à se combattre, assurent désormais par leur diversité même le parfait équilibre d'un ordre de choses fondé sur la justice.

Cette constitution n'est pas une chimère, et en la décrivant, d'une manière un peu vague, Cicéron se flatte de n'avoir pas, comme Platon, bâti une république idéale pour des citoyens imaginaires. Ce gouvernement parfait existe ; les ressorts en sont cachés dans l'histoire même de Rome, d'où une analyse pénétrante peut les dégager. Dans les premiers temps, le gouvernement est monarchique, mais le sénat n'est pas sans puissance, et le peuple sanctionne par un vote en curies l'avènement de chaque souverain. Néanmoins, Tarquin, en exagérant le principe de la monarchie, la conduit à sa ruine. Le consulat y succède, et sans rompre entièrement avec les traditions monarchiques, laisse la prépondérance aux patriciens. Une nouvelle révolution consacre, par la *création du tribunal*, le droit de la multitude, et vers le *temps des guerres puniques*, la république offre le *modèle d'un gouvernement tempéré*, qui a su retenir

des autres ce qu'ils ont d'excellent, et se préserver de leurs inconvénients.

Cette théorie, que des publicistes modernes ont souvent reproduite sans peut-être en soupçonner l'antiquité, et que des essais, qui tous ne furent pas malheureux, ont appliquée au gouvernement de quelques-unes des plus grandes nations modernes, Cicéron n'a pas la gloire de l'avoir inventée. Sans parler de Platon, qui proclame qu'il faut mêler la monarchie à la démocratie, et tempérer l'autorité par la liberté, Aristote n'a pas manqué de reconnaître et de signaler avec admiration cette organisation de l'État, dans ses profondes analyses des constitutions de Sparte et de Carthage. Mais ce génie prudent, convaincu qu'il n'y a pas d'autres principes absolus en politique que la liberté et l'égalité des citoyens, s'est bien gardé de revendiquer pour elle le privilège de la perfection. Cicéron a-t-il encore dû quelques idées aux stoïciens, aussi occupés de politique dans les premiers temps qu'ils y devinrent indifférents plus tard? On ne saurait l'affirmer; mais on peut l'en croire, lorsqu'il avoue avoir beaucoup emprunté au péripatéticien Dicæarque.

Enfin, non-seulement la théorie des gouvernements mixtes est d'origine grecque, mais c'est encore un Grec qui a donné à Cicéron le modèle de son *essai de philosophie historique*. Qu'on ouvre le *sixième livre de l'histoire de Polybe* : la division et la cri

tique des formes de gouvernement, l'apologie des constitutions pondérées, toutes ces considérations ingénieuses et profondes, qui sont la plus pure substance des deux premiers livres du *de Re publica*, Polybe les a exposées avec simplicité; il y a joint une savante analyse de la constitution romaine au temps des guerres puniques, et Cicéron n'a fait que prêter à la pensée incolore de l'historien l'éclat inimitable de son style.

Cette théorie n'est pas originale; est-elle vraie? Son principal défaut n'est pas de mal résoudre une épineuse question, mais plutôt de la poser de travers. Il y a sans doute en politique des principes absolus, et la science ne varie pas au gré des circonstances. Dans tous les temps et dans tous les lieux, les hommes sont des personnes soumises au devoir et investies d'un droit égal, et la qualité de citoyens ne peut altérer en eux le caractère éminent de l'humanité. De ce côté, la philosophie politique a des principes aussi assurés que ceux de la géométrie ou de la morale; mais il n'y en a pas pour décider, *a priori*, quelle est la meilleure forme de gouvernement. Ce problème implique des données très-variables, qui peuvent rendre la réponse différente suivant le temps et les lieux, suivant la situation morale et intellectuelle des hommes à gouverner, suivant leurs goûts, leurs préjugés, leurs rapports avec d'autres sociétés, l'étendue et la configuration de leur territoire, leurs traditions historiques, le climat son

lequel ils vivent et le sol qu'ils foulent aux pieds. Cette distinction peut aider à découvrir le secret de la force et de la faiblesse des raisonnements de Cicéron. Il a démontré avec une admirable clarté que l'autorité est une des conditions de l'organisation de l'État; il a fait voir avec non moins de certitude que la liberté des citoyens doit se concilier avec l'existence d'un pouvoir; et enfin que l'égalité civile, sous peine d'être contraire à la justice, n'exclut pas une certaine inégalité, fondée sur la différence de mérite et d'attributions. Mais il n'a pas réussi à prouver que l'autorité coïncide avec la monarchie, que la liberté se confond avec la démocratie, et que la justice distributive, dans l'État, est inséparable de l'aristocratie.

Peut-on, sans fausser le sens des mots, assimiler à la monarchie un pouvoir temporaire et accessible à tous? Quelle bonne volonté ne faut-il pas pour reconnaître l'élément aristocratique partout où la fortune, le talent et la diversité des fonctions, établissent, en l'absence de toute caste, une juste distinction entre les citoyens? Cette pondération, qu'il vante comme l'unique garantie du bon ordre, ne résulte donc pas de l'amalgame de diverses formes politiques, dont quelques-unes ont été et sont encore absolument inconnues à de grandes nations. L'histoire elle-même dément ce système. Cicéron nous persuadera-t-il que le consulat soit une institution monarchique, et qu'un pouvoir annuel, divisé sur deux têtes, soit vraiment

royal? En tous cas, cet éclectisme politique, s'il est vrai que Rome l'ait pratiqué, ne l'a pas sauvée des révolutions, du despotisme et de la ruine; et de grands peuples modernes, qui l'ont évidemment méconnu, ne paraissent pas devoir payer trop cher leur ignorance. Mais si la question posée n'est pas résolue et ne paraît pas pouvoir l'être, n'est-ce rien d'avoir prouvé que tout gouvernement absolu est détestable, sous quelque nom qu'il se déguise? Au fond, les termes de démocratie, d'aristocratie et de monarchie, qui semblent désigner des faits accidentels, cachent ici des principes impérissables : les deux premiers signifient liberté et justice, et le troisième autorité; et si la raison moderne hésite à déterminer les moyens de concilier ces principes, elle semble plus que jamais résolue à proclamer qu'ils ne peuvent se séparer.

La morale, surtout dans la philosophie ancienne, qui oublie un peu trop l'homme au profit du citoyen, la morale touche de près à la politique, qui lui emprunte ses principes. Aussi l'ouvrage de Cicéron respire-t-il cet amour de l'honnêteté, et cet enthousiasme du bien, inséparables chez les vrais philosophes, depuis Socrate et Platon, de la passion de la vérité. La sagesse antique un peu étroite jusqu'alors *s'est élargie* sous l'inspiration du stoïcisme, et sortant *des murs trop resserrés de la cité, où elle était confinée, la vertu a réuni* sous l'égalité du devoir et de la

raison tous les habitants de l'univers, « cette cité commune des dieux et des hommes. » A ce sentiment plus vrai de l'humanité, qui annonce des temps nouveaux, Cicéron ajoute, pour couronner son œuvre, l'expression de convictions assurées sur la destinée de l'homme, et nous fait entrevoir par delà l'horizon de cette vie cette autre république dont la vertu ouvre l'accès aux grandes âmes. Tel est le songe de Scipion « ce morceau éloquent et hardi où le paganisme a aussi son espérance, où la raison humaine fait entrevoir à la vertu quelque récompense au delà des triomphes du Capitole et des pompes de la gloire ¹. » Si les éternelles vérités que renferment ces pages témoignent en faveur de l'esprit humain qui a su s'y élever par ses propres forces, les erreurs mêmes qu'on y peut relever, sont pour la raison, qui les a corrigées, un moyen de mesurer ses progrès.

On a surtout consulté pour cette édition les travaux de A. Mai, de Moser, d'Osann et de Halm ; mais on a dû, non sans regret, se conformer pour l'orthographe aux habitudes reçues, qu'il y aurait peut-être utilité à réformer. Les fragments recueillis de côté et d'autre ont été rejetés, pour les trois premiers livres, après le texte du manuscrit, afin de ne pas exposer le lecteur

1. J. V. Leclerc.

à attribuer à Cicéron des morceaux qui ne méritent pas cet honneur. — Les trois derniers livres, où le texte du manuscrit se réduit presque à rien, ne sont formés que de débris, dont on a comme toujours indiqué la provenance.



ARGUMENT ANALYTIQUE

DU PREMIER LIVRE.

I

CHAPITRES I-VII. — L'unique pensée du début, tel que nous l'a laissé une lacune considérable, c'est une apologie de la vie politique, et une réfutation de ce principe égoïste de la morale épicurienne, qu'il ne faut pas se mêler des affaires de l'État. Cicéron proteste contre cette lâche doctrine en invoquant les grands exemples de l'histoire romaine : il est de l'essence de la vertu d'agir, et le législateur qui soumet à ses lois tout un peuple est plus utile que le philosophe, qui peut à peine persuader quelques disciples (chap. I, II). Que valent tous les prétextes allégués par l'égoïsme ? Mettre la main au gouvernement, dit-on, c'est courir au danger. — Mais ne faut-il pas s'y exposer chaque jour pour l'accomplissement des moindres devoirs ? — On ne recueille que l'ingratitude de la foule, témoin Miltiade, Thémistocle, et tant de Romains, et Cicéron lui-même. — Mais la nature nous a-t-elle faits pour nous seuls, et la patrie ne doit-elle pas recevoir de nous le salaire de ses bienfaits ? — Enfin on se trouve, dans les fonctions publiques, mêlé à des gens sans aveu, qu'on ne peut imiter sans honte, ni contredire sans danger. — Mais c'est une nouvelle raison pour ne pas s'abstenir et ne pas laisser le sort de toute une nation à la discrétion des méchants.

(chap. III, IV, V). L'honnête homme ne doit pas reculer devant cette tâche, ni même l'ajourner, en attendant que son intervention soit nécessaire ; car le jour où elle le deviendrait, il se trouverait sans expérience et sans autorité (chap. VI). Fermons donc l'oreille aux leçons des courageantes des philosophes, ou, s'il nous plaît de les entendre, demandons des conseils à ces grands génies qui, même sans dignités ni fonctions, ont su s'acquitter d'un devoir public, en écrivant de beaux ouvrages sur la politique (chap. VII).

II

CHAPITRES VIII-XXIII. — Décidé à les imiter, Cicéron n'a pas à inventer un système ; il racontera, d'après P. Rutilius Rufus, l'entretien que plusieurs hommes illustres eurent autrefois sur ces grandes questions (chap. VIII). En effet, le second Africain, se trouvant à la campagne, aux fêtes latines, s'entretenait avec son neveu Tubéron d'un parhélie, qui avait fait apparaître dans le ciel une double image du soleil, et opposait à la curiosité du jeune homme les maximes prudentes de Socrate, qui bannit de la science ces hautes recherches (chap. VIII, IX, X). De nouveaux interlocuteurs vinrent bientôt se mêler à la conversation : c'étaient L. Furius, P. Rutilius, et un moment après Lælius, Mummius, Fannius et Scævola (chap. XI, XII). Malgré la répugnance de Lælius, qui ne comprend pas qu'on s'inquiète de choses si éloignées, sans usage dans la vie privée ou publique, on continue à parler de ce phénomène, et à en chercher les causes. Philus, qui prend la parole, en tire occasion pour rappeler l'ouvrage merveilleux d'Archimède, cette sphère, où l'on pouvait voir s'accomplir tous les mouvements que les astres exécutent dans le ciel ; Scipion cite à son tour l'exemple de Sulpicius Gallus, à qui ses connaissances en astronomie permirent de rassurer toute une

armée épouvantée par une éclipse, et celui de Périclès, qui rendit le même service aux Athéniens (chap. XIII, XIV, XV, XVI). Puis s'élevant aux plus hautes pensées, il dépeint à grands traits les salutaires effets de ces études, qui apprennent à mépriser les biens d'ici-bas, et tournent les âmes vers les choses divines (chap. XVII, XVIII). Lælius n'est pourtant pas convaincu, et maintient sa préférence pour d'autres questions plus importantes : ce n'est pas le moment de rechercher pourquoi il y a eu deux soleils dans le ciel, mais comment il y a dans la république deux sénats et deux peuples (chap. XVIII, XIX). Que Scipion veuille bien exposer ses idées sur le meilleur gouvernement : il peut le faire avec d'autant plus d'autorité qu'il a joué un grand rôle dans l'histoire de son pays, et qu'en même temps il a toujours médité sur cette question avec le philosophe Panætius (chap. XX, XXI). Scipion y consent ; mais qu'on ne s'attende pas à voir dans ses paroles un écho des brillantes discussions des philosophes grecs ; il ne les ignore pas ; mais il a plus près de lui, et dans la constitution même de la république, un modèle plus parfait. C'est ainsi que par un détour un peu long, le discours arrive à cette question : quel est le meilleur gouvernement (chap. XXII, XXIII).

III

CHAPITRES XXIV-XLVII. — On doit commencer par définir ce que c'est que l'État, la chose publique : c'est la chose du peuple ; et le peuple lui-même n'est pas une agglomération d'hommes, c'est une association fondée sur un droit et des intérêts communs. L'origine de la société est dans la nature même de l'homme, qui n'est pas un animal solitaire (chap. XXIV, XXV) ; mais cette association se dissoudrait, si elle n'était retenue par un lien, c'est-à-dire par une autorité, un pouvoir. Et ce pouvoir peut revêtir trois

formes, suivant le nombre de personnes qui l'exercent : aux mains d'un seul, il est la monarchie ; de plusieurs, l'oligarchie ; de tous, la démocratie ; et tant qu'il existe, sous un de ces trois régimes, l'État a quelque stabilité, même avec un gouvernement populaire, le plus mauvais de tous (chap. xxvi). Mais ils ont en eux comme le germe de leur corruption. Le roi, fût-il un Cyrus, n'en est pas moins seul investi de tout le pouvoir ; les nobles eussent-ils de la modération comme à Marseille, le peuple n'en est pas moins esclave ; et enfin la démocratie, même à Athènes, n'en est pas moins injuste, puisqu'elle soumet au niveau d'une même égalité des mérites très-inégaux (chap. xxvii). Chacun de ces États est donc sur la pente d'un abîme ; où il ne peut manquer de tomber : à côté de Cyrus, Phalaris ; en face du sénat de Marseille, les trente tyrans ; et après la démocratie d'Athènes, l'anarchie et le désordre. Le meilleur de ces trois gouvernements ne vaut donc rien ; mais ils sont inégalement mauvais, et il y en a un quatrième qui les surpasse tous. Pourtant chacun d'eux a ses partisans, il faut les écouter (chap. xxviii, xxix, xxx).

Que diront les amis du gouvernement populaire ? Suivant eux, la liberté n'a de place que dans une constitution démocratique, là où le peuple est maître des lois, des tribunaux, de la guerre, de la paix, de la vie de chaque citoyen et des finances. Si parfois il abuse de ses droits, depuis quand une institution est-elle condamnable, parce qu'on en fait mauvais usage ? Qu'il y ait des différences de fortune et d'intelligence ; qu'il ne puisse pas y avoir d'inégalité de droits. Sous la royauté, le maître est-il bon ou méchant, voilà toute la question ; le peuple est toujours esclave ; sous le gouvernement des nobles, on a des tyrans qui se déclarent eux-mêmes les *meilleurs* et les plus puissants. Donc la démocratie est le plus parfait des États (chap. xxxi, xxxii, xxxiii).

Les partisans de l'aristocratie ne sont pas moins con-

vaincus de l'excellence de leur gouvernement. Ils le trouvent consacré par la nature, qui a rendu les plus faibles dociles aux plus forts ; par la raison, qui veut que la vertu commande ; par l'expérience, qui démontre l'impuissance des rois et les erreurs de la foule ; ils parlent même au nom du bonheur du peuple, dispensé, grâce à eux, du souci de penser ; et si on leur oppose de fâcheux exemples, ils distinguent, entre le gouvernement des riches, la pire de toutes les républiques, et celui des meilleurs (chap. xxxiv).

Quant à la défense de la royauté, Scipion la présente lui-même, et n'hésite pas à proclamer la supériorité de ce gouvernement sur les deux autres. Son origine est presque la même que celle des religions, et le même sentiment qui porte l'homme à mettre un roi dans le ciel, le conduit à reconnaître ici-bas la souveraineté d'un seul homme (chap. xxxv, xxxvi). C'est le gouvernement le plus naturel, celui que les hommes acceptent tout d'abord, témoin les anciens Romains, qui n'étaient pas, comme le disent les Grecs, des barbares, mais des hommes éclairés (chap. xxxvii). Mais laissons là les exemples, et raisonnons. Dans une seule âme, à quelle condition la paix régnera-t-elle ? C'est que les passions et les désirs soient soumis à l'autorité de la raison, c'est-à-dire à une sorte de pouvoir royal. Dans la société les différents ordres doivent de même obéir, sous peine de séditions et de troubles, aux décrets d'une seule volonté. N'est-ce pas ainsi que tout homme de bon sens gouverne sa maison ; et parmi les esclaves mêmes n'en est-il pas un, auquel tous les autres sont tenus de se soumettre ? Dans une maladie faut-il plusieurs médecins, et dans une tempête le gouvernail doit-il être disputé par plusieurs pilotes ? Enfin le peuple lui-même si impatient du joug, si prompt à la révolte, quand il est sans inquiétude sur son sort, ne le voit-on pas au moindre danger choisir un chef, et lui obéir comme

à un roi? n'a-t-il pas donné à ses anciens-maîtres, à un Romulus ou à un Numa, les noms de gardiens de la patrie, de pères, et de dieux? (Chap. xxxviii, xxxix, xl, xli.)

Mais il faut en convenir, la monarchie, excellente en soi, a son défaut; elle ne peut guère se maintenir sans se corrompre. Le roi devient facilement un tyran; il faut s'en débarrasser. Les nobles s'en chargent-ils? voilà l'oligarchie. Succombe-t-il sous une révolution populaire? il est plus facile d'apaiser les flots de la mer, que les emportements d'une multitude sans frein (chap. xlii). Dans les deux cas on est condamné à tourner dans un cercle de révolutions sans fin : quand le peuple brûle d'une soif insatiable de liberté, accuse les magistrats parce qu'ils ne consentent pas à devenir ses égaux, les citoyens eux-mêmes lorsqu'ils obéissent, le désordre se répand partout : le fils veut être l'égal du père, l'étranger du citoyen, la femme de l'homme, l'esclave du maître : la désobéissance ne s'arrête pas même devant les lois. Mais cet excès de liberté amène infailliblement l'excès de la servitude. Il faut à la foule un chef qui la défende contre les nobles et les partisans du trône; on lui confie tous les pouvoirs, on les lui perpétue, on lui donne des gardes; la tyrannie renaît. Il faudra encore une révolution pour l'abattre, et ainsi le pouvoir passe, comme une balle qu'on se renvoie, des rois aux tyrans, des tyrans aux grands, ou au peuple, et de ceux-ci à de nouveaux tyrans (chap. xlii, xliii, xliiv).

Heureusement, il existe une forme de gouvernement qui semble à l'abri de ces révolutions perpétuelles. C'est une constitution mixte, formée d'un habile mélange des trois autres : tous les pouvoirs y sont à leur place; la royauté, la noblesse et le peuple concourent au gouvernement, et se font équilibre. Ainsi se trouve assurée l'égalité dont *des hommes libres* ne sauraient se passer, et la perpétuité *de l'État*, désormais préservé de ces brusques secousses

qui le portaient d'un extrême à l'autre. Cette constitution parfaite n'est pas une fiction, un rêve comme la république de Platon ; c'est la république romaine elle-même, et pour avoir l'image de l'État le plus parfait, il suffit de la considérer et d'en étudier l'esprit dans le passé et dans le présent, et d'en pressentir les destinées dans l'avenir (chap. XLV, XLVI, XLVII) ¹.

4. On a divisé dans cet argument le premier livre en trois parties : la première est un éloge de la vie politique : on y remarquera surtout les chapitres II, III, IV. — La seconde renferme l'exposition un peu traînante, et comme la mise en scène du dialogue, et le début de la discussion sur une question d'astronomie. En voici les chapitres les plus intéressants : X, XVII. — La troisième, de beaucoup la plus importante, peut se résumer ainsi : 1° de l'État et de ses diverses formes, chapitres XXV, XXVI, XXVII ; 2° qu'y a-t-il de bon dans chacune de ces trois formes ? Éloge de la démocratie, chap. XXXII, XXXIII. Éloge de l'aristocratie, chap. XXXIV. Éloge de la monarchie, chap. XXXVIII et XL ; 3° quels en sont les défauts, chap. XLI, XLII, XLIV ; 4° quel est le meilleur gouvernement, chap. XLV, XLVI.



M. TULLII CICERONIS
DE RE PUBLICA.

LIBER PRIMUS.

Il est d'un bon citoyen de sacrifier son repos à l'intérêt public, et de prendre part, dût-il y être éprouvé, aux affaires de l'État.

I.¹ *** *impetu liberavissent; nec C. Duellius, Aulus Attilius, L. Metellus terrore Carthaginis; non duo Scipiones oriens incendium belli Punici secundi sanguine suo restinxissent; nec id excitatum majoribus copiis aut Quintus Maximus enervavisset², aut M. Marcellus contudisset, aut a portis hujus urbis avulsam P. Africanus compulisset intra hostium moenia³.*

1. Le manuscrit du Vatican présente une grande lacune, qui nous a fait perdre tout le début (34 pages, c'est-à-dire environ 6 pages de cette édition). On peut conjecturer que dans ces chapitres, Cicéron s'attachait à combattre cette opinion des épicuriens, qu'il ne faut pas s'occuper des affaires publiques, et faisait l'apologie de la vie politique.

2. La pensée dont on ne lit qu'une partie semble être : si les grands hommes de Rome n'avaient pas regardé comme un devoir de prendre part aux affaires de l'État, il faudrait effacer de l'histoire romaine les faits les plus glorieux.

3. *Duellius*. On reconnaît ici Duillius Népos, consul en 260, et vainqueur de la flotte carthaginoise. — Aulus Attili-

M. verò Catoni, homini ignoto et novo, quo omnes, qui iisdem rebus studemus¹, quasi exemplari ad industriam virtutemque ducimur², certè licuit Tusculi³ se in otio delectare, salubri et propinquo loco. Sed homo demens, ut isti⁴ putant, quum cogeret eum necessitas nulla, in his undis et tempestatibus ad summam senectutem maluit jactari, quàm in illà tranquillitate atque otio jucundissimè vivere. Omitto innumera-biles viros, quorum singuli salutis huic civitati fuerunt et qui sunt non procul⁵ ab ætatis hujus memoriâ; commemorare eos desino, ne quis se aut suorum aliquem prætermissum queratur. Unum hoc definio, tantam esse necessitatem virtutis generi hominum a naturâ⁶, tantumque amorem ad communem salutem defendendam datum, ut ea vis omnia blandimenta voluptatis otiique vicerit⁷.

consul en 269 et en 266, s'illustra en Italie et en Sicile, dans la guerre contre les Carthaginois. — L. Cæcilius Metellus, consul en 254 et vainqueur à Panorme. — Les deux Scipions, Cn. Cornélius et P. Cornélius, tués en Espagne pendant la deuxième guerre punique. — Quintus Fabius, surnommé *Cunctator*. — Marcellus, le vainqueur de Syracuse. — P. Africanus, consul en 205, le premier Africain, le vainqueur de Zama.

1. *Qui iisdem rebus studemus*. Ceux qui veulent aussi servir leur patrie.

2. *Ducimur*. La phrase semble demander *utimur*.

3. *Tusculi*. Caton était né à *Tusculum*.

4. *Isti*. Les épicuriens.

5. *Non procul*. La négation *non* ne se trouve pas dans le manuscrit; elle paraît nécessaire au sens. Moser propose une autre correction qui la rendrait inutile; au lieu de *ne quis se aut suorum*, on écrirait *ne quis esse suorum*, etc. *Desinere* est rare dans le sens de *omittere*, et ne s'emploie guère que pour exprimer la fin d'une action déjà commencée. En somme ce passage est suspect, *Desperatus locus*, dit un éditeur.

6. *Tantum... a naturâ*, la nature a fait de la vertu une telle nécessité.

7. C'est le résumé de tout le préambule que nous ay perdu.

La seule vertu digne de ce nom est celle qui agit ; et il n'y a pas de plus noble activité que celle de l'homme politique. Les vertus dont les philosophes s'entretiennent dans l'ombre des écoles, ce sont les législateurs qui les ont fait naître et répandues dans la foule ; et il n'est pas de discours qui vaille une bonne constitution.

II. Nec verò habere virtutem satis est, quasi artem aliquam, nisi utare. Etsi ars quidem¹, quum eâ non utare, scientiâ tamen ipsâ teneri potest ; virtus in usu suâ tota posita est : usus autem ejus est maximus civitatis gubernatio, et earum ipsarum rerum quas isti in angulis personant, ^{in foro} reapse, non oratione, perfectio². Nihil enim dicitur a philosophis, quod quidem rectè honestèque dicatur, quod non ab his partum confirmatumque sit, a quibus civitatibus jura descripta sunt³. Unde enim pietas ? aut a quibus religio ? unde jus aut gentium, aut hoc ipsum civile quod dicitur ? unde justitia, fides, æquitas ? unde pudor, continentia, fuga turpitudinis, appetentia laudis et honestatis ? unde in laboribus et periculis fortitudo ? Nempe ab his, qui hæc disciplinis informata, alia moribus confirmarunt, sanxerunt autem

1. *Etsi ars quidem*, etc. Un art, même quand on n'en fait pas l'application, subsiste toujours dès qu'on en possède la théorie, tandis que la vertu est tout entière dans la pratique. Ἀνθρώπου δὲ τίθεμεν ἔργον ζωὴν τινα ταύτην δὲ ψυχῆς ἐνέργειαν καὶ πράξεις μετὰ λόγου. (Aristote, *Morale à Nicomaque*, I, 7.)

2. *Perfectio*. C'est l'application de ces principes dont ils parlent si haut dans les obscurs exercices des écoles.

3. La proposition contraire serait plus proche de la vérité. Ce ne sont pas les législateurs qui ont fondé et établi le droit ; et la philosophie, loin de leur demander des leçons, a la prétention de leur en donner.

alia legibus¹. Quin etiam Xenocratem² ferunt, nobilem in primis philosophum, quum quæreretur ex eo, quid assequerentur ejus discipuli, respondisse, ut id suâ sponte facerent, quod cogerentur facere legibus. Ergo ille civis, qui id cogit omnes imperio legumque pœnâ, quod vix paucis persuadere oratione philosophi possunt, etiam his qui illa disputant, ipsis est præferendus doctoribus³. Quæ est enim istorum oratio tam exquisita, quæ sit anteponenda bene constitutæ civitati publico jure et moribus? Equidem, quemadmodum.

Urbes magnas atque imperiosas,

ut appellat Ennius, viculis et castellis præferendas puto, sic eos, qui his urbibus consilio atque auctoritate præsent, his, qui omnis negotii publici expertes

1. Il ne faudrait pas croire avec Cicéron que ces vertus et ces sentiments eussent pour origine les institutions politiques; seulement il est juste de reconnaître que de bonnes lois peuvent les fortifier. Cicéron incline comme Platon et Aristote à confondre la morale avec la politique, et à sacrifier l'homme au citoyen; il fait cependant cette réserve notable, *hæc disciplinis informata*. Cf. *Des Lois*, II, ix.

2. Xénocrate fut après Speusippe le chef de l'Académie. On sait qu'il dénatura les doctrines de Platon en les ramenant de plus en plus au système de *Pythagore*, et en identifiant sans restriction les idées avec les nombres. Mais sa doctrine

morale, et la pureté de sa vie lui avaient donné une grande autorité.

3. « Toutes les bibliothèques des philosophes ne valent pas un article des lois des douze Tables, » dit ailleurs Cicéron (*De l'Orateur*, I, XLIV). Ces hommes qu'il déclare supérieurs aux philosophes, ont cependant puisé dans la réflexion, c'est-à-dire dans la philosophie, les idées qu'ils ont fait passer dans leurs lois. Aristote est plus juste; la politique est bien pour lui la reine des sciences pratiques, la science architectonique, comme il dit; mais au-dessus d'elle se trouvent les sciences spéculatives, et surtout la métaphysique, où elle puise, comme toutes les autres, ses principes.

sint, longè duco sapientiâ ipsâ esse anteponendos¹.
 Et quoniam maximè rapimur ad opes augendas generis humani, studemusque nostris consiliis et laboribus tutiorem et opulentiorém vitam hominum² reddere, et ad hanc voluptatem ipsius naturæ stimulis incitamus, tenèamus eum cursum, qui semper fuit optimi cujusque, neque ea signa audiamus, quæ receptui canunt, ut eos etiam revocent, qui jam processerint.

Mais, dira-t-on, se mêler des affaires publiques, c'est s'exposer à bien des épreuves? Il faut toujours en subir pour faire son devoir. — C'est affronter la mort? Il vaut mieux sacrifier sa vie à la patrie, que la rendre à la nature. — Enfin c'est se résigner à l'ingratitude, comme le prouvent tant d'exemples illustres.

III. His rationibus tam certis tamque illustribus opponuntur ab his, qui contrà disputant, primùm labores, qui sint re publicâ defendendâ³ sustinendi : leve sanè impedimentum vigilantibus et industriis, neque

1. Cicéron ne tient pas toujours ce langage ; dans ce même livre il compare l'homme d'étude, qui « paraît ne rien faire » à l'homme d'État, et trouve le loisir de l'un plus fécond que la vie agitée de l'autre. (Ci-dessous, ch. xvii.) Aristote reconnaît trois genres de vie, la vie sensuelle, la vie politique, la vie contemplative ; la dernière est supérieure à toutes les autres ; c'est celle de Dieu lui-même, qui se contemple dans une éternelle félicité.

2. *Vitam hominum*, en grec βίος ἀνθρώπων, les hommes,

le genre humain, « l'existence humaine » (Villemain). Remarquez ces mots et les précédents *generis humani*. Ils sont une preuve que la philosophie ancienne n'a pas ignoré l'amour de l'humanité, et le sentiment des liens qui rattachent tous les hommes entre eux. C'est au stoïcisme que Cicéron doit cette grande vérité, qu'on retrouvera exprimée avec plus de force ci-dessous. Voir aussi *Des Devoirs*, III, vi ; *Des Lois*, I, xxiii, etc.

3. *Defendendâ*, en défendant, et non pour défendre.

solum in tantis rebus, sed etiam in mediocribus vel studiis vel officiis vel verò etiam negotiis contemnendum. Adjunguntur pericula vitæ, turpisque ab his¹ formido mortis fortibus viris opponitur; quibus magis id miserum videri solet, naturâ se consumi et senectute, quàm sibi dari tempus, ut possint eam vitam, quæ tamen esset reddenda naturæ, pro patriâ potissimum reddere. Illo verò se loco copiosos et desertos putant, quum calamitates clarissimorum virorum injuriasque iis ab ingratis impositas civibus colligunt. Hinc enim illa et apud Græcos exempla, Miltiadem victorem domitoremque Persarum, nondum sanatis vulneribus iis, quæ corpore adverso in clarissimâ victoriâ accepisset², vitam ex hostium telis servatam in civium vinculis profudisse, et Themistoclem patriâ, quam liberavisset, pulsum atque proterritum non in Græciæ portus per se servatos, sed in barbariæ³ sinus confugisse, quam afflixerat. Nec verò levitatis Atheniensium crudelitatisque in amplissimos cives exempla⁴ deficiunt; quæ nata et frequentata apud illos etiam in gravissimam civitatem nostram dicuntur redundasse⁵. Nam vel exilium Camilli, vel offensio commemoratur Ahalæ, vel invidia Nasicæ, vel expulsio Lænatis, vel Opimii damnatio, vel fuga Metelli, vel acerbissima C. Marii clades⁶, prin-

1. *His.* Les epicuriens, *his quibus*, etc.

2. Ce ne fut pas à Marathon, mais dans une expédition à Paros que Miltiade fut blessé.

3. *Proterritum*, chassé par les menaces. — *In barbariæ*, etc., il se réfugia sur les rivages des

barbares dont il avait abattu la puissance.

4. *Exempla*, d'autres exemples.

5. Manière ingénieuse, plus que juste, d'excuser ses compatriotes.

6. Tous ces personnages

cupum¹ cædes, vel eorum multorum pestes, quæ paulò post secutæ sunt. Nec verò jam meo nomine abstinent ; et, credo, quia nostro consilio ac periculo sese in illâ vitâ atque otio conservatos putant, gravius etiam de nobis queruntur et amantiùs². Sed haud facîle dixerim, cur, quum ipsi discendi aut visendi causâ maria transmittant³.

Ces dangers peuvent-ils faire regretter à une âme courageuse de s'être dévouée ? Cicéron, malgré les orages de sa carrière, s'applaudit d'avoir pu sauver la république. Nous ne nous appartenons pas tout entiers à nous-mêmes, et la patrie réclame la meilleure part de notre activité.

IV. *** salvam esse consulatu abiens in concione, populo Romano idem jurante, juravissem, facîle injuria-

éprouvèrent l'ingratitude de leurs concitoyens : Camille, accusé d'avoir détourné une partie du butin de Veies, s'éloigna volontairement de Rome; Servilius Ahala, maître de la cavalerie sous Cincinnatus, fut exilé pour avoir tué Sp. Mélius; Nasica, meurtrier de Tibérius Gracchus, n'échappa au même sort qu'en acceptant une magistrature en Asie; Popilius Lænas, consul, ennemi de C. Gracchus, et condamné à l'exil, grâce à l'influence de Tibérius; Opimius réduisit le même Caius à se donner la mort; il fut exilé pour s'être laissé corrompre par Jugurtha; Métellus obligé de fuir ne put revenir à Rome qu'après la défaite de Marius.

1. *Principum*, etc., le massacre des principaux citoyens, et les catastrophes qui, peu de temps après, firent tant de victimes. *Pestes* estrare en ce sens.

2. Cicéron semble désigner ici son ami Atticus et son frère Quintus, qui l'engageaient à ne pas se mêler des affaires publiques : « Ils se plaignent de mon sort, *de nobis*; *gravius*, ils exagèrent leurs plaintes; *amantiùs*, par amitié pour moi. »

3. Il y a ici une lacune d'environ douze lignes. La pensée ne peut guère être incertaine : Ces gens qui se lamentent sur les dangers auxquels je m'expose, ne craignent pas d'affronter les périls et les fatigues dans de longs voyages qu'ils entrepren-

rum omnium compensarem curam et molestiam¹. Quanquam nostri casus plus honoris habuerunt, quàm laboris; neque tantum molestiæ, quantum gloriæ; majoremque lætitiâ ex desiderio bonorum percepimus, quàm ex lætitiâ improborum dolorem. Sed si aliter, ut dixi, accidisset, quî possem queri? quum mihi nihil improvisò, nec gravius, quàm exspectavissem, pro tantis meis factis evenisset. Is enim fueram, cui² quum liceret aut majores ex otio fructus capere, quàm ceteris, propter variam suavitatem studiorum³, in quibus a pueritiâ vixeram; aut si quid⁴ accideret acerbius universis, non præcipuam, sed parem cum ceteris fortunæ conditionem subire; non dubitaverim, me gravissimis tempestatibus ac pæne fulminibus ipsis⁵ obvium ferre, conservandorum civium causâ, meisque propriis periculis parere commune reliquis otium. Neque enim hac nos patria lege ge-

nent pour s'instruire : ils s'en trouvent payés par quelques connaissances nouvelles; moi je suis récompensé de mes épreuves par l'estime des gens de bien, et les applaudissements du peuple.

1. On peut rétablir à peu près l'ordre des idées en se rappelant ce passage du *Discours contre Pison*, § 3 : « Quand je sortis de charge, un tribun m'empêcha de parler au peuple, et me permit seulement le serment; je jurai que j'avais sauvé la république. Ce jour-là le peuple romain tout entier m'accorda non pas des remerciements d'un moment, mais une gloire qui ne peut finir :

car ce serment, tel que je l'avais prononcé, il le répéta lui-même d'une seule voix. »

2. *Cui.... dubitaverim*. Construisez : *qui, quum mihi liceret, etc., non dubitaverim*.

3. *Variam.... studiorum*, les plaisirs variés des lettres, que Cicéron nomme ailleurs *suavissimus animorum pastus*.

4. *Aut si quid, etc.*, je pouvais du moins ne pas me faire dans les malheurs publics la plus large part, et me contenter d'en souffrir comme les autres.

5. M. Villemaia traduit : « Les tempêtes les plus terribles et les fleuves débordés; » il a lu avec quelques éditeurs, *fluminibus*; ailleurs, *fluctibus*.

nuit aut educavit, ut nulla quasi alimenta¹ exspectaret a nobis, ac tantummodo, nostris ipsa commodis serviens, tutam perlugium otio nostro suppedicaret et tranquillum ad quietem locum; sed ut plurimas et maximas nostri animi, ingenii, consilii partes ipsa sibi ad utilitatem suam pigneraretur²; tantumque nobis in nostrum privatum usum, quantum ipsi superesse posset, remitteret³.

Ceux qui recommandent au sage de s'abstenir, allèguent l'indignité de la plupart des ambitieux qui aspirent au pouvoir, et qu'il est également dangereux d'imiter et de contredire. N'est-ce pas une raison de plus pour ne pas laisser en des mains perverses l'autorité, et ne pas risquer d'être obligé d'obéir aux méchants?

V. Jam illa perfugia, quæ sumunt sibi ad excusationem, quò faciliùs otio perfruantur, certè minimè sunt audienda; quum ita dicunt, accedere ad rem publicam plerùmque homines nullà re bonà dignos, cum quibus comparari sordidum, configere

1. *Alimenta*, en grec τροφή, salaire de la nourriture, ou de l'éducation, bien dû à cette patrie, qui nos genuit aut educavit.

2. *Pignerari*, recevoir en gage; nous engageons toute notre âme, toutes nos facultés, *partes* (Platon dit μέρος). *Anima* désigne plus particulièrement le cœur; *ingenium*, l'intelligence; et *consilium*, la volonté mûrie par la réflexion.

3. Ces nobles pensées sont répétées dans le traité des De-

voirs, I, VII. Cicéron en fait honneur à Platon, et dans le *De finibus* (II, XIV), il indique l'ouvrage d'où il les tire : « Atque ut ad Archytam scripsit « Plato, non sibi se soli natum « meminerit, sed patriæ, sed suis, « ut perexigua pars ipsi relinqueretur. » On lit en effet dans la neuvième lettre, dont l'authenticité est très-douteuse : Ἐκαστος ἡμῶν οὐχ αὐτῷ μόνον γέγονεν, ἀλλὰ τῆς γενήσεως ἡμῶν τὸ μὲν τι ἡ πατρίδι καὶ οἷσται, etc.

autem, multitudine præsertim incitatâ, miserum et periculosum sit¹. Quam ob rem neque sapientis esse accipere habenas², quum insanos atque indomitos impetus vulgi cohibere non possit, neque liberalis, cum impuris atque immanibus adversariis decertantem, vel contumeliarum verbera subire, vel exspectare sapienti non ferendas injurias : proinde quasi bonis et fortibus et magno animo præditis ulla sit ad rem publicam adeundi causa justior, quàm ne pa-

4. Ce sont les excuses que présentent les épicuriens pour justifier leur égoïsme.

2. Rapprocher tous ces premiers chapitres du livre VII de la *Politique* d'Aristote, ch. II. Ce grand philosophe y examine aussi : Πότερον ὁ πολιτικός καὶ πρακτικός βίος αἰρετός, ἢ μᾶλλον ὁ πάντων τῶν ἐκτὸς ἀπολελυμένος, ὅλον θεωρητικός τις, ὃν μόνον τινὲς φασιν εἶναι φιλόσοφον. On voit que même avant Épicure, des philosophes prescrivaient de s'abstenir des affaires publiques. Aristote résout la question avec sa profondeur ordinaire. A ceux qui recommandaient cette vie retirée, il répond : Τὸ μᾶλλον ἐπαινεῖν τὸ ἀπρακτεῖν τοῦ πράττειν οὐκ ἀληθές· ἢ γὰρ εὐδαιμονία πράξις ἐστίν (ch. III). A ceux qui n'ont d'éloges que pour l'autre, et méprisent la vie contemplative, il oppose ces belles paroles, qui peuvent atténuer dans ce qu'elle a d'excessif l'apologie de Cicéron : Τὸν πρακτικὸν (βίον) οὐκ ἀναγκαῖον εἶναι πρὸς ἐτέρους,

οὐδὲ τὰς διανοίας εἶναι μόνας ταύτας πρακτικάς.... ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον τὰς αὐτοτελεῖς, καὶ τὰς αὐτῶν ἐνεκεν θεωρίας καὶ διανοήσεις. Pour Platon le problème n'existe pas. Car c'est aux philosophes eux-mêmes que devrait appartenir le gouvernement des États, s'il y en avait de sagement constitués; alors leur vie serait partagée entre la méditation et le souci des affaires : « Lorsque les forces usées ne permettront plus d'aller à la guerre, ni de s'occuper des affaires de l'État, alors on sera libre de se livrer tout entier à la philosophie. » (*La République*, livre VI.) Mais en attendant Platon n'est pas non plus de l'avis de Cicéron, et tant que le sage ne trouvera pas cet État idéal, cette cité parfaite, « se regardant comme au milieu des bêtes sauvages, sûr de se rendre inutile à lui-même et aux autres, ἀγαπᾷ εἰ πᾶς αὐτὸς καθαρὸς ἀδικίας τε καὶ ἀνοσιῶν ἔργων, τὸν τε ἐνθάδε βίον βιώσεται, καὶ τὴν ἀπ᾽ αὐτὴν αὐτοῦ μετὰ καλῆς ἐπιπόδου ἀπαλλάσσεται. »

reant improbis, neve ab iisdem lacerari rem publicam patiantur¹, quum ipsi auxilium ferre si cupiant, non queant².

On accorde qu'il y a des cas où il est nécessaire de prêter son concours à l'État. Mais comment pourra-t-on le faire, si l'on ne s'y est dès longtemps préparé? Saura-t-on prendre le gouvernail en main au milieu de la tourmente, si on n'a pas voulu y toucher quand la mer était calme? C'est une expérience qu'il faut acquérir, pour ne pas être pris au dépourvu.

VI. Illa autem exceptio cui probari tandem potest, quod negant, sapientem suscepturum ullam rei publicæ partem, extrà quàm si eum tempus et necessitas coegerit³? quasi verò major cuiquam necessitas accidere possit, quàm accidit nobis! in quâ quid facere potuissem, nisi tum consul fuisset? Consul autem esse quî potui, nisi eum vitæ cursum tenuissem a pueritiâ, per quem equestri loco natus perve-

1. C'est une pensée de Platon : Τῇ ζεμίς μεγίστη τὸ ὑπὸ πονηροτέρου ἄρχεσθαι, εἰ μὴ αὐτὸς (ὁ ἀγαθός) ἐθέλῃ ἄρχειν· ἣν δεισαντὲς μοι φαίνονται ἄρχειν, ὅταν ἀρχῶσιν, οἱ ἐπειταίς. (*Républ que*, I, xix.) Zénon et les stoïciens, sauf quelques exceptions, permettent au sage de se livrer aux affaires publiques, pour la même raison : Πολιτεύεσθαι δεῖ τὸν σοφόν· καὶ γὰρ κακίαν ἐφεξείν, καὶ ἐπ' ἀρετὴν παρορμηταὶ κακός· ἔσται. (Diogène Laërce, *Vie de Zénon*) Cette maxime platonicienne a été répétée par Isocrate, saint Augustin, saint Basile; et l'Alexan-

dria Philon l'exprime sous cette forme précise : Ἀεὶ τὸ κρεῖττον ἄρχειν, τὸ δὲ χεῖρον ἄρχεσθαι δεῖ.

2. *Quum ipsi... non queant*, ils ne pourraient, malgré tout leur désir, lui porter secours (s'ils n'avaient eu main le pouvoir).

3. Opinion commune aux épicuriens et à quelques péripatéticiens; Cicéron, qui la combat ici, l'exprimera plus bas pour son propre compte. — Remarquez *extrà quàm*, excepté si; locution plusieurs fois employée par Cicéron, toujours après le mot *exceptio*.

nirem ad honorem amplissimum? Non igitur potestas est ex tempore¹ aut quum velis opitulandi rei publicæ, quàmvis ea prematur periculis, nisi eo loco sis, ut tibi id facere liceat. Maximèque hoc in hominum doctorum² oratione mihi mirum videri solet, quòd, qui tranquillo mari gubernare se negent posse, quòd nec didicerint nec unquam scire curaverint, iidem ad gubernacula se accessuros profiteantur, excitationis maximis fluctibus³. Isti enim palàm dicere, atque in eo multum etiam gloriari solent, se de rationibus rerum publicarum aut constituendarum aut tuendarum nihil nec didicisse unquam nec docere⁴; earumque rerum scientiam non doctis hominibus ac sapientibus, sed in illo genere exercitatis concedendam putant. Quarè quum convenit⁵ polliceri operam suam rei publicæ tum denique, si necessitate cogantur? quum, quod est multò proclivius⁶, nullà necessitate premente, rem publicam regere nesciant. Equidem, ut verum esset⁷ suà voluntate sapientem descendere ad rationes civitatis⁸ non solere; sin au-

1. *Ex tempore*, sur le moment.

2. *Hominum doctorum*. Il s'agit de ces philosophes qui n'admettaient pas qu'on acceptât de fonctions publiques, sans une nécessité absolue.

3. Platon se sert de la même comparaison, mais la développe longuement (*Republique*, VI).

4. Les épicuriens se moquaient des philosophes qui avaient écrit sur la politique : « Certains sages, disaient-ils, ont eu la sotte présomption de vouloir faire les petits Lycurques et les petits Solons, et veu-

lent régenter les États selon les lois de la raison et de la vertu; l'homme de sens doit rire de ces prétendus législateurs. » (Diogène Laërce, X.) Platon et Aristote doivent pourtant à ces travaux une partie de leur gloire.

5. *Quum convenit*, comment sont-ils d'accord avec eux-mêmes?

6. *Quod est multò proclivius*, ce qui est pourtant bien plus aisé.

7. *Ut verum esset*, en admettant qu'il fût vrai que...

8. *Rationes civitatis*, les affaires politiques.

tem temporibus cogereetur, tum id munus denique non recusare; tamen arbitrarer hanc rerum civilium minimè negligendam scientiam sapienti, propterea quòd omnia essent ei præparanda, quibus nesciret an aliquando uti necesse esset¹.

D'ailleurs bien des philosophes, et des plus considérables, n'ont pas professé cette morale égoïste. Les sept sages ont pris part aux affaires de leurs cités; et ceux qui ont laissé des ouvrages sur la science du gouvernement, ont ainsi, en quelque manière, accepté des fonctions publiques.

VII. Hæc plurimis a me verbis dicta sunt ob eam causam, quòd his libris erat instituta et suscepta mihi de re publicâ disputatio; quæ ne frustrâ haberetur, dubitationem ad rem publicam adeundi in primis debui tollere². Ac tamen si qui sunt, qui philosophorum auctoritate moveantur, dent operam parumper atque audiant eos, quorum summa est auctoritas apud doctissimos homines et gloria : quos ego existimo, etiam si qui ipsi rem publicam non gesserint, tamen, quoniam de re publicâ multa quæsierint et scripserint, sanctos esse aliquo rei publicæ munere³. Eos verò septem, quos Græci sapientes no-

1. Quibus.... necesse esset, dont peut-être il aurait besoin dans l'avenir.

2. On trouve dans cette phrase et le titre de l'ouvrage et le sujet du préambule.

3. A Epicure et à ses disciples, Cicéron oppose Socrate, Platon, Aristote, Zénon et tant d'autres, qui même en restant étrangers aux affaires publiques, ont servi leur pays

en écrivant des livres sur la constitution des États. Sénèque nous a conservé un long passage du philosophe Athénodore, qui est le développement de cette idée : « A « homo quidem et publico re- « cedendum est; sed habet ubi « se etiam in privato loco expli- « cet magnus animus, etc., etc. » (De la tranquillité de l'âme, chap. III.)

minaverunt, omnes pæne video in mediâ re publicâ esse versatos¹. Neque enim est ulla res, in quâ propiùs ad deorum numen virtus accedat humana, quàm civitates aut condere novas aut conservare jam conditas,

Cicéron a eu le bonheur de pouvoir concilier l'expérience des affaires avec le talent de l'écrivain; il y a en lui à la fois un philosophe et un homme d'Etat. Il a donc la confiance de pouvoir laisser un livre utile; d'ailleurs il ne doit pas inventer un système, mais reproduire seulement l'entretien de quelques Romains illustres, tel que Rutilius Rufus le lui a raconté.

VIII. Quibus de rebus, quoniam nobis contigit, ut iidem et in gerendâ re publicâ aliquid essemus memoriâ dignum consecuti, et in explicandis rationibus rerum civilium quamdam facultatem, non modò usu, sed etiam studio discendi et docendi essemus auctores; quum superiores alii fuissent in disputationibus perpolititi, quorum res gestæ nullæ invenirentur; alii in gerendo probabiles, in disserendo rudes: nec verò nostra quædam est instituenda nova et a nobis inventa ratio², sed unius ætatis clarissi-

1. On ne fait d'exception que pour Thalès.

2. Le texte est évidemment altéré et toute la phrase mutilée. On arrive à un sens plausible en remplaçant *quoniam* par *quoniam*, et *auctores* par *adepti*; et en regardant comme une sorte de parenthèse les propositions comprises entre ces mots, *quum superiores....*

et ceux-ci, *nec verò nostra....* J'ai pour moi, dit Cicéron, l'expérience du pouvoir, et la science toute théorique de la politique (nos prédécesseurs n'ont eu qu'une de ces deux ressources: les philosophes, parce qu'ils étaient étrangers aux affaires; les hommes d'Etat parce qu'ils ne connaissaient pas les méthodes de la philoso-

morum ac sapientissimorum nostræ civitatis virorum disputatio repetenda memoriâ est, quæ mihi tibi quondam adolescentulo est a P. Rutilio Rufo¹, Smyrnæ quum simul essemus complures dies, exposita; in quâ nihil ferè, quod magnopere ad rationes omnium rerum pertineret, prætermissum puto²

Le second Africain passait les fêtes latines à sa maison de campagne, quand son neveu, Q. Tuhéron, vint lui proposer d'employer son loisir à quelque conversation instructive.

IX. Nam quum P. Africanus hic³, Paulli filius, feriis Latinis, Tuditano consule et Aquilio, constituisset in hortis⁴ esse, familiarissimique ejus ad eum frequenter⁵ per eos dies ventituros se esse dixissent;

phie): mais néanmoins je ne dois pas proposer un système nouveau, etc.

1. *Rutilio Rufo*. Il est question ici de Rutilius Rufus, consul en 105, l'un des adversaires de Saturninus : condamné à l'exil malgré son innocence, il se réfugia à Smyrne, et refusa de revenir à Rome, malgré les prières de Sylla. Il avait pu assister tout jeune aux entretiens de Scipion et de Lælius, et Cicéron, qui le rencontra dans son voyage en Asie, ne choqua pas la vraisemblance en lui attribuant ce récit.

2. *Nihil ferè.... puto*, il n'y manque, je crois, aucune des vérités essentielles à la politique. — *Rationes omnium rerum*,

l'explication de toutes les questions.

3. Le second Africain, fils de Paul-Émile, adopté par le fils aîné du vainqueur de Zama, esprit cultivé autant que grand homme de guerre. Il avait eu pour maîtres ou amis outre Lælius : Polybe, Panætius et Métrodore. Il fut trouvé mort dans son lit, peu de jours après cet entretien, où Cicéron lui attribue le principal rôle.

4. *In hortis*. Probablement sa maison de campagne de Tivoli.

5. *Frequenter*, en grand nombre, et non pas souvent; ce qui serait avec *ventituros* un pléonasme. La conjecture de Moser qui propose *frequentè* est inutile.

Latinis ipsis¹ manè ad eum primus sororis filius venit Q. Tubero², quem quum comiter Scipio appellavisset libenterque vidisset³ : « Quid tu, inquit, tam manè, Tubero⁴ ? Dabant enim hæ feriæ tibi opportunitam sanè facultatem ad explicandas tuas litteras⁵. » Tum ille : « Mihi verò omne tempus est ad meos libros vacuum, nunquam enim sunt illi occupati ; te autem permagnum est nancisci otiosum, hoc præsertim motu rei publicæ⁶. » Tum Scipio : « Atqui nactus es, sed mercule otiosiore opera quàm animo. » Et ille : « At tu verò animum quoquè relaxes oportet ; sumus enim multi, ut constituimus, parati, si tuo commodo fieri potest, abuti⁷ tecum hoc otio. — Libente me verò, ut aliquid aliquando de doctrinæ studiis admoneamur. »

1. *Latinis ipsis*, le premier jour des fêtes. Les fêtes latines, instituées par Tarquin, en mémoire de son alliance avec les Latins, duraient quatre jours, et se célébraient le plus souvent à la fin de l'hiver.

2. Tubéro, fils d'Emilia, sœur de l'Africain, alors encore tout jeune, mais ardent pour la philosophie stoïcienne ; son caractère plein d'austérité le rendit odieux au peuple : au festin des funérailles de son oncle Scipion, « il fit étendre des peaux de bœuf sur des lits carthaginois, mettre sur les tables de la vaiselle d'argile, etc. Le peuple lui garda rancune, et le petit-fils de Paul-Émile, le neveu de Scipion fut repoussé de la préture en souvenir de ses peaux de bœuf. » (Cicéron, *Discours pour Murena*, xxxvi.).

3. *Appellavisset, vidisset*.

On comprend mal au premier abord comment Scipion peut appeler Tubéron par son nom, *appellavisset*, avant de l'avoir vu, *vidisset*. Aussi M. Villemain traduit en intervenant : « charmé de le voir et l'accueillant avec amitié. » Mais il est plus simple d'expliquer *vidisset*, comme s'il y avait : *dixisset se videre*.

4. Τι τρυφάζε ἀνέκα, ὁ Κρίτων ; ἢ οὐ πῶλ ἐτι ἐστί ; (Criton, 1.)

5. *Explicandas tuas litteras*, feuilleter tes livres (*explicare*, déplier).

6. La république était alors troublée par C. Gracchus, et il n'y avait pas longtemps que Scipion avait approuvé en public le meurtre de Tibérius.

7. *Abuti*, user le plus possible.

On s'entretenait alors d'un phénomène astronomique, un parhélie. Tubéron voudrait s'en rendre compte, et comme Scipion semble avoir quelque répugnance pour ces sortes de questions, et s'autorise de l'exemple de Socrate qui les déclarait insolubles et inutiles, il lui fait observer que, si l'on en croit Platon, Socrate n'a pas dédaigné l'étude des nombres et de la géométrie. Scipion répond que Platon a mis dans la bouche de son maître des opinions que lui-même avait empruntées à Archytas et à Timée.

X. Tum ille¹ : « Visne igitur, quoniam et me quodammodo invitas, et tui spem das², hoc primum, Africane, videamus, antè quàm veniunt alii, quidnam sit, de isto altero sole quod nuntiatum est in senatu³? Neque enim pauci neque leves sunt, qui se duo soles vidisse dicant⁴; ut non tam fides non habenda, quàm ratio quærenda sit. » Hic Scipio : « Quàm vellem Panætium⁵ nostrum nobiscum haberemus ! qui quum cetera, tum hæc cœlestia vel stu-

1. Ille. Tubéron.

2. Tui spem das, tu nous donnes l'espoir de t'entendre.

3. Peu de temps avant la mort de Scipion, on observa en effet un parhélie, phénomène météorologique, qu'on explique par la réfraction de la lumière, et qui fait apparaître une ou même deux images du soleil.

4. Aristote entr'autres en parle, *Météorologie*, III, II. Ce phénomène est rare.

5. Panætius, philosophe stoïcien, né à Rhodes, au com-

mencement du deuxième siècle av. J. C., vint à Rome après l'ambassade de Carnéade, se lia avec Scipion et Lælius, et eut pour élèves d'illustres Romains, comme l'augure Scævola, l'un des personnages de ce dialogue, Rutilius, dont Cicéron vient de faire l'éloge, Tubéron, etc. Il adoucit la rigueur des doctrines de l'école, et se rapprocha de Platon, qu'il imitait dans son style, et qu'il appelait l'Homère des philosophes. Il ne nous reste de lui que de rares fragments; mais

diosissimè solet quærere. Sed ego, Tubero (nam tecum apertè quod sentio loquar) non nimis assentior in omni isto genere nostro illi familiari, qui, quæ vix conjecturâ qualia sint possumus suspicari, sic affirmat, ut oculis ea cernere videatur aut tractare planè manu. Quò etiam sapientio rem Socratem soleo judicare, qui omnem ejusmodi curam deposuerit, eaque, quæ de naturâ quærerentur, aut majora, quàm hominum ratio consequi posset, aut nihil omnino ad vitam hominum attinere dixerit¹. » Dein Tubero : « Nescio, Africane, cur ita memoriæ proditum sit, Socratem omnem istam disputationem rejecisse, et tantùm de vitâ et de moribus solitum esse quærere. Quem enim auctorem de illo locupletio rem Platone laudare possumus ? cujus in libris multis locis ita loquitur Socrates, ut etiam, quum de moribus, de virtutibus, denique de re publicâ disputet, numeros tamen et geometriam et harmoniam studeat Pythagoræ more conjungere². » Tum Scipio : « Sunt ista, ut dicis ; sed audisse te credo, Tubero, Platonem, Socrate mortuo, primùm in Ægyptum discendi causâ, pòst in Italiam et in Siciliam contendisse, ut Pythagoræ inventa per-

on peut avoir par le traité *des Devoirs* de Cicéron une idée de son livre *Περὶ τοῦ καθήκοντος*.

1. *Dixerit*. On sait que Socrate détournâ la philosophie des ambitieuses recherches où l'école d'Ionie l'égarait, et qu'une de ses maximes était que toute science, qui n'apprend pas à *bien vivre*, est inutile.

2. *Platon a prêté à Socrate sa propre doctrine* : « Que de

choses ce jeune homme me fait dire auxquelles je n'ai jamais pensé ! » s'écriait, dit-on, le maître, à la lecture des premiers ouvrages de son disciple. Si Socrate avait vécu plus longtemps, il aurait vu les différences s'accuser de plus en plus, et n'aurait pas avoué les spéculations toutes pythagoriciennes de son élève « sur les nombres, la géométrie et l'harmonie. »

disceret¹; eumque et cum Archytâ Tarentino², et cum Timæo Locro³ multùm fuisse; et Philolai⁴ commentarios esse nactum : quumque eo tempore in his locis Pythagoræ nomen vigeret, illum se et hominibus Pythagoreis et studiis illis dedisse⁵. Itaque

4. Parmi les voyages que la tradition attribue à Platon, il n'y a d'authentiques que ses pérégrinations en Italie et en Sicile.

2. Archytas de Tarente, né vers 430, échappa à la catastrophe qui ruina l'institut pythagoricien dans la Grande Grèce; et il paraît constant que Platon le rencontra en Italie et en Sicile. Cicéron rappelle ailleurs deux conversations entre les deux philosophes. Archytas mourut à peu près en même temps que Platon, dans un naufrage sur les côtes d'Apulie. (Voy. Horace, *Odes*, I, xxviii.) Il reste de lui, ou sous son nom, soixante fragments. On pourrait y trouver en germe quelques-unes des idées de Platon et d'Aristote. Mais il y a à craindre qu'ils ne soient pas authentiques, et qu'ils n'aient été fabriqués après coup par des faussaires.

3. Timée de Locres, contemporain de Socrate, naquit dans la Grande Grèce; et, comme tous les pythagoriciens, il mena de front la culture de la philosophie et celle des sciences mathématiques; on cite de lui plusieurs ouvrages perdus, mais il en reste un, intitulé : *De l'âme, du monde et de la nature*, qu'on trouve ordinairement avec les œuvres de Platon.

Cet opuscule renferme en résumé les doctrines les plus importantes du grand dialogue de Platon, *le Timée*; et s'il était prouvé qu'il fût authentique, on devrait avouer que le chef de l'Académie y a largement puisé, et souscrire sans réserve à cette allégation de Cicéron. Mais il reste évident que c'est encore l'œuvre d'un faussaire, qui a déguisé sous le dialecte dorien ses emprunts ou plutôt son plagiat. Jusqu'à Proclus, pas un écrivain de l'antiquité n'en a fait mention.

4. Philolaüs, né comme les précédents dans la Grande Grèce, au cinquième siècle, était séparé par une génération de Pythagore, dont il ne put recevoir directement les leçons. Il alla porter son enseignement jusqu'à Thèbes, où il eut pour disciples les socratiques Simmias et Cébès; et c'est par cette voie que le pythagorisme arriva dans les écoles de la Grèce. Il reste de lui des fragments considérables, dont la lecture inspira à Copernic sa grande idée du système du monde. Platon connaissait en effet, comme le dit Cicéron, ses traités, et avait, dit-on, acheté cent mines un seul de ses ouvrages.

5. Se.... dedisse. Il y a en

quum Socratem unicè dilexisset, eique omnia tribuere¹ voluisset; leporem Socraticum subtilitatemque sermonis cum obscuritate Pythagoræ et cum illa plurimarum artium gravitate² contextuit. »

A ce moment surviennent L. Furius et P. Rutilius, qui demandent à prendre part à l'entretien.

XI. Hæc Scipio quum dixisset, L. Furius³ repentè venientem adspexit, eumque ut salutavit, amicissimè apprehendit et in lecto suo collocavit. Et quum simul P. Rutilius venisset, qui est nobis laudatus⁴ sermonis auctor, cum quòque ut salutavit, propter Tiberonem jussit assidere. Tum Furius : « Quid vos agitis? num sermonem vestrum aliquem diremit noster interventus? — Minimè verò, Africamus; soles enim tu hæc studiosè investigare, quæ sunt in hoc genere, de quo instituerat paulò antè Tubero quærere. Rutilius quidem noster etiam sub ipsis Numantiæ mœnibus solebat mecum inter-

effet dans le platonisme des traces visibles du système de Pythagore. Ce retour à d'anciennes doctrines, sans ajouter beaucoup de force à cette grande philosophie, ne la compromet pas, tant que Platon fut là pour contenir son école. Après lui, ses disciples se perdirent de plus en plus dans les spéculations mathématiques.

4. *Omnia tribuere*, dans la langue de Cicéron, signifie faire le plus grand cas de, admirer sans réserve. Voy. *Brutus*, LI, et les *Lettres à Quintus*, III, viii.

2. *Subtilitas* s'oppose à *obscuritas*, et *lepos* à *gravitas*; d'un côté la précision et la grâce, de l'autre l'obscurité et la profondeur.

3. L. Furius Philus, un des personnages du dialogue, consul, en 430 av. J. C.; il était à la fois orateur et savant en astronomie.

4. Le manuscrit porte *laudatus*. M. Villemain traduit : « Celui qui nous a heureusement conservé cet entretien. » Voyez, sur Rutilius Rufus, la note 1 de la page 37.

dam ejusmodi aliquid conquerere. — Quæ res tandem inciderat? » inquit Philus. Tum ille : « De solibus istis duobus ; de quo studeo, Phile, ex te audire, quid sentias. »

D'autres personnages, Lælius, Spurius Mummius, C. Fannius et Q. Scævola, et enfin M. Manilius viennent grossir l'auditoire, et la conversation s'engage dans une prairie, aux rayons d'un soleil d'hiver.

XII. Dixerat hoc ille, quum puer nuntiavit venire ad eum Lælium¹ domoque jam exîsse. Tum Scipio, calceis et vestimentis sumptis, e cubiculo est egressus ; et quum paululùm inambulavisset in porticu, Lælium advenientem salutavit et eos, qui unâ venerant, Spurium Mummiûm, quem in primis diligebat, et C. Fannium et Quintum Scævolam², generos Lælii, doctos adolescentes, jam ætate quæstorios³ ; quos quum omnes salutavisset, convertit⁴ se in porticu et coniecit in medium Lælium : fuit enim hoc in

1. Lælius, autre personnage du dialogue, assez connu par son goût pour la philosophie et les lettres, et par son amitié avec Scipion. — Cicéron réussit mal à animer ses débuts, et reste toujours, excepté peut-être dans le traité des Lois, bien loin de son modèle.

2. Spurius Mummius est le frère du destructeur de Corinthe ; il était sans doute plus instruit que lui, puisque Cicéron loue ailleurs son éloquence et son amour pour la philosophie stoïcienne. — Fannius élève de Panætius, histo-

rien et orateur, « moribus et « iis, so genere dicendi durior, » dit Cicéron (*Brutus*, xxvi). — Mucius Scævola, gendre de Lælius, comme le précédent, et revêtu de la dignité d'augure ; ce fut à lui que Cicéron fut confié par son père (voy. le début du traité de l'*Amitié*). C'était un jurisconsulte.

3. On ne s'accorde pas sur l'âge où l'on pouvait obtenir la questure ; on varie de vingt-cinq à trente et un ans.

4. Convertit etc., il fit un demi-tour dans le portique pour laisser à Lælius la place du milieu.

amicitiâ quasi quoddam jus inter illos, ut militiæ, propter eximiam belli gloriam, Africanum ut deum coleret Lælius; domi vicissim, Lælium, quod ætate antecedebat, observaret in parentis loco Scipio. Dein quum essent perpauca inter se uno atque altero spatio¹ collocuti, Scipionique² eorum adventus per-jucundus et pergratus fuisset, placitum est, ut in aprico maximè pratuli loco, quod erat hibernum tempus anni, considerent; quod quum facere vellent, intervenit vir prudens omnibusque illis et jucundus et carus M. Manilius³, qui a Scipione ceterisque amicissimè consalutatus assedit proximus Lælio.

En apprenant le sujet de l'entretien, Lælius témoigne sa mauvaise humeur : A-t-on du temps à perdre, et doit-on regarder au ciel, quand on ne sait pas ce qui se passe sur la terre, et dans nos demeures? — Nos demeures, répond Philus, c'est le monde entier, patrie commune des hommes et des dieux. — Après quelques propos, on donne la parole à Philus.

XIII. Tum Philus : « Non mihi videtur, inquit, quod hi venerunt, alius nobis sermo esse quærendus, sed agendum accuratiùs et dicendum dignum aliquid horum auribus. » Hic Lælius : « Quid tandem agebatis,

1. Au lieu de *atque* on lit ailleurs *an* ou *aut*. Le sens est : « Après avoir fait *plusieurs* tours de promenade.... »

2. *Scipionique*. Le manuscrit porte *quo*; on a proposé *cui*, et *quod eorum*. En adoptant *que*, voici le sens : « Et que Scipion leur eut témoigné combien

leur arrivée lui faisait plaisir.... » Voyez la même construction, ch. ix, note 3, page 38.

3. Manilius, ami de Scipion et jurisconsulte érudit. Il complète le nombre des personnages, dont les arrivées successives donnent à cette exposition quelque chose de languissant.

aut cuisermoni nos intervenimus? — PHILUS. Quæsierat ex me Scipio, quidnam sentirem de hoc, quòd duo soles visos esse constaret¹. — LÆLIUS. Ain' verò, Phile, jam explorata nobis sunt ea, quæ ad domos nostras, quæque ad rem publicam² pertinent, siquidem, quid agatur in cœlo, quærimus? » Et ille : « An tu ad domos nostras non censes pertinere, scire, quid agatur et quid fiat domi? quæ non ea est, quam parietes nostri cingunt, sed mundus hic totus, quod domicilium quamque patriam dii nobis communem secum dederunt³; quum præsertim, si hæc ignoremus, multa nobis et magna ignoranda sint. Ac me quidem, ut herculè etiam te ipsum, Læli, omnesque avidos sapientiæ cognitio ipsa rerum consideratioque delectat⁴. » Tum Lælius : « Non impedio, præsertim quoniam feriati sumus; sed possumus audire aliquid, an seriùs venimus? — PHILUS. Nihil est adhuc disputatum, et quoniam est integrum, libenter tibi, Læli, ut de eo disseras, equidem concessero. — LÆLIUS. Imò verò te audiamus; nisi fortè Manilius interdictum aliquod inter duos soles putat esse componendum, ut ita cælum possideant, ut uterque possederit⁵. » Tum Manilius : « Pergisne eam, Læli,

1. *Quidnam.... constaret*, quel était mon avis sur ces deux soleils qui viennent d'apparaître, le fait est certain.

2. Ce seul mot de *res publica* rappelle le sujet définitif de l'entretien, qu'on risque de perdre de vue. Lælius parle comme l'aurait fait Socrate.

3. Pensée toute stoïcienne; l'homme est citoyen du monde; l'idée de l'humanité se substitue à celle de la cité.

4. C'est la répétition de la maxime socratique, qu'il n'y a d'autres sciences dignes d'attention, que celles qui ont un but pratique.

5. Plaisanterie à l'adresse du jurisconsulte Manilius. *Interdictum* est un terme de droit. Quand deux parties se disputaient une propriété dont chacune détenait une portion, le prêteur commençait par rendre une sentence provisoire qui maintenait

artem illudere, in qua primùm excello¹ ipse, deinde sinè quâ scire nemo potest, quid sit suum, quid alienum? Sed ista mox; nunc audiamus Philum, quem video majoribus jam de rebus, quàm me, aut quàm P. Mucium, consuli. »

Philus rappelle qu'il a entendu Sulpicius Gallus expliquer le mécanisme de la sphère d'Archimède. Il compare cet appareil à celui que Thalès avait inventé, et témoigne son admiration pour le génie du géomètre de Syracuse.

XIV. Tum Philus : « Nihil novi vobis afferam, neque quod a me sit cogitatum aut inventum; nam memoriâ teneo C. Sulpicium Gallum², doctissimum, ut scitis, hominem, quum idem hoc visum diceretur, et esset casu apud M. Marcellum, qui cum eo consul fuerat, sphæram, quam M. Marcelli avus, captis Syracusis, ex urbe locupletissimâ atque ornatissimâ sustulisset, quum aliud nihil ex tantâ prædâ domum suam deportavisset, jussisse proferri³; cujus ego sphæræ quum persæpe propter Archimedi gloriam nomen audissem, speciem ipsam non sum tantopere admiratus : erat enim illa venustior et nobilior in vulgus, quam ab eodem Archimede factam posuerat in templo Virtutis Marcellus idem⁴. Sed posteaquam cœpit

les choses en l'état, *uti possidetis*, et défendait toute violence, *interdictum*.

1. Il y a si peu de modestie dans cet *excello*, qu'on a proposé de lire *excellis*.

2. Sulpicius Gallus fut un des premiers Romains qui s'occu-

pèrent d'astronomie; il avait écrit un livre sur les éclipses. (Pline, *Hist. nat.*, II, XII, 9.)

3. Jussisse proferri, il se fit apporter (cette sphère).

4. Cette sphère où se trouvaient représentés par un mécanisme les mouvements du soleil

rationem hujus operis scientissimè Gallus exponere, plus in illo Siculo ingenii, quàm videretur natura humana ferre potuisse, judicabam fuisse. Dicebat enim Gallus, sphaeræ illius alterius solidæ atque plenæ vetus esse inventum, et eam a Thalete Milesio¹ primùm esse tornatam; post autem ab Eudoxo Cnidio², discipulo, ut ferebat, Platonis, eandem illam astris cœlo inhærentibus³ esse descriptam; cujus omnem ornatum et descriptionem, sumptam ab Eudoxo, multis annis post, non astrologiæ scientiæ, sed poetiçâ quâdam facultate versibus Aratum extulisse⁴. Hoc autem sphaeræ genus, in quo solis et lunæ motus inessent et earum quinque stellarum⁵, quæ errantes et quasi vagæ nominarentur, in illâ sphaerâ solidâ non potuisse finire⁶. Atque in eâ admirandum esse inven-

et des planètes, valent à Archimède plus d'admiration que ses travaux et ses découvertes. Dans les *Tusculanes* (I, xxv), Cicéron ne craint pas de dire qu'il lui fallut autant d'intelligence pour faire cette image du monde qu'à Dieu lui-même pour le créer. « Arte Syracusiâ suspensus in ære clauso stat globus, a immensi parva figura poli. » (Ovide, *Fastes*, VI, 277.)

1. On attribue plus souvent cette invention à Anaximandre, disciple de Thalès.

2. *Eudoxo Cnidio*. Eudoxe de Cnide, l'élève de Platon, plus astronome que philosophe, semble avoir le premier enseigné aux Grecs une théorie régulière de la durée de l'année. Ses idées furent suivies jusqu'à la réforme du calendrier par Jules César. « Nec meos Eudoxi vin-

« oetnr fastibus annus. » (Lucain, *la Pharsale*, X, 187.)

3. *Inhærentibus*, les astres attachés à la voûte du ciel. Les cieux étaient des sphères entraînant dans leurs mouvements les astres qui y étaient suspendus. Voir ci-dessous, livre VI.

4. Aratus, né vers 270 avant J. C., auteur du poème des *Phénomènes*, où il met en vers l'astronomie d'Eudoxe; Cicéron en avait fait une traduction dont il nous reste une grande partie. Les anciens emploient indifféremment *astrologia* et *astronomia*.

5. *Quinque stellarum*. Les cinq planètes, Saturne, Jupiter, Mars, Mercure et Vénus.

6. *Hoc sphaeræ genus...* non potuisse finire in sphaerâ. Il y a là quelque négligence. Cette sphère solide, veut dire

tum Archimedi, quòd excogitasset, quemadmodum in dissimillimis motibus inæquabiles et varios cursus servaret una conversio¹. Hanc sphæram Gallus quum moveret, fiebat, ut soli luna totidem conversionibus in ære illo, quot diebus in ipso cœlo, succederet²; ex quo ut in cœlo, in sphæra³ solis fieret eadem illa defectio, et incideret luna tum in eam metam, quæ esset umbra terræ, quum sol e regione⁴. »

Ce même Sulpicius Gallus, au dire de Scipion, sut rassurer une armée romaine épouvantée par une éclipse de lune, en lui expliquant les causes de ce phénomène.

XV. « fuit⁵, quòd et ipse hominem diligebam, et in primis patri meo Paulo probatum et carum fuisse cognoveram. Memini, me admodum adolescentulo⁶, quum pater in Macedoniâ consul esset, et essemus in castris, perturbari exercitum nostrum re-

Cicéron, ne pouvait avoir la perfection de cette autre où se trouvaient reproduits les mouvements, etc.

1. De cette description on peut conclure que la sphère d'Archimède, étant creuse, renfermait quelque mécanisme qui mettait, comme dans des instruments plus modernes, les planètes en mouvement.

2. *Succederet*. Chaque révolution de la sphère faisait succéder la lune au soleil, comme elle lui succède chaque jour dans le ciel. Le Sicilien Archimède, dit Lactance, inventa une sphère creuse, en airain, où la lune et le soleil exécutaient à

chaque tour des mouvements inégaux, semblables à ceux qu'ils accomplissent dans le ciel, jour par jour. (*Instit.*, VII, XIV.)

3. *Ut in cœlo, in sphæra*, conjecture de Moer. Ailleurs on lit *et in cœlo sphæra*; Osann retranche *cœlo*. « Ainsi, dans cette sphère, comme dans le ciel, le soleil s'éclipsait, et quand la lune arrivait à la limite de l'ombre de la terre, et que le soleil de l'autre côté.... »

4. Il y a ici une lacune de huit pages du manuscrit; environ deux pages de cette édition.

5. C'est Scipion qui parle; il s'agit toujours de S. Gallus.

6. Il avait alors dix-sept ans.

ligione et metu, quòd serenâ nocte subito candens et plena luna defecisset. Tum ille, quum legatus noster esset anno ferè antè, quàm consul est declaratus¹, haud dubitavit postridie palàm in castris docere, nullum esse prodigium²; idque et tum factum esse, et certis temporibus semper futurum, quum sol ita locatus fuisset, ut lunam suo lumine non posset attingere. — Ain' tandem? inquit Tubero, docere hoc poterat ille homines pæne agrestes, et apud imperitos audebat hæc dicere? — scipio. Ille verò, et magnâ quidem cum³***.

neque insolens ostentatio, neque oratio abhorrens a personâ hominis gravissimi⁴; rem enim magnam assecutus, quòd, hominibus perturbatis, inanem religionem timoremque dejecerat⁵.

Périclès, instruit par Anaxagore, avait déjà enseigné aux Athéniens les causes d'une éclipse de soleil; et chez les Romains, Ennius, rappelant le même phénomène, l'attribue à l'interposition de la lune. Depuis on a pu calculer toutes les éclipses qui ont eu lieu, en remontant jusqu'à celle qui signala la mort de Romulus.

XVI. « Atque ejusmodi quiddam etiam bello illo maximo, quod Athenienses et Lacedæmonii summâ

1. La guerre de Macédoine eut lieu en 168. Sulpicius fut consul en 166, mais il était, suivant l'usage, consul désigné dès l'année précédente.

2. Pline raconte le même fait, avec un bel éloge de Sulpicius. (*Hist. nat.*, II, 1 et XII.)

3. Nouvelle lacune d'environ

huit lignes de cette édition. On peut ainsi achever le sens de la phrase : *Cum exercitûs nostri salute.*

4. On voit que Scipion continue à défendre Sulpicius et à le louer.

5. Dejicere est souvent employé de cette manière par C.

inter se contentione gesserant¹, Pericles ille, et auctoritate et eloquentiâ et consilio princeps civitatis suæ, quum obscurato sole tenebræ factæ essent repente, Atheniensiumque animos summus timor occupasset, docuisse eives suos dicitur id², quod ipse ab Araxagorâ, eujus auditor fuerat, acceperat, certo illud tempore fieri et necessario, quum tota se luna sub orbem solis subjecisset³; itaque, etsi non omni intermenstruo, tamen id fieri non posse, nisi certo intermenstruo tempore⁴. Quod quum disputando rationibusque docuisset, populum liberavit metu; erat enim tunc hæc nova et ignota ratio, solem lunæ oppositu⁵ solere deficere; quod Thaletem Milesium primum vidisse dicunt. Id autem postea ne nostrum quidem Ennium fugit, qui ut scribit⁶, anno trecentesimo quinquagesimo ferè post Romam conditam

Noctis Junis soli luna obstitit et nox.

Atque hac in re tanta inest ratio atque solertia, ut ex hoc die, quem apud Ennium et in maximis annalibus

céron : *de jicere de terrore* (*Tasculanes*, II, v); *de jicere metum* (*Cont. e Verrès*, II, v, 49).

1. *Quod.... gesserant.* La guerre du Péloponnèse.

2. La construction est un peu interrompue : *dicatur docuisse* a deux compléments, *quiddam*, et *id*. Le sens est clair. On sait que Périclès resta l'ami d'Araxagore, après avoir été son élève, et parvint à le soustraire à une condamnation capitale, mais non pas à l'exil.

3. « *Sub* significat modum suæ *pro.* » (*Diomède.*) La lune se

place devant et non pas sous le disque du soleil.

4. *Etsi.... tempore*, les éclipses n'arrivent pas à toutes les nouvelles lunes, mais elles ne peuvent avoir lieu qu'alors.

5. Leçon du manuscrit, *oppositum*, dont le sens n'est guère admissible.

6. *Ut scribit.* Il faut pour expliquer ce passage, ou faire disparaître *ut*, ou supposer un anacoluthie très-singulier, ou joindre *ut* au fragment cité, qui serait ainsi un vers complet.

*consignatum*¹ videmus, superiores solis defectiones reputatæ sint usque ad illam, quæ Nonis Quincilibus fuit, regnante Romulo; quibus quidem Romulum tenebris, etiamsi natura ad humanum exitum abripuit, virtus tamen in cælum dicitur sustulisse. »

On le voit donc, la science en apparence la plus inutile à son utilité. Celui qui fixe ainsi ses regards sur le ciel n'apprend-il pas à mépriser les faux biens d'ici-bas, à juger à leur juste valeur les richesses et les honneurs? Est-ce là perdre son temps, et Archimède n'emploie-t-il pas le sien mieux que Denys? Le calme, le bonheur sont le prix des méditations d'un esprit absorbé dans ces choses divines et éternelles; et la science est la marque distinctive de l'homme.

XVII. Tum Tubero : « Videsne, Africane, quod paulò antè secus tibi videbatur, doc^{*** 2}.

***^{lia}, quæ videant ceteri³. Quid porro aut præclarum putet in rebus humanis, qui hæc deorum regna perspexerit; aut diuturnum, qui cognoverit, quid sit æternum; aut gloriosum, qui viderit, quàm parva sit terra, primùm universa, deinde ea pars ejus, quam homines incolant; quàmque nos in exigua ejus parte affixi, plurimis ignotissimi gentibus, speremus tamen

1. *Consignatum*. Les grandes annales, registres contenant les noms des consuls et autres magistrats; on y ajoutait des indications astronomiques; le tout gravé sur des tables de marbre ou de bronze.

2. Lacune de deux pages du manuscrit; environ huit lignes

de cette édition. Quelques éditeurs insèrent ici dans le texte un passage de saint Augustin. Voir les fragments du 1^{er} livre

3. C'est Scipion qui parle. Il ramène ses réflexions de la contemplation du ciel au spectacle des misères et des petites misères humaines.

nostrum nomen volitare et vagari latissimè? Agros verò et ædificia et pecudes, et immensum argenti pondus atque auri, qui bona nec putare nec appellare soleat¹, quòd earum rerum videatur ei levis fructus, exiguus usus, incertus dominatus, sæpe etiam teterrimorum hominum immensa possessio; quàm est hic fortunatus putandus? cui soli verè liceat omnia, non Quiritium, sed sapientium jure pro suis vindicare; nec civili nexo², sed communi lege naturæ, quæ vetat ullam rem esse cujusquam, nisi ejus, qui tractare et uti sciat; qui imperia consulatusque nostros in necessariis, non in expetendis rebus, muneris fungendi gratiâ subeundos, non præmiorum aut gloriæ causâ appetendos putet³; qui denique, ut Africanum avum meum scribit Cato solitum esse dicere, possit idem de se prædicare, nunquam se plus agere, quàm nihil quum ageret; nunquam minus solum esse, quàm quum solus esset. Quis enim putare verè potest, plus egisse Dionysium tum, quum omnia moliendo eripuerit civibus suis libertatem, quàm ejus civem Archimedes, quum istam ipsam sphæram, de quâ modò⁴ dicebatur, nihil quum agere videretur, effecerit? Quis autem non magis

4. *Qui soleat*, etc. On termine ordinairement cette phrase à *possessio*, par un point d'interrogation. Elle est alors la suite de *qui cognoverit*, *qui viderit*. Le sens paraît plutôt être : « Mais celui qui ne regarde pas ces richesses comme des biens... quel n'est pas son bonheur ! »

2. *Civili nexo*. Le droit écrit, opposé au droit naturel.

3. C'est le langage des stoïciens et celui de la raison. Peut-être n'est-il pas tout à fait d'accord avec les paroles mêmes de Cicéron, qu'on a lues plus haut (ch. vi). Cf. Platon, *Republique*, I: Οὐτε χρημάτων ἕνεκα ἐθέλουσιν ἀρχειν οἱ ἀγαθοί, οὔτε τιμῆς· οὐ γὰρ εἰσὶ φιλότιμοι· δαὶ δὲ αὐτοῖς ἀναγκαῖον προσεῖναι....

4. Modò. Voy. ch. xiv.

solos esse, qui in foro turbâque, quicum colloqui libeat, non habeant, quàm qui nullo arbitro vel secum ipsi loquantur, vel quasi doctissimorum hominum in concilio adsint¹, quum eorum inventis scriptisque se oblectent? Quis verò divitiorem² quamquam putet, quàm eum, cui nihil desit, quod quidem natura desideret? aut potentior, quàm illum, qui omnia, quæ expectat, consequatur? aut beatiorem, quàm qui sit omni perturbatione animi liberatus? aut firmiore fortunâ, quàm qui ea possideat, quæ secum, ut aiunt, vel e naufragio possit efferre³? Quod autem imperium, qui magistratus, quod regnum potest esse præstantius, quàm despicientem omnia humana, et inferiora sapientiâ ducentem, nihil unquam nisi sempiternum et divinum animo volutare⁴? cui persuasum sit appellari ceteros homines, esse solos eos⁵, qui essent politi propriis humanitatis artibus⁶? Ut mihi Platonis illud, seu quis dixit alius, perelegans esse videatur; quem quum ex alto ignotas ad terras tempestas et in desertum littus detulisset, timentibus ceteris propter ignorance locorum, animadvertisse dicunt in arenâ geometricas formas

1. « La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés. » (Descartes, *De la méthode*, I.)

2. *Divitiorem*. Forme de comparatif le plus souvent employée par Cicéron.

3. Cicéron s'est moqué ailleurs des stoïciens : il prête ici à leurs idées la beauté de son langage ; au fond il dit comme eux que le sage est riche, qu'il

est roi, qu'il est heureux. Pour quoi ces railleries du *Discours pour Murena* : « Solos sapientes esse, si distortissimi sint, « formosos ; si mendicissimi, « divites ; si servitutem serviant, « reges, etc. » (Ch. xxix.)

4. Souvenir de Platon (*République*, VI).

5. Esse solos eos. Sous-entendu homines.

6. Maxime stoïcienne, qui exagère une grande vérité.

quasdam esse descriptas; quas ut vidisset, exclamavisse, ut bono essent animo; videre enim se hominum vestigia¹ : quæ videlicet ille non ex agri consiturâ, quam cernebat, sed ex doctrinæ indiciis interpretabatur. Quam ob rem, Tubero, semper mihi et doctrina et eruditi homines et tua ista studia placuerunt. »

Lælius n'est pas convaincu : il aime mieux ces vieux Romains qui tenaient en médiocre estime les recherches spéculatives; et si l'on veut imiter les Grecs, il préférerait qu'on leur demandât des leçons de morale et de politique.

XVIII. Tum Lælius : « Non audeo quidem, inquit, ad ista, Scipio, dicere; neque tam te aut Philum aut Manilium ***². »

*** in ipsius paterno genere fuit noster ille amicus, dignus huic ad imitandum,

Egregiè cordatus homo, catus Æliu' Sextus³;

qui egregiè cordatus et catus fuit et ab Ennio dictus est, non quòd ea quærebat, quæ nunquam inveniret, sed quòd ea respondebat, quæ eos, qui quæsisent, et curâ et negotio solverent: cuique contra Galli⁴ studia

1. Ce mot est attribué par d'autres écrivains à Aristippe, le fondateur de l'école de Cyrène.

2. Lacune d'environ huit lignes. Le sens pourrait être : « Je ne te blâme, ni toi, ni Philus, ni Manilius; mais ces études ne doivent détourner personne des devoirs publics. »

3. Ennius, *Annales*, liv. X.

Sextus Ælius Catus florissait vers 202 avant J. C. Il avait publié un recueil de formules juridiques, connu sous le nom de *Jus Ælianum*. — Catus, mot latin que Varron traduit par *acutus*. Sur l'origine du mot *cordatus*, voy. Cicéron, *Tusculanes*, I, IX.

4. Sur Gallus, voy. ib. III.

disputanti in ore semper erant illa¹ de Iphigeniâ Achillis :

Astrologorum signa, in cœlo quid sit observat; Jovis
Quum Capra aut Nepa, aut exoritur nomen aliquod bellux;
Quod est ante pedes nemo spectat; cœli scrutantur plagas².

Atque idem, multum enim illum audiebam et libenter, Zethum illum Pacuvii³ nimis inimicum doctrinæ esse dicebat: magis eum delectabat Neoptolemus Ennii⁴, qui se ait philosophari velle, sed paucis; nam omnino haud placere. Quod si studia Græcorum vos tantopere delectant, sunt alia liberiora et transfusa latius⁵, quæ vel ad usum vitæ vel etiam ad ipsam rem publicam conferre possumus. Istæ quidem artes, si modò aliquid, valent, ut paulum accuant et tanquam irritent ingenia puerorum, quò facilius possint majora discere⁶. »

1. Le manuscrit: *erat illa*. Ailleurs: *erat ille... Achilles*. Il reste toujours à expliquer de *Iphigeniâ*: « Les paroles prononcées par Achille sur le sort réservé à Iphigénie. » Interprétation peu naturelle; si le texte n'était pas altéré, il ne faudrait pas tant d'efforts pour donner un sens à des mots écrits par Cicéron.

2. Ces vers paraissent tirés de l'*Iphigénie* d'Ennius; le texte en est très-contesté; on l'a reproduit ici à peu près suivant l'édition d'Osann. — *Capra* et *Nepa*, la Chèvre et le Scorpion, constellations. — Le dernier vers rappelle la fable de la Fontaine, liv. II, xii. Cf. *Iphigénie en Aulide*, v. 935.

3. Zéthus, personnage de

l'*Antiope* de Pacuvius. Cette tragédie était sans doute imitée de l'*Amphion* d'Euripide, dont Platon parle (*Gorgias*, ch. xli et xlii).

4. On ne sait pas même le titre de cette tragédie d'Ennius; les uns disent *Neoptolème* et les autres *Philoctète*. Cette phrase se retrouve à peu près textuellement dans le traité de l'*Orateur* (II, xxxvii).

5. *Alia liberiora et transfusa latius*, d'autres qui sont moins restreintes et ont plus de portée.

6. On aurait attendu du savant ami de Scipion des idées plus justes sur la philosophie. Il se fait ici le défenseur des vieux préjugés romains; et s'inspire à peu près, bien »

Au lieu de rechercher comment on a pu voir deux soleils à la fois, le petit-fils de Paul Émile devrait, ajoute Lælius, se demander comment, dans une même république, il y a deux sénats et presque deux peuples. Tibérius Gracchus a laissé des successeurs qui jettent le trouble dans l'État, et inquiètent les riches. La politique, voilà une science qui peut nous rendre meilleurs et plus heureux.

XIX. Tum Tubero : « Non dissentio a te, Læli; sed quæro, quæ tu esse majora intelligas. — LÆLIUS. Dicam mehercule, et contemnere a te fortasse, quum tu ista cœlestia de Scipione quæsieris, ego autem hæc, quæ videntur ante oculos, esse magis putem quærenda. Quid enim mihi L. Paulli nepos, hoc avunculo, nobilissimâ in familiâ, atque in hac tam clarâ re publicâ natus, quærit, quomodo duo soles visi sint, non quærit, cur in unâ re publicâ duo senatus et duo pæne jam populi sint¹ ? Nam, ut videtis, mors Tiberii Gracchi, et jam antè tota illius ratio tribunatûs divisit populum unum in duas partes; obrectatores autem et invidi Scipionis, initis factis a P. Crasso et Appio Claudio, tenent nihilò minùs, illis mortuis, senatûs alteram partem dissidentem a nobis, auctore Metello et P. Mucio²; neque hunc, qui unus potest, concita-

dans une autre intention, des théories que Platon met dans la bouche du sophiste Calliclès. (Voy. *Gorgias*, xli.)

1. On voit par quel lien fragile la suite du dialogue tient au commencement. On ne peut s'empêcher de trouver le détour un peu long.

2. C'est un patricien qui parle, et l'histoire ne ratifierait pas tous ses jugemens. P. Crassus, que Cicéron appelle ailleurs *sapientissimum virum*, conseilla à Tibérius Gracchus de proposer les lois agraires. Appius Claudius a un double droit à la malveillance de Lælius; il fut à

tis sociis et nomine Latino, fœderibus violatis, triumviris seditiosissimis aliquid quotidie novi moventibus, bonis viris locupletibus perturbatis, his tam periculosos rebus subvenire patiuntur¹. Quam ob rem, si me audietis, adolescentes, solem alterum ne metueritis : aut enim nullus esse potest ; aut sit sanè, ut visus est, modò ne sit molestus ; aut scire istarum rerum nihil² ; aut, etiamsi maximè sciemus, nec meliores ob eam scientiam nec beatiores esse possumus ; senatum verò et populum ut unum habeamus, et fieri potest, et permolestum est, nisi sit ; et secùs esse scimus³, et videmus, si id effectum sit, et meliùs nos esse victuros et beatiùs. »

Il insiste donc pour que Scipion expose ses idées sur la meilleure forme du gouvernement.

XX. Tum Mucius : « Quid esse igitur censes, Læli, discendum nobis, ut istud efficere possimus ipsum, quod postulas ? — LÆLIUS. Eas artes, quæ efficiant, ut usui civitati simus : id enim esse præclarissimum sapientiæ munus maximumque virtutis vel documentum vel officium puto⁴. Quam ob rem ut hæc feriæ

la fois l'ami des Gracques, et l'adversaire passionné de Scipion. — Matellus le Macédonique, et P. Mucius, frères du Crassus dont on vient de parler, soutinrent après la mort de Tiberius les efforts de son frère et de son parti.

1. Construisez : *Neque patiuntur hunc, qui unus id potest, subvenire*, etc.

2. *Scire istarum rerum nihil.* Sous-entendu *possumus*.

3. *Secùs esse scimus*, nous savons qu'il en est autrement, qu'il n'en est pas ainsi.

4. *Id enim esse.... officium puto*, être utile à l'État c'est l'œuvre la plus glorieuse de la sagesse, et à la fois la plus grande preuve et le plus grand devoir de la vertu.

nobis ad utilissimos reipublicæ sermones potissimum conferantur, Scipionem rogemus, ut explicet, quem existimet esse optimum statum civitatis. Deinde alia quæremus : quibus cognitis, spero nos ad hæc ipsa viâ perventuros; earumque rerum rationem, quæ nunc iasant, explicatuross¹. »

L'élève de Polybe, l'ami de Panætius, l'homme qui dans une carrière si bien remplie a sans cesse médité sur les intérêts de la république, n'est-il pas bien préparé à instruire ses auditeurs?

XXI. Quum id et Philus et Manilius et Mummius admodum approbavissent²,
« *** non solum ob eam causam fieri volui, quod erat æquum de re publicâ potissimum principem rei publicæ dicere; sed etiam quod memineram, persæpe te cum Panætio disserere solitum coram Polybio, duobus Græcis vel peritissimis rerum civilium³, multaque colligere ac docere⁴, optimum longè statum civitatis esse eum, quem majores nostri nobis reliquissent⁵. Quâ in disputatione quoniam tu paratior es, feceris, ut etiam pro his dicam, si de re publicâ quid sentias explicâris, nobis gratum omnibus. »

1. « Nous arriverons, je l'espère, à examiner avec méthode l'état présent des affaires, et à mettre dans leur jour les causes des événements qui menacent. »

2. Lacune d'environ huit lignes. A. Mai y insère deux fragments, l'un tiré de Diomède, et l'autre de Nonius. Voy. les fragments du 1^{er} livre.

3. Polybe raconte lui-même (XXXII, ix) qu'il fut honoré de l'amitié de Scipion.

4. *Multa colligere ac docere* équivaut à *multa colligere ut doceres*.

5. Cette opinion est celle de Polybe lui-même, et son histoire n'en est que le développement. Voir le préambule.

Scipion se rend à ses instances : le bien de l'État, c'est un souci héréditaire dans sa famille. A ses propres réflexions sur ce grand intérêt, il a joint l'étude des travaux des moralistes grecs, qui n'ont pas suffi à le contenter. Il a trouvé dans sa famille des traditions toutes romaines et préférables aux dissertations des savants.

XXII. Tum ille : « Non possum equidem dicere, me ullâ in cogitatione acrius aut diligentius solere versari, quàm in istâ ipsâ, quæ mihi, Læli, a te proponitur. Etenim quum in suo quemque opere artificem, qui quidem excellat, nihil aliud cogitare, meditari, curare videam, nisi quò sit in illo genere melior ; ego, quum mihi sit unum opus hoc a parentibus majoribusque meis relictum, procuratio atque administratio rei publicæ, non me inertiores esse confitear, quàm opificem quemquam, si minùs in maximâ arte, quàm illi in minimis, operæ consumpserim ? Sed neque his contentus sum, quæ de istâ consultatione¹ scripta nobis summi ex Græciâ sapientissimique homines reliquerunt, neque ea, quæ mihi videntur, anteferre illis audeo. Quam ob rem peto a vobis, ut me sic audiat, neque ut omnino expertem Græcarum rerum, neque ut eas nostris in hoc præsertim genere anteponentem ; sed ut unum e togatis² patris diligentia non illiberaliter institutum, studioque discendi a pueritiâ incensum³, usu tamen et domesticis præceptis multò magis eruditum, quàm litteris. »

1. Consultatione, question, problème.

2. Ut unum e togatis, comme un Romain.

3. Incensum. Le goût du jeune Scipion pour les lettres se révèle dès sa première jeunesse, et Polybe y contribue.

Philus se félicite d'avance des leçons qu'on doit attendre d'un maître tel que Scipion, et pressent qu'elles seront plus solides que celles des écrivains de la Grèce.

XXIII. Hic Philus : « Non, herculè, inquit, Scipio, dubito, quin tibi ingenio præstiterit nemo, usque quidem in re publicâ rerum maximarum facile omnes viceris ; quibus autem studiis semper fueris, tenemus. Quam ob rem si, ut dicis, animum quoque contulisti in istam rationem et quasi artem, habeo maximam gratiam Lælio : spero enim multò uberiora fore, quæ a te dicentur, quàm illa, quæ a Græcis nobis scripta sunt omnia. » Tum ille : « Permagnam tu quidem expectationem, quod onus est ei, qui magnis de rebus dicturus est, gravissimum, imponis orationi meæ¹. » Et Philus : « Quàmvis sit magna, tamen eam vinces, ut soles ; neque enim est periculum, ne te de re publicâ disserentem deficiat oratio. »

Scipion, avant d'entrer en matière, indique quelle méthode il suivra. Il commencera par définir la République ; il ne remontera pas aux principes élémentaires de la politique : il parle devant des hommes instruits, et ne fait pas un traité didactique.

XXIV. Hic Scipio : « Faciam, quod vultis, ut potero, et ingrediar in disputationem eâ lege, quâ credo omnibus in rebus disserendis utendum esse, si

en lui prêtant des livres. *Domesticis*. Scipion pouvait trouver des leçons dans ses deux familles.

1. Il était en effet difficile de surpasser Platon et Aristote. Cicéron les connaissait trop pour avoir cette prétention.

errorem velis tollere, ut ejus rei, de quâ quæritur, si nomen quod sit conveniat, explicetur, quid declaretur eo nomine ; quod si convenerit, tum demum decebit ingredi in sermonem : nunquam enim, quale sit illud, de quo disputabitur, intelligi poterit, nisi, quid sit, fuerit intellectum priùs. Quare quoniam de re publicâ quærimus, hoc primùm videamus¹, quid sit id ipsum, quod quærimus. » Quum approbavisset Lælius : « Nec verò, inquit Africanus, ita disseram de re tam illustri tamque notâ, ut ad illa elementa revolvam, quibus uti docti homines² his in rebus solent, ut a primâ congressione maris et feminæ, deinde a progenie et cognatione ordiar ; verbisque, quid sit et quot modis quidque dicatur, definiam sæpiùs : apud prudentes enim homines, et in maximâ re publicâ summâ cum gloriâ belli domique versatos, quum loquar, non³ committam, ut sit illustrior illa ipsa res, de quâ disputem, quàm oratio mea : nec enim hoc suscepi, ut tanquam magister persequerer omnia ; neque hoc polliceor me effecturum, ut ne qua particula in hoc sermone prætermissa sit⁴. » Tum Lælius : « Ego verò istud ipsum genus orationis, quod polliceris, exspecto. »

1. *Hoc primùm videamus.* C'est une méthode à laquelle Cicéron se montre toujours fidèle : « Omnis quæ a ratione » suscipitur de aliqua re institutio, debet a definitione proficisci. » (*De s Devoirs*, I, II.)

2. *Docti homines.* Allusion évidente à des ouvrages de politique si nombreux alors dans la littérature grecque. La

Politique d'Aristote débute par l'examen de ce genre de questions. Cicéron sait toute l'utilité des définitions ; mais il ne les prodiguera pas.

3. *Non, etc.,* je ne m'exposerai pas à ce qu'on trouve mes explications moins claires que le sujet ne l'est pas lui-même.

4. Polybe (VI, III) tient absolument le même langage.

La chose publique est la chose du peuple. Le peuple est une association formée par la communauté des lois et des intérêts. — La société est naturelle, et l'homme n'est pas un animal solitaire....

XXV. « Est igitur, inquit Africanus, res publica res populi¹ : populus autem non omnis hominum *cœtus* quoquo modo congregatus, sed cœtus multitudinis juris consensu et utilitatis communione sociatus². Ejus autem prima causa³ coeundi est non tam imbecillitas, quàm naturalis quædam hominum quasi congregatio : non est enim singulare nec solivagum genus hoc, sed ita generatum, ut ne in omnium quidem rerum affluentia⁴

1. « La chose publique est la chose du peuple. » (Villemain.) Un ancien scholiaste cite cette définition et l'attribue à Varro.

2. *Cœtus*... *sociatus*, une association fondée sur un droit reconnu par tous, et sur la communauté des intérêts. Cicéron veut dire qu'un peuple existe à condition d'avoir les mêmes lois et les mêmes intérêts. Ce n'est pas une définition de l'État ; ce sont les conditions mêmes de ce qu'on nomme aujourd'hui la nationalité.

3. *Primæ causa*, etc. Platon a entrevu cette vérité, et s'il avance que le besoin est le principe de la vie sociale, il veut dire par là que la nature de l'homme est telle qu'il ne peut se passer de ses semblables : *Γίγνεται πόλις ἐπειδὴ τυγχάνει ἡμῶν ἕκαστος οὐκ αὐτάρκης*,

ἀλλὰ πολλῶν ἐνδεής. (*République*, II, xi.) Ce n'est donc pas sa doctrine que Cicéron réfute par ces mots : *Non tam imbecillitas*. Aristote a établi avec une profondeur admirable la véritable origine de la société : Ἐκ τούτων, conclut-il, φανερόν, ὅτι τῶν φύσε: ἡ πόλις ἐστὶ, καὶ ὅτι ἄνθρωπος φύσει πολιτικὸν ζῶον, καὶ ὁ ἀπολις διὰ φύσιν καὶ οὐ διὰ τύχην ἦτοι φαῦλός ἐστιν. (*Politique*, I, 1.) C'est la pensée de Cicéron ; peut-être y ajoutait-il, avec Aristote, que non seulement la société est naturelle, mais encore qu'elle est sainte, parce qu'elle a pour but le bien.

4. Nouvelle lacune d'environ huit lignes. Les derniers éditeurs y insèrent un fragment de Lactance, et un autre de saint Augustin, et croient pouvoir affirmer que ces deux mor-

Quelles sont les conditions d'un État? D'abord une cité, des demeures fixes; ensuite un pouvoir sans lequel il n'y a nulle garantie de stabilité. Il peut être entre les mains d'un seul, de plusieurs, ou de tous; c'est-à-dire qu'il y a trois formes de gouvernement: la monarchie, l'aristocratie, la démocratie. Chacune d'elles, si elle ne perd pas de vue le but de l'association, est, sinon parfaite, au moins supportable; la démocratie pourtant est la moins bonne.

XXVI. « *** *quædam quasi semina; neque reliquarum virtutum; nec ipsius rei publicæ reperiatur ulla institutio*¹. Hi cœtus igitur hac, de quâ exposui, causâ instituti sedem primùm certo loco domiciliorum causâ constituerunt; quam quum locis manumque sepsissent², ejusmodi conjunctionem tectorum oppidum vel urbem appellaverunt, delubris distinctam spatiisque communibus. Omnis ergo populus, qui est talis cœtus multitudinis, qualem exposui; omnis civitas quæ est constitutio populi; omnis res publica, quæ, ut dixi, populi res est, consilio³ quodam regenda est, ut diuturna sit. Id autem consilium primùm semper ad eam causam referendum est, quæ causa genuit civitatem⁴. Deinde aut uni tribuendum est, aut

ceaux ont été extraits du passage que nous avons perdu. On les trouvera à la fin de ce livre.

1. Scipion a terminé la question de l'origine de la société; il traite maintenant de la formation du pouvoir. Cette phrase *matinée* prépare sans doute la transition.

2. *Quam.... sepsissent*, après l'avoir fortifiée ou par le choix du lieu, ou par leurs travaux.

3. *Consilio*, par une autorité intelligente. (J. V. Leclerc.)

4. *Id autem.... civitatem*, la première condition, c'est que ce pouvoir soit toujours en rapport avec la cause même qui a produit l'État.

delectis quibusdam, aut suscipiendum est multitudini atque omnibus¹. Quare quum penes unum est omnium summa rerum, regem illum unum vocamus et regnum ejus rei publicæ statum². Quum autem est penes delectos, tum illa civitas optimatum arbitrio regi dicitur³. Illa autem est civitas popularis, (sic enim appellant), in quâ in populo sunt omnia⁴. Atque horum trium generum quodvis, si teneat illud vinculum, quod primum homines inter se rei publicæ societate devinxit, non perfectum illud quidem neque meâ sententiâ optimum, sed tolerabile tamen; ut aliud alio possit esse præstantius⁵. Nam

1. C'est à coup sûr la plus simple et la meilleure des divisions des formes de gouvernement. Elle est fondée sur le nombre des personnes chargées du pouvoir, et doit être préférée à celle de Montesquieu : « Il y a trois espèces de gouvernements : le républicain, le monarchique et le despotique. » (*Esprit des Lois*, II, 1.) Cicéron ne l'a pas inventée; il a traduit Aristote, ou Polybe qui le répète : Ἀνάγκη δ' εἶναι κύριον ἢ ἓνα, ἢ ὀλίγους, ἢ τοὺς πολλούς, etc. (*Politique*, III, v.)

2. Καλεῖν δ' εἰώθαμεν τῶν μὲν μοναρχιῶν τὴν πρὸς τὸ κοινὸν ἀποβλέπουσαν συμφέρον βασιλείαν, etc. (*Id.*, *ibid.*)

3. τὴν δὲ τῶν ὀλίγων, πλειόνων δὲ ἑνός, ἀριστοκρατίαν. (*Id.*, *ibid.*)

4. Όταν δὲ τὸ πλῆθος πρὸς τὸ κοινὸν συμφέρον πολιτεύεται, καλεῖται τὸ κοινὸν ὄνομα πασῶν τῶν πολιτειῶν, πολιτεία. (*Id.*, *ibid.*) On voit qu'en

grec, le mot *consilium*, et *civitas popularis*, s'expriment tous deux par πολιτεία. On en comprend facilement la raison. Avant Aristote, Platon a distingué les diverses formes de gouvernement. La première, la plus parfaite, c'est le gouvernement des meilleurs, Ἀριστοκρατία; puis viennent les autres de plus en plus défectueuses, la *timocratie*, Τιμοκρατία, telle qu'on la trouve à Sparte et en Crète; l'oligarchie, Ὀλιγαρχία; la démocratie, Δημοκρατία; et enfin la tyrannie, Τυραννίς, que Platon appelle ἐσχατὸν πόλεως νόημα (*République*, VII). Il faut ajouter qu'avant ces philosophes, Hérodote avait nettement distingué les trois formes essentielles de l'État, et montré ce qu'elles ont de bon et de mauvais. Voir la curieuse délibération d'Otanes et des conjurés après le massacre des mages (Thalie, LXXX et suiv.).

5. Ut.... præstantius, et l'on

vel rex æquus ac sapiens, vel delecti ac principes cives, vel ipse populus, quanquam id est minimè probandum¹, tamen nullis interjectis iniquitatibus, posse videtur aliquo esse non incerto statu.

Inconvénients des trois formes de gouvernement. La royauté, même entre les mains d'un Cyrus, dépouille les citoyens de tout droit; l'oligarchie, fût-elle aussi sage qu'à Marseille, rend le peuple esclave; et la démocratie, quand même on en prendrait l'exemple à Athènes, supprime l'inégalité nécessaire des rangs.

XXVII. « Sed et in regnis nimis expertes sunt ceteri communis juris et consilii; et in optimatum dominatu vix particeps libertatis potest esse multitudo, quum omni consilio communi ac potestate careat², et quum omnia per populum gerantur, quàmvis justum atque moderatum, tamen ipsa æquabilitas est iniqua, quum habet nullos gradus dignitatis³. Itaque si Cyrus ille Perses⁴ justissimus fuit sapientissimusque rex, tamen mihi populi res (ea enim est, ut dixi an-

l'une de ces formes à une autre.

1. *Id est minimè probandum.* « Le pire des États c'est l'État populaire. » (*Cinna*, act. II, sc. 1.) Il ne faut pas oublier que c'est Scipion qui parle, c'est-à-dire le chef du parti aristocratique, l'ennemi des Gracques, celui que Caius appelle publiquement un tyran. Cicéron avait du reste lui-même un faible pour l'aristocratie : « Omnes boni semper nobilitati favemus. » (*Pro Sext.*, IX.)

2. *Expertes consilii*, n'ont aucune part à ce pouvoir; *careat consilio*, la multitude est exclue de toute délibération. Aristote définit le trait distinctif du citoyen, par ces mots : la participation au pouvoir, τὸ μετέχειν κρίσεως καὶ ἀρχῆς. (*Politique*, III, 1.)

3. *Insa æquabilitas*... *dignitatis*, cette égalité est injuste parce qu'elle ne comporte aucune distinction de mérite.

4. *Per es*. Forme grecque du nominatif Persa.

tea, publica) non maximè expetenda fuisse illa videtur, quum regeretur unius nutu. Ac modò si Massilienses nostri clientes per delectos et principes cives summâ iustitiâ reguntur, inest tamen in eâ conditione populi similitudo quædam servitutis. Si Athenienses quibusdam temporibus, sublato Areopago, nihil nisi populi scitis ac decretis agebant; quoniam distinctos dignitatis gradus non habebant, non tenebat ornatum suum civitas¹.

Elles ont d'autres défauts plus graves : elles ne peuvent durer sans se corrompre. A côté de Cyrus, on trouve Phalaris; le sénat de Marseille fait penser aux trente tyrans; et le pouvoir du peuple, à l'anarchie.

XXVIII. « Atque hoc loquor de tribus his generibus rerum publicarum non turbatis atque permixtis, sed suum statum tenentibus. Quæ genera primùm sunt in iis singula vitia, quæ antè dixi²; deinde habent perniciosa alia vitia: nullum est enim genus³ illarum

1. Exemples des trois espèces de gouvernements : aucune d'elles ne mérite une entière approbation ; ni la monarchie (Cyrus), ni l'aristocratie (Marseille), ni la démocratie (Athènes). — Scitis ac decretis, en grec ψηφισματα et νόμοι.

2. Ces premiers défauts existent même quand ces constitutions sont régulières et sans corruption ; les autres proviennent de ce qu'elles manquent de stabilité, et dégèrent infailliblement. Dans cette admirable critique, Cicéron a pour mo-

dèles Platon (*des Lois*, ch. III), Aristote (*Politique*, III, VI, VII, VIII), et semble imiter plus directement encore Polybe : Τῶν πολιτειῶν συγγίναται κατὰ φύσιν ἐκάστη καὶ παρέπεται τις κακία.... (VI, I, 2.) Comparer le livre VIII de l'*Esprit des lois*, intitulé : *De la corruption des principes des trois gouvernements*.

3. Nullum est genus, etc., chacune de ces formes politiques a à côté d'elle un défaut, et elle tombe par une pente rapide et glissante.

rerum publicarum, quod non habeat iter ad finitimum quoddam malum præceps ac lubricum. Nam illi regi, ut eum potissimum nominem, tolerabili, aut si vultis, etiam amabili Cyro subest, ad immutandi animi licentiam, crudelissimus ille Phalaris, cujus in similitudinem dominatus unius proclivi cursu et facili delabitur¹. Illi autem Massiliensium paucorum et principum administrationi civitatis finitimus est, qui fuit quodam tempore apud Athenienses, triginta virorum consensus et factio². Jam Athemiensium populi potestatem omnium rerum ipsi, ne alios requiramus, ad furorem multitudinis licentiamque conversam pesti^{***}

4. Cette phrase obscure présente deux difficultés. D'abord que veulent dire ces mots : *Phalaris subest illi regi*, etc.? M. J. V. Leclerc traduit : « Au souvenir de Cyrus... succède l'image de Phalaris. » Nous préférons cet autre sens : Un roi, même quand il est supportable ou digne d'amour, comme Cyrus, a toujours l'exemple de Phalaris. — On expliquerait alors ces autres mots : *ad immutandi animi licentiam*, que M. J. V. Leclerc rend ainsi : « Comme pour autoriser mon incertitude, » et que M. Villemain omet entièrement. Ils signifieraient : « Cet exemple se présente à lui, comme un prétexte pour changer de caractère. » Moser propose une troisième inter-

prétation : « Sous le meilleur des rois se cache toujours un Phalaris, qui se fera jour, quand il pourra librement montrer son caractère. » On ne peut guère hésiter qu'entre cette traduction, et celle que nous proposons. — *Cujus*, etc. Construisez : *Dominatus unius delabitur cursu proclivi et facili in similitudinem cujus*.

2. Défaut de l'oligarchie : *Consensus triginta virorum... est finitimus illi administrationi*, il n'y a pas loin de l'aristocratie de Marseille à l'oligarchie factieuse des trente tyrans.

3. Lacune de huit lignes. Cicéron devait y marquer les inconvénients du gouvernement démocratique, dont les Athéniens lui avaient offert l'exemple.

Sil'on veut échapper à des révolutions inévitables, il faut recourir à un gouvernement mixte, formé du mélange des trois autres.

XXIX. « *** teterrimus et ex hac, vel optimatium, vel factiosa tyrannica illa, vel regia vel etiam persæpe popularis¹; itemque ex eâ genus aliquod efflorescere ex illis, quæ antè dixi, solet : miriquesunt orbes et quasi circuitus in rebus publicis commutationum et vicissitudinum ; quos quum cognosse sapientis est, tum verò prospicere impendentes in gubernandâ re publicâ moderantem cursum, atque in suâ potestate retinentem, magni cujusdam civis et divini pæne est viri². Itaque quantum quoddam genus rei publicæ maximè probandum esse sentio, quod est ex his, quæ prima dixi, moderatum et permixtum tribus³. »

Mais, des trois premiers, quel est le meilleur ?

XXX. Hic Lælius : « Scio tibi ita placere, Africane; sæpe enim ex te audiui ; sed tamen, nisi molestum est, ex tribus istis modis rerum publicarum velim

1. Il est impossible de donner un sens certain à ces lambeaux ; on peut conjecturer que l'auteur a fait voir dans le passage qui nous manque, que *chacune des formes de gouvernement arrive nécessairement à se changer en une autre.*

2. Quos... viri, les connaître

est d'un sage; les prévoir quand elles menacent (*impendentes*), c'est d'un grand homme.

3. Cette quatrième forme de gouvernement, Scipion la décrira bientôt. Il la caractérise ici rapidement : elle est le résultat de la combinaison des trois autres.

scire quod optimum judices. Nam vel profuerit
aliquid ad cog ***¹ »

Pour le savoir, on peut prêter l'oreille aux paroles de leurs défenseurs. Qu'on écoute d'abord les partisans de la démocratie. Il n'y a pas, diront-ils, de gouvernement sans la liberté et l'égalité. Or, ces conditions sont impossibles dans un État monarchique, ou sous une constitution oligarchique.

XXXI. « *** et talis est quæque res publica, qualis ejus aut natura aut voluntas, qui illam regit². Itaque nullâ aliâ in civitate, nisi in quâ populi potestas summa est, ullum domicilium libertas habet : quâ quidem certè nihil potest esse dulcius, et quæ si æqua non est, ne libertas quidem est³. Quî autem æqua potest esse ? omitto dicere in regno, ubi ne obscura quidem est aut dubia servitus ; sed in istis civitatibus, in quibus verbo sunt liberi omnes ; ferunt enim suffragia, mandant imperia, magistratus ; ambiuntur, rogantur ; sed ea dant magis, quæ etiamsi nolint, danda sint, et quæ ipsi non habent, unde alii petunt⁴ : sunt enim expertes imperii, consilii publici, judicii delectorum judicum ; quæ familiarum vetustatibus aut pecuniis ponderantur. In libero autem populo, ut Rhodi, ut Athenis, nemo est civium, qui ***⁵

1. Il manque ici deux pages, environ huit lignes de notre texte.

2. Scipion a repris la parole.

3. Ces idées paraissent en contradiction avec le langage que Scipion tient au ch. xxvi. C'est qu'il expose ici non pas ses idées, mais les raisons qu'on

a invoquées en faveur de chacune des trois formes de gouvernement ; il commence par la démocratie, et en fait valoir les avantages.

4. *Ipsi unde alii petunt*, ceux mêmes à qui les autres demandent ces dignités.

5. Deux pages du manuscrit

La vraie République, continuent-ils, c'est celle où les lois, les tribunaux, la paix, la guerre, les traités, la vie des citoyens, et les finances sont aux mains du peuple. Les abus possibles de la liberté ne doivent pas la faire condamner; et les révolutions, les discordes ne sont pas plus essentielles à la démocratie qu'aux autres constitutions.

XXXII. « *** *populo aliquis unus, pluresve divitiores opulentioresque exstissent, tum ex eorum fastidio et superbiâ nata esse commemorant*¹, *cedentibus ignavis et imbecillis, et arrogantiae divitum succumbentibus. Si verò jus suum populi teneant, negant quidquam esse præstantius, liberius, beatius; quippe qui domini sint legum, judiciorum, belli, pacis, fœderum, capitis uniuscujusque, pecuniæ. Hanc unam ritè rem publicam, id est rem populi, appellari putant. Itaque et a regum et a patrum dominatione solere in libertatem rem populi vindicari, non ex liberis populis reges requiri aut potestatem atque opes optimatum*². Et verò negant oportere

manquent, c'est-à-dire environ huit lignes de cette édition. La pensée interrompue peut s'achever ainsi : Chez un peuple libre, comme à Rhodes ou à Athènes, il n'y a pas un citoyen que l'obscurité de sa naissance, ou sa pauvreté, puisse empêcher d'arriver aux honneurs.

1. *Commemorant*. C'est donc bien un plaidoyer en faveur de la démocratie. Scipion résume les arguments de ses défenseurs avant de les combattre.

2. *Itaque, etc.* Une preuve de

l'excellence du gouvernement démocratique, disent-ils, c'est qu'on le voit souvent succéder à l'autorité des rois et des nobles, mais jamais on n'a vu les peuples renoncer à la liberté pour la monarchie ou l'oligarchie. — *Ex liberis populis*. On a proposé de remplacer *ex* par *a*, correction inutile : *liber populus*, on peut le voir trois lignes plus bas, signifie la démocratie : « On ne désire pas sortir de la démocratie, etc. » Xénophon, préface de la *Cyropédie*.

indomiti populi vitio genus hoc totum liberi populi repudiari¹ : concordi populo et omnia referenti ad incolumitatem et ad libertatem suam nihil esse immutabilius, nihil firmitus; facillimam autem in eâ re publicâ esse concordiam, in quâ idem conducat omnibus : ex utilitatis varietatibus, quum aliis aliud expediat, nasci discordias. Itaque quum patres rerum potirentur, nunquam constitisse civitatis statum. Multò jam id in regnis minùs, quorum², ut ait Ennius,

Nulla regni sancta societas,
Nec fides est.

Quare quum lex sit civilis societatis vinculum³, jus autem legis æquale⁴, quo jure societas civium teneri potest, quum par non sit conditio civium? Si enim pecunias æquari non placet, si ingenia omnium paria esse non possunt, jura certè paria debent esse eorum inter se, qui sunt cives in eadem re publicâ⁵. Quid est enim civitas, nisi juris societas? ***⁶

1. *Negant.... repudiari.* « Parce qu'on abuse de la liberté, disent-ils, est-ce une raison pour.... » C'est en effet un sophisme qu'on appelle dans l'école *fallacia accidentis*. (*Port-Royal*, III, 19.)

2. Ailleurs : *quoniam*.

3. *Vinculum*. On fait quelquefois venir *lex* de *ligare*.

4. « Le principe de la loi étant l'égalité. » (*Villemain*.) Plus ri-

goureusement, « le droit que donne la loi étant égal pour tous. » (*J. V. Leclerc*.)

5. Il n'y a en effet qu'une seule égalité, celle du droit; et elle dérive de l'égalité des devoirs.

6. Nouvelle lacune (seize lignes environ de cette édition). Sans prétendre y suppléer, on peut affirmer que Scipion continue à résumer les arguments des partisans de la démocratie.

Enfin les autres formes de gouvernement ne méritent pas même leurs noms. Le titre de roi, qui convient à Jupiter seul, est profané quand on l'accorde à un tyran ; et quant à ceux qu'on appelle les meilleurs, leurs propres suffrages leur ont seuls attribué ce nom.

XXXIII. « Ceteras verò res publicas ne appellandas quidem putant iis nominibus, quibus illæ sese appellari velint. Cur enim regem appellem Jovis¹ optimi nomine hominem dominandi cupidum aut imperii singularis, populo oppresso dominantem, non tyrannum potius ? tam enim esse clemens tyrannus, quàm rex importunus potest ; ut hoc populorum intersit, utrùm comi domino, an aspero serviant ; quin serviant quidem, fieri non potest². Quo autem modo assequi poterat Lacedæmon illa tum, quum præstare putabatur disciplinâ rei publicæ, ut bonis uteretur justisque regibus, quum esset habendus rex, quicumque genere regio natus esset³ ? Nam optimates quidem quis ferat, qui non populi concessu, sed suis comitiis hoc sibi nomen arrogaverunt⁴ ? Qui enim judicatur iste optimus doctrinâ, artibus, studiis ? Audio quando⁵

1. *Jovis*. Le titre de *rex* (ἄναξ) appartient à Jupiter.

2. *Quin...* non potest, dans tous les cas, il est impossible qu'ils ne soient pas esclaves.

3. Platon et surtout Xénophon, et avant eux Socrate admiraient la constitution de La-

cédémone. Aristote en a fait une juste critique. (*Politique*, II, ix.)

4. Critique de l'aristocratie après celle de la royauté.

5. Lacune de deux pages du manuscrit (huit lignes de notre texte).

A cette apologie succède l'éloge du gouvernement aristocratique. Il est fondé sur les sentimens naturels à l'homme ; et si parfois il se corrompt, c'est qu'on prend les plus riches ou les plus nobles pour les meilleurs. Or il n'y a pas de cité plus mal gouvernée que celle où le pouvoir est entre les mains des riches. C'est à la vertu qu'il appartient ; et les hommes de bien qui l'exercent peuvent proposer pour lois l'exemple de leur vie. On échappe ainsi aux dangers d'un pouvoir unique, toujours sujet à faillir, et aux désordres de l'anarchie populaire. C'est une sorte de milieu, qui délivre le peuple de tout souci, conserve de l'égalité ce qu'elle a de juste, supprime ce qu'elle a d'odieux.

XXXIV. « *** si fortuitò id faciet, tam citò evertetur, quàm navis, si e vectoribus sorte ductus ad gubernacula accesserit¹. Quod si liber populus deliget, quibus se committat, deligetque, si modò salvus esse vult, optimum quemque ; certè in optimorum consiliis posita est civitatum² salus : præsertim quum hoc natura tulerit, non solùm ut summi virtute et animo præessent imbecillioribus, sed ut hi etiam parere summis velint. Verùm hunc optimum statum pravis hominum opinionibus eversum esse dicunt, qui ignorance virtutis, quæ quum in paucis est, tum in paucis judicatur et cernitur, opulentos homines et copiosos, tum genere nobili natos, esse op-

1. Le sujet, on le verra bientôt, a changé. Scipion prête maintenant la parole aux défenseurs de l'aristocratie. Il fait ainsi ressortir les avantages inhérens à chacune des trois constitutions

2. Le manuscrit porte *civitatum* ; ailleurs, on lit *civitatium*, ou même *civium*. Tite Live a employé plusieurs fois cette même forme de génitif (Osann en compte quatorze exemples).

timos putant¹. Hoc errore vulgi quum rem publicam opes paucorum, non virtutes, tenere coeperunt, nomen illi principes optimatum mordicus tenent, re autem carent eo nomine. Nam divitiæ, nomen, opes vacuæ consilio et vivendi atque aliis imperandi modo, dedecoris plenæ sunt et insolentis superbiæ; nec ulla deformior species est civitatis, quàm illa, in quâ opulentissimi optimi putantur². Virtute verò gubernante rem publicam quid potest esse præclarior³? quum is, qui imperat aliis, servit ipse nulli cupiditati; quum, quas ad res cives instituit et vocat, eas omnes complexus est ipse⁴, nec leges imponit populo, quibus ipse non pareat, sed suam vitam, ut legem, præfert suis civibus. Qui si unus satis omnia consequi posset, nihil opus esset pluribus; si universi videre optimum et in eo consentire possent, nemo delectos principes quæreret. Difficultas ineundi consilii rem a rege ad plures, error et temeritas populorum a multitudine ad paucos transtulit. Sic inter infirmitatem unius temeritatemque multorum, medium optimates possederunt locum, quo nihil potest esse moderatius: quibus rem publicam tuentibus, beatissimos esse populos necesse est, vacuos omni curâ et

1. Les défenseurs de l'aristocratie, dont Scipion se fait l'interprète, entendent ce gouvernement à la manière de Platon; c'est celui des meilleurs. « Qui ergo isti (optimates)? Optimus quisque. (*Pro Sext.*, xcvi.)

2. Opulentissimi. C'est alors la ploutocratie.

3. Après cette fausse aristocratie, voici la véritable; l'image en est empruntée à Pla-

ton; elle serait séduisante, si elle restait autre chose qu'une fiction: « tant que la puissance politique et la philosophie ne se trouveront pas ensemble, il n'est point, ô mon cher Glaucon, de remède aux maux qui désolent les États. » (*Republique*, V, traduction de V. Couin, p. 264.)

4. Complexus est ipse. Sous-entendu eas res (ad quas, etc.).

coëgitatione; aliis permissio otio suo¹, quibus id tuendum est, neque committendum, ut sua commoda populus negligi a principibus putet. Nam æquabilitas quidem juris, quam amplexantur liberi populi, neque servari potest: ipsi enim populi, quàmvis soluti effrenatique sint, præcipuè multis multa tribuunt, et est in ipsis magnus delectus hominum et dignitatum; eaque, quæ appellatur æquabilitas, iniquissima est. Quum enim par habetur honos summis et infimis, qui sint in omni populo necesse est, ipsa æquitas iniquissima est²; quod in iis civitatibus, quæ ab optimis reguntur, accidere non potest. Hæc ferè, Læli, et quædam ejusdem generis ab iis, qui eam formam rei publicæ maximè laudant, disputari solent. »

Quant à la royauté, c'est Scipion lui-même qui se charge d'en vanter l'excellence, quoiqu'il y préfère une constitution mixte.

XXXV. Tum Lælius : « Quid tu, inquit, Scipio? e tribus istis, quid maximè probas? — scipio. Rectè quæris, quid maxime e tribus; quoniam eorum nullum ipsum per se separatim probo; anteponoque singulis illud, quod conflatum fuerit ex omnibus. Sed si unum ac simplex probandum sit³, regium probem atque in

1. *Vacuus... otio suo.* Singulier bonheur proposé au peuple: le délivrer de toute inquiétude et de toute *pensée*. C'est ainsi qu'il sera au comble de la félicité, « après avoir confié à d'autres le soin de sa tranquillité.... »

2. Τὸ νέμειν ἴσα τοῖς ἀνθρώποις, τῆς μερίσσης ἐστὶν ἀδικία. (Hélen.)

3. Les mots ou parties de mots imprimés en italiques sont des conjectures, le manuscrit du Vatican étant déclaré à cet endroit.

primis laudem. In primo autem, quod hoc loco appellatur, occurrit nomen quasi patrium regis, ut ex senatis ita consulentis suis civibus, et eos conservantis studiosius, quàm redigentis in servitutem; ut sanè utilius sit facultatibus et mente exiguos sustentari unius optimi et summi viri diligentia¹. Adsunt optimates, qui se melius hoc idem facere profiteantur, plusque fore dicant in pluribus consilii, quàm in uno, et eamdem tamen æquitatem et fidem. Ecce autem maximâ voce clamat populus, neque se uni neque paucis velle parere; libertate ne feris quidem quidquam esse dulcius; hac omnes carere, sive regi sive optimatibus serviant². Ita caritate nos capiunt reges, consilio optimates, libertate populi³, ut in comparando difficile ad eligendum sit, quid maximè velis. — LÆLIUS. Credo, inquit, sed expediri quæ restant vix poterunt, si hoc inchoatum reliqueris.

La royauté a pour elle une origine divine et n'est ici-bas que l'image de l'ordre qui règne là-haut.... Il n'y a qu'un Dieu souverain....

XXXVI. « scipio. Imitabor ergo Aratum, qui, magnis de rebus dicere exordiens, a Jove incipiendum

1. Cette restitution est une conjecture d'A. Mai. *Exiguus mente* est d'une latinité douteuse; *conservantis studiosius quàm redigentis* ne satisfait guère mieux la langue, et moins encore la raison.

2. *Sive regi, sive optimatibus serviant.* Avant de dire sa propre opinion, Scipion fait encore

une fois comparaître les trois parties opposées.

3. L'amour, l'intelligence, la liberté, c'est l'âme tout entière. Montesquieu remplace ainsi ces trois mots : l'honneur, la modération, la vertu; il ajoute la crainte, principe du gouvernement despotique. (Esprit des Lois, III, 1 à 5.)

putat⁴. — LÆLIUS. Quo Jove⁵? aut quid habet illius carminis simile hæc oratio? — SCIPIO. Tantùm, inquit, ut ritè ab eo dicendi principia capiamus, quem unum omnium deorum et hominum regem esse, omnes doctrinâ expoliti uno ore consentiunt. — Quid? » inquit Lælius. Et ille : « Quid censes, nisi quod est ante oculos⁶? Sive hæc ad utilitatem vitæ constituta sint a principibus rerum publicarum, ut rex putaretur unus esse in cœlo, qui nutu, ut ait Homerus, totum Olympum converteret⁴, idemque et rex et pater haberetur omnium; magna auctoritas est multique testes (siquidem omnes multos appellari placet⁵), ita consensisse gentes, decretis videlicet principum, nihil esse rege melius, quoniam deos omnes censent unius regi numine. Sive hæc in errore imperitorum posita esse et fabularum similia didicimus; audiamus communes quasi doctores eruditorum hominum, qui tanquam oculis illa viderunt, quæ nos vix audiendo cognoscimus. — Quinam, inquit Lælius, isti sunt? » Et ille : « Qui naturâ omnium rerum pervestigandâ senserunt omnem hunc mundum mente⁶***

* 4. « Ab Jove principium, » ἐκ Διὸς ἀρχώμεθα. Platon, au moment de déterminer la constitution de l'État, s'écrie de même : Θεὸν πρὸς τὴν τῆς πόλεως κατασκευὴν ἐπιλαμβάνομεθα. (Lois, IV.)

2. Τίς δ' ὁ θεός? dit Platon au même endroit. De quel Jupiter veux-tu parler? Comment entends-tu ce mot? Scipion répond en le définissant.

3. Pourquoi? demande Lælius. Mais, répond Scipion, la

raison en est évidente, elle saute aux yeux.

4. Voy. *Iliade*, I, 530.

5. *Siquidem... placet*, puisqu'on veut mettre beaucoup où il faudrait dire tous.

6. Lacune d'environ quinze lignes. Scipion montrait sans doute dans les croyances religieuses l'origine des premières sociétés, et des institutions monarchiques. Le chapitre suivant continue ce même sujet. Voir les fragments du premier livre.

Ce ne sont pas seulement les peuples primitifs et barbares qui ont des rois; il n'y a pas quatre cents ans que Rome avait les siens, et certes les Romains de ce temps n'étaient pas des sauvages.

XXXVII. « *** Sed si vis, Læli, dabo tibi testes nec nimis antiquos nec ullo modo barbaros¹. — LÆLIUS. Istos, inquit, volo. — SCIPIO. Videsne igitur minùs quadringentorum annorum esse hanc urbem, ut sinè regibus sit²? — LÆLIUS. Verò minùs. — SCIPIO. Quid ergo? hæc quadringentorum annorum ætas, ut urbis et civitatis, num valdè longa est³? — LÆLIUS. Ista verò, inquit, adulta vix. — SCIPIO. Ergo his annis quadringentis Romæ rex erat? — LÆLIUS. Et superbus quidem. — SCIPIO. Quid suprà? — LÆLIUS. Justissimus⁴; et deinceps retro usque ad Romulum, qui ab hoc tempore anno sexcentesimo⁵ rex erat. — SCIPIO. Ergo ne iste quidem pervetus? — LÆLIUS. Minimè, ac propè senescente jam Græciâ. — SCIPIO. Cedo, num, Scipio⁶, barbarorum Romulus rex fuit? — LÆLIUS. Si, ut Græci dicunt, omnes aut Graios esse aut barbaros⁷, vereor ne barbarorum rex fuerit;

1. *Dabo tibi... barbaros.* Réponse à une objection de Lælius: « Je n'irai plus chercher mes autorités trop loin dans le passé, et chez les barbares. »

2. Construction rare pour : *Minus quadringentorum annorum esse, ex quo hæc urbs, etc.*

3. *Hæc... longa est?* quatre cents ans, pour une ville ou un État, est-ce un grand âge?

4. *Justissimus.* Et avant ce-lui-là? — Un roi très-juste.

5. Il y a maintenant *ab hoc tempore* six cents ans.

6. *Scipio.* Ou ce mot provient de l'erreur du copiste, ou il faut rétablir à côté de lui, *inquit*; on trouvera plus bas d'autres exemples de cette construction.

7. Construction peu naturelle : *si* est elliptique : « *Si id nomen ita dandum... scilicet omnes esse aut Graios aut barbaros.* »

sin id nomen moribus dandum est, non linguis, non Græcos minùs barbaros, quàm Romanos puto. » Et Scipio : « Atqui ad hoc, de quo agitur, non quærimus gentem, ingenia quærimus. Si enim¹ et prudentes homines et non veteres reges habere voluerunt, utor neque perantiquis neque inhumanis ac feris testibus. »

A l'autorité des exemples se joint celle du raisonnement.

Dans une âme bien réglée, la raison a tout pouvoir sur les passions; elle est seule, elles sont nombreuses; elle commande, elles doivent obéir; c'est l'image et la justification de la monarchie.

XXXVIII. Tum Lælius : « Video te, Scipio, testimoniis satis instructam : sed apud me, ut apud bonum judicem, argumenta plùs, quàm testes valent². » Tum Scipio : « Utere igitur argumento, Læli, tute ipse sensûs tui³. — Cujus, inquit ille, sensûs? — scipio. Si quando, si fortè⁴ tibi visus es irasci alicui ... — Lælius. Ego verò sæpiùs, quàm vellem. — scipio. Quid? tum, quum tu es iratus, permittis illi inacidia dominatum animi tui? — Lælius. Non mehercule, inquit; sed imitor Archytam illum Tarentinum, qui quum ad villam venisset, et omnia aliter offendisset ac jusse-

1. Si enim, etc., si des hommes éclairés ont voulu, il n'y a pas longtemps (*non veteres*), avoir des rois, je ne vais pas chercher mes témoins dans des temps trop éloignés, ni chez des peuples sauvages.

2. Ainsi pour faire ressortir les avantages de la royauté, Scipion commence par invo-

quer l'exemple des peuples qui ont accepté ce gouvernement, Lælius veut des raisonnements.

3. Utere argumento sensûs tui, fais usage d'une preuve que tu peux trouver dans tes propres sentiments.

4. Si quando, si fortè, si parfois, si par hasard... La phrase reste inachevée.

rat: « Te, te infelicem, inquit villico, quem necăssem
 « jam verberibus, nisi iratus essem¹. » — Optimè, in-
 quit Scipio. Ergo Archytas iracundiam, videlicet dis-
 sidentem a ratione², seditionem quamdam animi verè
 ducebat; eam consilio sedari volebat. Adde avari-
 tiam, adde imperii, adde gloriæ cupiditatem, adde
 libidines; et illud vide, si in animis hominum
 regale imperium sit, unius fore dominatum, consilii
 scilicet: ea est enim animi pars optima; consilio autem
 dominante, nullum esse libidinibus, nullum iræ,
 nullum temeritati locum. — LÆLIUS. Sic, inquit, est. —
 scipio. Probas igitur animum ita affectum³? — LÆLIUS.
 Nihil verò, inquit, magis. — scipio. Ergo non pro-
 sectò probares, si consilio pulso libidines, quæ sunt
 innumerabiles, iracundiæve tenerent omnia. — LÆ-
 LIUS. Ego verò nihil isto animo, nihil ita animato ho-
 mine miserius ducerem. — scipio. Sub regno igitur
 tibi esse placet omnes animi partes⁴, et eas regi con-
 silio? — LÆLIUS. Mihi verò sic placet. — scipio. Cur
 igitur dubitas, quid de re publicâ sentias? in quâ, si in
 plures translata res sit, intelligi jam licet, nullum
 fore, quod præsit, imperium; quod quidem, nisi
 unum sit, esse nullum potest⁵.

1. Mot que l'on prête aussi à Socrate et à Platon.

2. *Videlicet dissidentem a ratione*, cette sorte de colère qui contredit la raison. C'est une réserve : toute colère n'est pas mauvaise, et dans la doctrine de Platon le θυμός est l'auxiliaire plus que l'ennemi de la raison, λόγος, consilium.

3. *Animum ita affectum*,

une âme ainsi disposée, une âme où la raison est souveraine.

4. Τὰ τῆς ψυχῆς μέρη. (Platon.)

5. Ainsi dans une seule âme il faut un pouvoir unique, *regale imperium*, auquel se subordonnent la passion, τὸ ἐπιθυμητικόν, et le courage, θυμός; de même dans un État l'autorité doit appartenir à un

On donne aux esclaves un seul chef; dans une famille, le père a toute autorité. Dans l'État, il y a le même avantage à concentrer le pouvoir dans les mains d'un seul.

XXXIX. Tum Lælius : « Quid, quæso, interest inter unum et plures, si justitia est in pluribus? » Et Scipio : « Quoniam testibus meis intellexi, Læli, te non valdè moveri, non desinam te uti teste, ut hoc, quod dico, probem. — Me, inquitille, quonam modo? — scipio. Quia animum adverti nuper, quum essemus in Formiano, te familiæ valdè interdicere, ut uni dicto audiens esset ¹. — LÆLIUS. Quippe villico. — scipio. Quid domi? pluresne præsumt negotiis tuis? — LÆLIUS. Imò verò unus, inquit. — scipio. Quid? totam domum num quis alter præter te regit? — LÆLIUS. Mininè verò. — scipio. Quin tu igitur concedis idem in re publicâ, singulorum dominatus, si modò justi sint, esse optimos? — LÆLIUS. Adducor igitur et propemodum assentior ². »

seul. C'est la méthode de Platon qui sans cesse mêle la psychologie à la politique, et retrouve dans les trois classes de la société, les trois grandes facultés de l'âme. Leur ordre et leur harmonie c'est la justice; l'injustice est une sédition, ἐπανάστασις μέρους τινὸς τῶ

δλω τῆς ψυχῆς. (*République*, V, XVIII.)

¹. *Interdicere*. Mot technique pour désigner les arrêts du préteur. Voy. page 48, note 5.

². Après l'exemple de l'âme, celui de la maison, où l'autorité doit appartenir à une seule volonté; le père y est souverain.

L'histoire, mieux que toute comparaison, prouve l'excellence de la monarchie. Que s'est-il passé après l'expulsion des Tarquins ? Le peuple a fait le plus mauvais usage de sa liberté ; et quand le danger est devenu pressant, il a réuni toutes les magistratures en une seule, la dictature.

XL. Et Scipio : « Tum magis assentiare, Læli, si, ut omittam similitudines, uni gubernatori, uni medico, si digni modò sint iis artibus, rectius esse, alteri navem committere, ægrum alteri, quàm multis¹, ad majora pervenero. — LÆLIUS. Quænam ista sunt ? — SCIPIO. Quid ? tu non vides unius importunitate et superbiâ Tarquinii nomen huic populo in odium venisse regium² ? — LÆLIUS. Video verò, inquit. — SCIPIO. Ergo etiam illud vides, quò progrediente oratione multa me dicturum puto, Tarquinio exacto, mirâ quadam exultâsse populum insolentiâ³ libertatis : tum exacti in exilium innocentes, tum bona direpta multorum, tum annui consules, tum demissi populo fasces⁴, tum provocationes omnium rerum, tum secessio plebis,

1. Ces comparaisons sont familières à Platon et se retrouvent dans la *Politique*, la *Republique*, les *Lois*. « Navim ægre ignarus navis timet ; abrotonum agro Non audet, nisi qui didicit, dare, etc. » (Horace, *Épîtres*, II, 1.)

2. « Regale civitatis genus... non tum regni quàm regis vitiis repudiatum est. » (Cicéron, *Des lois*, III, VII.)

3. *Insolentia* signifie à la

fois le manque d'habitude, et l'arrogance. L'épithète *mira* et le verbe *exsultare* indiquent clairement le sens. « Insolentia dominatû extulerat animos. » (Cicéron, *Pour sa maison*, LV.)

4. *D. mi-si populo fasces*, les faisceaux abaissés devant le peuple. « P. Valerius... submissis fascibus in concionem descendit ; gratum id multitudini spectaculum fuit.... » (Tite Live, II, VII.)

tum prorsus ita acta pleraque, ut in populo essent omnia. — LÆLIUS. Est, inquit, ut dicis. — Est verò, inquit Scipio, in pace et otio; licet enim lascivire, dum nihil metuas, ut in navi ac sæpe etiam in morbo levi. Sed ut ille, qui navigat, quam subito mare cœpit horrescere, et ille æger, ingravescente morbo, unius opem implorat; sic noster populus in pace et domi imperat, et ipsis magistratibus minatur, recusat, appellat, provocat; in bello sic paret ut regi; valet enim salus plus, quam libido¹. Gravioribus verò bellis etiam sinè collegâ omne imperium nostri penes singulos esse voluerunt, quorum ipsum nomen vim suæ potestatis indicat. Nam *dictator* quidem ab eo appellatur, quia *dicitur*²; sed in nostris libris³ vides eum, Læli, magistrum populi appellari. — LÆLIUS. Video, » inquit. — Et Scipio: « Sapienter igitur illi veteres. »

Les sentiments populaires témoignent des avantages de la royauté. Le peuple a regretté Romulus; un bon roi lui a longtemps semblé un père ou un dieu, et il n'aurait pas changé sans l'injustice d'un seul souverain.

XLI. « *** Justo quidem rege quum est populus orbatus,

Pectora dura tenet desiderium,

1. « Les passions se taisent quand il y va de la vie. » Cette remarque est de Polybe, VI, XLIV.

2. *Quia dicitur*. C'est l'étymologie proposée par Varron, mais tout le monde ne l'accepte pas.

Ce mot, dit A. Mai, vient plutôt de *dictare*, « quod facit magister. »

3. *Libris*. Les livres des augures. (Sénèque, Lettre VIII.)

4. Lacune d'environ huit lignes. Peut-être Scipion y pro-

sicut ait Ennius, post optimi regis obitum;

. Simul inter
Sese sic memorant, o Romule, Romule die,
Qualem te patriæ custodem dî genuerunt!
O pater! o genitor! o sanguen dis oriundum¹.

Non heros nec dominos appellabant eos, quibus justè paruerunt : denique ne reges quidem ; sed patriæ custodes, sed patres et deos. Nec sinè causâ. Quid enim adjungunt ?

Tu produxisti nos intra luminis oras.

Vitam, honorem, decus sibi datum esse justitiâ regis existimabant. Mansisset eadem voluntas in eorum posteris, si regum similitudo permansisset : sed vides unius injustitiâ concidisse genus illud totum rei publicæ. — LÆLIUS. Video verò, inquit, et studeo cursus istos mutationum non magis in nostrâ, quàm in omni re publicâ noscere. »

Mais toutes ces formes de gouvernement qu'on peut appeler simples, ont leur défaut propre et leur vice qui les corrompt. Pour commencer par la monarchie, l'injustice des souverains la conduit à sa perte ; on y voit succéder l'oligarchie, qui finit par disparaître elle-même sous les efforts de la multitude.

XLII. Et Scipio : « Est omnino, quum de illo genere rei publicæ, quod maximè probo, quæ sentio

vait que, même en pleine république, le peuple romain conserva un reste d'attachement pour la royauté, témoin le nom d'interrex, donné au

magistrat qui remplaçait le dictateur mort en fonctions.

1. Les éditeurs ne sont pas d'accord sur le texte de ces vers.

dixero, accuratiùs mihi dicendum de commutationibus rerum publicarum; etsi minimè facilè eas in eà re publicà futuras puto¹. Sed hujus regiæ prima et certissima est illa mutatio. Quum rex injustus esse cœperit, perit illud illico genus, et est idem ille tyrannus, deterrimum genus et finitimum optimo²; quem si optimates oppresserunt, quod ferme evenit, habet statum res publica de tribus secundarium³: est enim quasi regium, id est patrium, consilium populo bene consulentium principum. Sin per se populus interfecit aut ejecit tyrannum, est moderatior, quoad sentit et sapit, et suâ re gestâ lætatur tuerique vult per se constitutam rem publicam⁴. Si quando aut regi justo vim populus attulit, regnovum spoliavit; aut etiam, id quod evenit sæpiùs, optimatum sanguinem gustavit⁵, ac totam rem publicam substravit libidini suæ; cave putes, aut mare ullum aut flammam esse tantam, quam non facilius sit sedare, quàm effrenatam insolentiâ multitudinem.

1. *Minimè facilè... puto*, les révolutions ne sont guère possibles dans le gouvernement que je conçois. Χαλεπόν κινήθηναι πόλιν οὕτω ξυστάσαν. (Platon, *République*, VIII.)

2. Comparez Aristote *Politique*, V, x.

3. *Secundarium*. On tombe alors dans l'oligarchie.

4. Si ce n'est l'oligarchie, c'est la démocratie qui succède à la royauté.

5. *Gustavit*. L'expression est de Platon, mais appliquée par lui au tyran : Ὁ γευσάμενος τοῦ ἀνθρωπίνου σπλάγγνου — γλώττῃ τε καὶ στόματι ἀνοσίφ γευόμενος φόνου ξυγγενοῦς. (*République*, VIII, vi.)

Alors, comme dit Platon, le peuple, à qui de maladroits échansons ont versé sans mesure le vin capiteux de la liberté, poursuit de sa haine toute autorité qui lui résiste, et ne respecte que ses complaisants. Tout est livré à l'anarchie; elle pénètre dans la famille, dans les écoles, affranchit les esclaves, relâche les liens du mariage, et semble donner le vertige aux animaux eux-mêmes.

XLIII. « Tum fit illud, quod apud Platonem est luculentè dictum, si modò id exprimere Latinè potuero; nam difficile factu est; sed conabor tamen. Quum enim, inquit, inexplebiles populi fauces exaruerunt libertatis siti, malisque usus ille ministris, non modicè temperatam, sed nimis meracam libertatem sitiens hauserit¹: tum magistratus et principes, nisi valdè lenes et remissi sint et largè sibi libertatem ministrent, insequitur, insinuat, arguit; præpotentes, reges, tyrannos vocat. Puto enim tibi hæc esse nota. — LÆLIUS. Verò mihi, inquit ille, notissima. — SCIPIO. Ergo illa sequuntur: eos, qui pareant principibus, agitari ab eo populo, et servos voluntarios appellari²; eos autem qui in magistratu privatorum similes esse velint, eosque privatos, qui efficiant, ne quid inter privatum et magistratum differat, ferunt laudibus et mactant honoribus³, ut necesse sit

1. "Όταν δημοκρατουμένη πόλις, ἐλευθερίας ἐψήσασα, κακῶν οὐνοχόων προστατούντων τύχη. καὶ πορρωτέρω τοῦ δέοντος ἀκράτου αὐτῆς μεθυσθῇ, etc. (Platon, *Republicue*, VIII) — *Malis ministris*. Ce sont les échansons imprudents

qui lui versent la liqueur toute pure, ἀκράτου, *nimis meracam*.

2. Τοὺς δὲ τῶν ἀρχόντων κατηκόους προπηλακίζει, ὥς ἐθελοκύλους τε καὶ οὐδὲν ὄντας. (Id. *ibid.*)

3. Le texte grec est plus concis: Τοὺς δὲ ἀρχοντα-

in ejusmodi re publicâ plena libertatis esse omnia¹; ut et privata domus omnis vacet dominatione, et hoc malum usque ad bestias perveniat²; denique ut pater filium metuat, filius patrem negligat, absit omnis pudor, ut planè liberi sint; nihil intersit, civis sit/an peregrinus; magister ut discipulos metuat et iis blandiatur, spernantque discipuli magistros; adolescentes ut senum sibi pondus assumant, senes autem ad ludum adolescentium descendant, ne sint iis odiosi et graves: ex quo fit, ut etiam servi se liberiùs gerant³, uxores eodem jure sint, quo viri⁴, inque tantâ libertate canes etiam et equi, aselli denique liberi sic incurrant, ut iis de viâ decedendum sit⁵. Ergo ex hac infinitâ, inquit, licentiâ hæc summa cogitur, ut ita fastidiosæ mollesque mentes evadant civium, ut, si minima vis adhibeatur imperiî, irascantur et perferre nequeant: ex quo leges quoquâ incipiunt negligere, ut planè sinè ullo domino sint⁶. »

μὲν ἀρχομένοις, ἀρχομένους δὲ ἀργουσιν ὁμοίους... — *Mac-tare honoribus*, combler d'honneurs; τιμᾶ, dit simplement Platon.

1. Ἐπὶ πᾶν τὸ τῆς ἐλευθερίας λέναι. — Plus loin : πάντα μεστὰ ἐλευθερίας, etc.

2. Cette hyperbole est dans le texte grec : μέχρι τῶν θηρίων τὴν ἀναρχίαν ἐμφυομένην.

3. Cicéron atténue la pensée de Platon; déjà il a des doutes sur la légitimité de l'esclavage. Le philosophe grec a moins de ménagements : le désordre est à son comble, dit-il, quand ol ἐωνημένοι

μηδὲν ἦπτον ἐλεύθεροι ὡς τῶν προαιμένων.

4. On regrette que Platon ait imputé à la démocratie, comme un grief, l'abolition de l'esclavage, et l'égalité de la femme et de l'homme : γυναῖξὶ πρὸς ἀνδρα ἰσονομία.

5. Ironie de Platon; c'est une saillie et non un argument : il montre les chiens devenus les maîtres, les chevaux et les ânes, εὐεθέρω; καὶ σεμνώ; εἰθισμένοι πορεύεσθαι, etc.

6. Il y a dans ce tableau des excès de la démocratie, à côté de quelques défauts visibles, des traits d'une profon-

L'excès du mal rend la tyrannie nécessaire, et de la licence sort l'oppression. Tout excès se change en son contraire. La foule a besoin d'un chef; ce ne peut être qu'un homme audacieux, résolu à tout, prêt à se défendre contre les nobles. On lui donne des gardes; il devient un tyran. Il faut une révolution pour l'abattre, et le pouvoir passe de main en main, sans en trouver une assez forte pour le retenir.

XLIV. Tum Lælius : « Prorsus, inquit, expressa sunt a te, quæ dicta sunt ab illo. — SCIPIO. Atque, ut jam ad sermonis mei morem revertar¹, ex hac nimia licentiâ, quam illi solam libertatem putant, ait ille ut ex stirpe quâdam exsistere et quasi nasci tyrannum. Nam ut ex nimia potentiâ principum oritur interitus principum, sic hunc nimis liberum populum libertas ipsa servitute afficit. Sic omnia nimia, quum vel in tempestate, vel in agris, vel in corporibus lætiora fuerunt, in contraria ferè convertuntur, maximèque *id* in rebus publicis evenit²; nimiaque illa libertas et populis et privatis in nimiam servitutem cadit. Itaque ex hac maximâ libertate tyrannus gignitur et illa injustissima et durissima servitus³. Ex hoc enim populo

deur admirable, et qui n'ont rien perdu de leur vivacité. Il faut lire Platon, *République*, VIII, XIV. Cicéron, malgré son génie, n'a pu égaler son modèle : *Difficile factu est*, a-t-il dit avec raison.

1. Ut... revertar, pour reprendre la suite de mon discours. Il continue à imiter ou à traduire Platon (ch. XVI).

2. Tout excès amène l'excès contraire : Τὸ ἄγαν τι ποιεῖν μεγάλην φιλεῖ εἰς τούναντίον μεταβοιῆν ἀνταποδιδόναι, ἐν ὥραις (tempestate), τε καὶ ἐν φυτοῖς (agris), καὶ ἐν σώμασι. (Id., *ibid.*)

3. Ἡ ἄγαν ἐλευθερία ἔοικεν οὐκ εἰς ἄλλο τι ἢ εἰς ἄγαν δουλείαν μεταβάλλειν καὶ ἰσχύει καὶ πόλει. Maxim

indomito vel potiùs immani, deligitur aliqui¹ plerùm-que dux contra illos principes afflictos jam et depulso loco, audax, impurus, consecrans protervè bene sæpe de re publicâ meritos, populo gratificans et aliena et sua; cui quia privato sunt oppositi timores, dantur imperia et ea continuantur²; præsiidiis etiam, ut Athenis Pisistratus, sepiuntur : postremò, a quibus producti sunt, existunt eorum ipsorum tyranni; quos si boni opprèsserunt, ut sæpe fit, recreatur civitas; sin audaces, fit illa factio genus aliud tyrannorum : eademque oritur etiam ex illo sæpe optimatium præclaro statu, quum ipsos principes aliqua pravitas de viâ deflexit. Sic tanquam pilam rapiunt inter se rei publicæ statum tyranni ab regibus, ab iis autem principes aut populi; a quibus aut factiones aut tyranni; nec diutiùs unquam tenetur idem rei publicæ modus³.

devenue banale après tant d'expériences.

1. *Aliqui*. Forme archaïque pour *aliquis*.

2. Ce n'est pas Platon qui parle ainsi, mais Cicéron qui écrit sous la dictature de César.

3. Résumé rapide et précis de toute la discussion : la

royauté se change en tyrannie; la tyrannie fait place à l'aristocratie ou au gouvernement populaire. Les maîtres de Cicéron dans cette belle exposition sont Aristote et Platon; mais il ne faut pas oublier Polybe (livre VI, III, VII), qui lui-même a puisé à ces sources.

Aussi y a-t-il un gouvernement meilleur encore que la royauté, le moins mauvais des trois : c'est celui qui saura combiner en de justes proportions ce qu'il y a de bon dans chacun des autres. Ainsi sera obtenue cette égalité, sans laquelle il n'y a pas de liberté; et en même temps cette stabilité, qui rend les révolutions impossibles, en les rendant inutiles.

XLV. « Quod ita quam sit, tribus primis generibus longè præstat, mea sententiâ, regium; regio autem ipsi præstabit id, quod erit æquatum et temperatum ex tribus optimis rerum publicarum modis¹. Placet enim, esse quiddam in re publicâ præstans et regale; esse aliud auctoritati principum partum ac tributum²; esse quasdam res servatas iudicio voluntatique multitudinis. Hæc constitutio primùm habet æquabilitatem quamdam magnam, quâ carere diutius vix possunt liberi, deinde firmitudinem, quod et illa prima³ facilitè in contraria vitia convertuntur, ut existat ex rege dominus, ex optimatibus factio, ex populo turba et confusio; quoddamque ipsa genera generibus

1. Cette conception d'un gouvernement mixte, où se combinent, sans leurs inconvénients, les avantages des trois autres, est bien ancienne. Platon l'indique, sans trop s'y arrêter; Aristote y insiste plus fortement. Polybe enfin, au commencement du livre VI, a fait avant Cicéron, et presque dans les mêmes termes, l'éloge de cette constitution parfaite. Lors de la révolution française, il se forma une école d'hommes politiques qui voulaient réfor-

mer l'État sur ce modèle; le gouvernement parlementaire de 89, celui de la restauration et celui de 1830 ont été autant d'applications de ces principes; et la constitution d'Angleterre n'a pas d'autre fondement.

2. Passage suspect. Ailleurs *auctoritate* qui ne s'explique pas avec *tributum*. Osann corrige hardiment de cette manière : *Auctoritati principum patrum attributum*.

3. Illa prima. Les formes primitives dont on a parlé.

sæpe commutantur novis; hoc in hac junctâ moderatèque perinixtâ conformatione rei publicæ non ferme sinè magnis principum vitiis evenit. Non est enim causa conversionis, ubi in suo quisque est gradu firmiter collocatus, et non subest, quò præcipitet ac decidat¹.

Le modèle de ce gouvernement existe : c'est celui que les anciens Romains ont légué à leurs descendants. Pour en décrire les conditions, il suffit donc de faire l'analyse de la constitution de Rome.

XLVI. « Sed vereor, Læli vosque homines amicissimi ac prudentissimi, ne, si diutius in hoc genere verser, quasi præcipientis cujusdam et docentis et non vobiscum simul considerantis esse videatur oratio mea. Quam ob rem ingrediar in ea, quæ nota sunt omnibus, quæsitæ autem a nobis jamdiu. Sic enim decerno, sic sentio, sic affirmo, nullam omnium rerum publicarum aut constitutione aut descriptione aut disciplinâ² conferendam esse cum eâ, quam patres nostri nobis acceptam jam inde a majoribus reliquerunt. Quam, si placet, quoniam ea, quæ tenebatis ipsi, etiam ex me audire voluistis, simul, et qualis sit, et optimam esse, ostendam : expositâque

1. Cet équilibre des pouvoirs est parfaitement indiqué par Polybe : ἵνα ἀντιστοιμῆνῃ τῆς ἐκαστοῦ δυνάμεως ὑπ' ἑλλήλων, μηδ' αὐτοῦ νεύῃ, μηδ' ἐπὶ πολὺ καὶ ἀρετῇ, μηδ' ἐν αὐτῶν, ἀλλ' ἰσορροποῦν καὶ ζυγαστατοῦμεν ἐπὶ πολὺ διαμένῃ κατὰ τὸν τῆς ἀντιπλοίας λό-

γον ἀεὶ τὸ καλίσταμα. (VI, x, 7.)

2. Le gouvernement de Rome l'emporte sur tous les autres, d'après Scipion, par sa constitution, par l'heureuse distribution du pouvoir entre les ordres, et par sa moralité. Ce dernier mérite est contestable.

ad exemplum nostrâ re publicâ, accommodabo ad eam, si potuero, omnem illam orationem, quæ est mihi habenda de optimo civitatis statu¹. Quod si tenere et consequi potuero, cumulatè munus hoc, cui me Lælius præposuit, ut opinio mea fert, effecero. »

Nul n'est plus capable d'expliquer cette constitution que le vainqueur de Numance et de Carthage; Lælius le fait remarquer, et ses paroles servent de conclusion au premier livre.

XLVII. Tum Lælius : « Tuum verò, inquit, Scipio, ac debitum quidem munus. Quis enim te potiùs aut de majorum dixerit institutis, quum sis clarissimis ipse majoribus; aut de optimo statu civitatis, quem si habemus, etsi ne nunc quidem², tum verò quis te possit esse florentior? aut de consiliis in posterum providendis, quum tu, duobus hujus urbis terroribus³ depulsis, in omne tempus prospexeris⁴? »

1. Ce n'est donc pas une république idéale, comme celle de Platon; mais l'analyse d'une constitution réelle, celle de la république romaine.

2. *Etsi... quidem*, bien que nous n'en jouissions guère aujourd'hui. Lælius considère à la fois le passé, *majorum institutis*; le présent, *quem si habemus*; l'avenir, *in posterum*; et juge Scipion digne de parler de la constitution de Rome, telle qu'elle a été, qu'elle est, et qu'elle sera.

3. *Terroribus*. Carthage et Numance. La ruine de ces deux villes assure à jamais, dit Lælius, l'avenir de la République.

4. Ici finit le livre premier, dont nous avons ainsi la conclusion complète. L'état du manuscrit ne permet pas d'en douter. Sur deux cent onze pages du manuscrit, il en manque soixante-douze, c'est-à-dire environ le tiers. On trouvera ci-après quelques fragments qui ne diminuent guère cette regrettable lacune.

FRAGMENTA LIBRI PRIMI¹.

1. XVII. An verò multorum in terris prædiorum dominos divites appellamus, omnium virtutum possesores pauperes nominabimus²?

2. XXI. Nullum est exemplum, cui malimus assimilare rem publicam³.....

3. Quare, si placet, deduc orationem tuam de cœlo ad hæc citima⁴.

4. XXV. Urbis condendæ originem atque causam non unam intulerunt; sed alii eos homines, qui sint ex terrâ primitus nati, quum per silvas et campos erraticam degerent vitam, nec ullo inter se sermonis aut juris vinculo cohærerent, sed frondes et herbam pro cubilibus, speluncas et antra pro domibus haberent, bestiis et fortioribus animalibus prædæ fuisse commemorant. Tum eos, qui aut laniati effugerant, aut laniari proximos viderant, admonitos periculi

1. On a recueilli comme supplément au livre premier tous les fragments qu'on trouve cités dans les auteurs. Les uns sont rapportés aux passages d'où ils ont vraisemblablement été extraits; les autres sont reproduits sans aucun ordre, et sont de ceux que les critiques appellent *incertæ sedis*.

2. Saint Augustin, *De la Vie heureuse*, xxii.

3. Diomède, liv. I, p. 362. C'est un grammairien du cinquième siècle, qui a laissé un ouvrage intitulé *De oratione et partibus oratoriis*.

4. Nonius, au mot *citima*. Grammairien du troisième siècle; on trouve dans son livre *De Proprietate sermonum*, de précieux fragments et surtout un grand nombre de phrases extraites de Cicéron.

sui, ad alios homines decurrisset, præsidium implorâsse, et primo nutibus voluntatem suam significâsse; deinde sermonis initia tentâsse, ac singulis quibusque rebus nomina imponendo, paulatim loquendi perfecisse rationem. Quum autem nec multitudinem ipsam viderent contra bestias esse tutam, oppida etiam cœpisse munire, vel ut quietem noctis tutam sibi facerent, vel ut incursiones atque impetus bestiarum non pugnando sed objectis aggeribus arcerent. Hæc aliis delira visa sunt, dixeruntque, non ferarum laniatus causam fuisse cœvendi, sed ipsam politis humanitatem; itaque inter se congregatos, quòd natura hominum solitudinis fugiens et communionis ac societatis appetens esset¹.

5. Quid est res publica, nisi res populi? res ergo communis, res utiquè civitatis. Quid est autem civitas, nisi multitudo hominum in quoddam vinculum redacta concordie? Apud eos enim ita legitur: « Brevi multitudo dispersa atque vaga concordia civitas facta erat². »

6. XXVI. Plato monarchiam asserit, unum deum dicens, a quo sit mundus instructus et mirabili ra-

1. Lactance, *Instit.*, VI, x. Angelo Mai insère ce fragment dans le texte après le mot *affluentia*. Il est trop facile de voir que ce langage n'est pas celui du grand écrivain. Ajoutons que les idées mêmes n'autorisent pas à penser que nous ayons sous les yeux une analyse des lignes perdues. Jusqu'à ces mots: *hæc aliis delira*, Lactance expose une doctrine tout opposée à celle de Cicé-

ron, et dont Lucrèce s'est fait l'interprète (livre V, v. 929-1159). Quant aux derniers mots, s'ils commentent le livre premier de la *Republique*, ils ne peuvent s'appliquer qu'au passage conservé du chap. xxv, et non à celui que nous avons perdu.

2. Saint Augustin, *Épître* cxxxviii, 10. Ces phrases n'ont pas grand sens, ou du moins n'ajoutent rien au texte.

tiens perfectus. Aristoteles, auditor ejus unum esse mentem, quæ mundo præseat, confitetur. Antisthenes unum esse dicit naturalem deum, totius summe gubernatorem. Longum est recensere, quæ de summo deo vel Thales vel Pythagoras et Anaximenes antea, vel postmodum Stoici, Cleanthes et Chrysippus et Zeno (et ipse Tullius) prædicaverint; quum hi omnes a deo solo regi mundum affirmaverint. Hermes, qui ob virtutem multarumque artium scientiam Trismegistus meruit nominari, qui et doctrinæ vetustate philosophos antecessit, quique apud Egyptios ut deus colitur, majestatem dei singularis infinitis asserens laudibus, dominum et patrem nuncupat, etc.¹.

FRAGMENTA INCERTÆ SEDIS.

1. Sed quoniam plurima beneficia continet patria, et est antiquior parens, quàm is, qui creaverit, major ei profectò, quàm parenti debetur gratia¹.

2. Nec tantum Carthago habuisset opum sexcentos ferè annos sinè consiliis et disciplinâ²....

3. Cognoscere me hercle, inquit, consuetudinem istam et studium sermonis³....

1. Lactance, *Épître* iv. Ce n'est, on le voit, qu'une revue rapide des systèmes philosophiques sur la divinité. A. Mai ne se fait-il pas illusion en jugeant ce passage propre à combler la lacune du texte?

2. Nonius, au mot *Antiquus*.

3. Nonius. *De doctrinâ indagandâ*. Ces deux fragments paraissent, suivant A. Mai, tirés du début du premier livre.

4. Nonius, au mot *Cognoscere*.

4. Profectò (inquit Cicero), omnis istorum disjunctio, quanquam uberrimos fontes virtutis et scientie contineat, tamen collata cum horum actis perfectioribusque rebus, vereor ne non tantum videatur attuli negotiis hominum utilitatis, quantam oblectationem quamdam otii¹.

5. A quâ isti avocabant².

1. Lactance, *Instit.*, III, xvi. | 2. Fronton.



ARGUMENT ANALYTIQUE

DU DEUXIÈME LIVRE.

I

CHAPITRES I-XXXVII. — Chercher dans une revue rapide, et dans une analyse sommaire de l'histoire romaine, des exemples à l'appui de ses idées politiques, et aux principes abstraits ajouter les faits, qui en sont comme la vérification, voilà l'objet de ce second livre, malheureusement aussi mutilé que le précédent. La constitution de Rome offre en effet au philosophe cet avantage, qu'elle n'est pas sortie tout entière de la pensée d'un seul législateur; c'est une œuvre patiente à laquelle ont travaillé une foule de grands citoyens et une longue suite de générations (chap. 1). Le fondateur même de Rome commence la liste de ces hommes de génie. A la force du corps il joignait une puissante intelligence: par la première il imposa facilement son autorité à ses sujets; et grâce à la seconde, il sut choisir pour sa ville naissante la plus heureuse situation; il la bâtit sur les rives d'un fleuve intarissable, assez près de la mer pour qu'elle pût en tirer des ressources, ou exporter ses productions; assez loin pour qu'elle ne fût pas exposée à cette corruption inévitable des cités maritimes, cause la plus funeste de la décadence des républiques grecques. Les *collines* au milieu desquelles il la construisit, en rendent la

défense facile, et lui assurent un climat salubre au milieu de l'air empesté qui ravage la campagne environnante (chap. II, III, IV, V, VI). Son génie politique sut en même temps lui donner les plus sages institutions, et surtout créer le sénat, le plus ferme soutien de la République et l'auxiliaire indispensable de la royauté, fortifiée en outre par des institutions religieuses (chap. VII, VIII, IX). Aussi mérita-t-il d'être mis au nombre des dieux, dans un temps où les hommes avaient assez de lumières pour ne pas être facilement les dupes de leur imagination (chap. X, XI).

A sa mort le sénat essaya vainement de gouverner par lui-même, et le peuple exigea un nouveau roi, sans se contenter de ce magistrat provisoire qu'on appelait *interrex*. Mais ces hommes simples comprirent une vérité qui avait échappé à Lycurgue : ils n'attachèrent pas la royauté à la naissance, et en la rendant élective assurèrent le pouvoir à la vertu et à l'intelligence (chap. XII). Tels furent les titres de Numa à l'élection du sénat, confirmée par le suffrage du peuple votant par curies. La sagesse du nouveau souverain justifia ce choix : il tourna du côté de la paix l'activité de ses sujets, fit fleurir l'agriculture, augmenta le nombre des augures, et y ajouta des flamines, des saliens, des vestales, multiplia les marchés, et chercha dans l'attrait des spectacles une nouvelle occasion d'inviter les hommes à se réunir, à se rapprocher. Deux mots résument son règne : religion et humanité ; et il faut laisser à l'Italie primitive la gloire d'avoir produit ce grand souverain, malgré la tradition mensongère qui fait honneur de sa sagesse à l'enseignement de Pythagore (chap. XIII, XIV, XV, XVI).

Vint ensuite Tullus Hostilius, élu aussi par le suffrage direct du peuple, et dont le règne, illustré par de grandes victoires, se signale encore par la construction d'une *enceinte pour les comices* et pour le sénat ; par l'établissement du droit des *féciaux*, par une sage politique

et un respect visible des droits du peuple (chap. xvii). Son successeur Ancus Martius ne se crut vraiment roi qu'après la loi portée par le peuple en curies, agrandit la ville, et augmenta le nombre des citoyens, en conférant le droit de cité aux Latins (chap. xviii).

C'est alors seulement que Rome reçut de la Grèce, avec le fils du Corinthien Démarate, les leçons d'une civilisation plus avancée. Tarquin l'Ancien doubla le nombre des sénateurs, constitua l'ordre des chevaliers, établit les jeux appelés romains, et fit vœu d'élever un temple sur le mont Capitolin (chap. xix, xx). Mais de tous ces souverains qui ajoutent chacun leur part aux institutions de l'État, nul ne rendit plus de services à la nation que Servius Tullius. Sa politique habile sut faire une part légitime à l'influence de la noblesse et du peuple, et par l'établissement du *cens* qui porte son nom, il obtint ce résultat que les plus humbles citoyens purent se croire admis à décider des affaires de l'État, et qu'en réalité toute la puissance appartient aux chevaliers et aux classes les moins nombreuses et les plus éclairées (chap. xxi, xxii).

Voilà de beaux exemples du gouvernement monarchique; et ils suffisent pour montrer qu'il est supérieur aux deux autres formes élémentaires; voici maintenant un autre enseignement : la monarchie elle-même a son défaut, et Tarquin le Superbe va nous le découvrir : après les heureux débuts de son règne, il fut pris de vertige, et ses remords se changèrent en une sorte de fureur. Brutus n'a qu'à paraître; et Tarquin et ses fils prennent le chemin de l'exil (chap. xxiii, xxiv, xxv). Quel exemple saisissant de cette corruption fatale de la monarchie par la tyrannie ! Le roi, le père du peuple, disparaît; il reste une bête féroce, détestée des hommes et des dieux, un tyran. Comment ne pas condamner une institution qui fait reposer la destinée d'un peuple sur la volonté ou le caractère d'un seul homme (chap. xxvi, xxvii, xxviii, xxix) ?

Aussi le peuple a horreur du nom même de roi : au lendemain de la révolution, il proscrivit Collatin, suspect par sa parenté avec le tyran ; il fit abaisser devant lui les faisceaux consulaires ; il rendit inviolable le caractère de citoyen romain, et réserva à tous ceux qui le possédaient, le droit d'en appeler à lui (chap. xxx, xxxi). Et pourtant l'autorité réelle était restée aux mains du sénat ; les consuls étaient des rois annuels ; et le dictateur, un souverain absolu. Il ne pouvait y avoir dans une pareille constitution de garanties de stabilité ; les troubles éclatèrent. Le peuple, ruiné par l'usure, se retira sur le mont Aventin, et le tribunat fut créé, pour affaiblir le sénat. La constitution inclinait à la démocratie (chap. xxxii-xxxiv). Les conséquences ne se firent pas attendre : quelques ambitieux échouèrent dans leurs tentatives pour s'emparer de la tyrannie ; mais bientôt les décemvirs parurent, et avec eux l'oligarchie, inséparable de l'oppression, et par conséquent inévitablement destinée à une existence éphémère. Le meurtre de Virginie donne le signal de la révolution (chap. xxxv, xxxvi, xxxvii).

II

CHAPITRES xxxviii-xliv. — Une loi irrésistible condamne donc chacune des constitutions élémentaires à se corrompre, et change les rois en tyrans, le gouvernement des nobles en oligarchie, et celui du peuple en une insupportable anarchie. Bien plus, chacune d'elles se dénature en sens contraire ; le peuple a-t-il détruit la royauté, c'est la noblesse qui prend le pouvoir ; et pour le lui arracher la multitude doit se donner un chef, c'est-à-dire un tyran. Il n'y a de remède à cette perpétuelle oscillation que dans une savante combinaison des trois formes primitives de gouvernement. Cette vérité que le raisonnement a établie dans le premier

livre, est comme la conclusion même de toute l'histoire de Rome (chap. xxxviii, xxxix).

La nature de l'âme humaine la confirmerait au besoin; ne doit-il pas y avoir entre les diverses facultés dont elle est pourvue une sorte d'équilibre? Platon ne fait-il pas consister la justice chez l'individu en cette subordination de chacun des pouvoirs dont il est revêtu; et la justice dans l'État, en un partage régulier des attributions réservées à toutes les classes (chap. xl)¹? Cet ordre est comme l'harmonie, qui dans un accord résulte de sons différents; pour qu'il règne dans la république, il faut que l'homme d'État l'ait d'abord établi dans son âme, et qu'ensuite les lois le fassent passer dans les institutions. Elles seront justes alors, c'est dire qu'elles deviendront durables (chap. xli, xlii, xliii, xliiv)².

1. L'analyse devient ici une simple conjecture; du chapitre xxxix au chapitre xl, il y a une longue lacune, et on ne peut se flatter d'en deviner le contenu.

2. Des deux parties de ce livre la première est une revue de l'histoire de Rome; on y remarquera surtout les chapitres I, II, III, IV, V, VI, XV, XXI, XXII, XXV, XXVI, XXIX, XXXI, XXXII. La seconde, plus purement philosophique, a disparu presque tout entière. Le chapitre le plus important qui en soit resté est le XXXIX°.

LIBER II.

La plupart des constitutions de la Grèce ont été l'œuvre d'un seul homme ; celle de Rome, et c'est là le principe de sa supériorité, a été mûrie, pendant une longue suite de générations, par le concours d'une foule de grands esprits. C'est ce travail de formation que Scipion voudrait étudier, en remontant à l'origine de la République.

I. *Ut omnes igitur vidit incensos cupiditate audiendi, ingressus est sic loqui Scipio*¹ : « Catonis hoc senis est, quem, ut scitis, unicè dilexi maximèque sum admiratus, cuique vel patris utriusque² judicio, vel etiam meo studio me totum ab adolescentiâ dedidi ; cujus me nunquam satiare potuit oratio : tantus erat in homine usus rei publicæ, quam et domi et militiæ quum optimè, tum etiam diutissimè gesserat ; et modus in dicendo, et gravitate mixtus lepos³, et summum vel discendi studium⁴ vel docendi, et orationi

1. Les trois premières lignes du manuscrit sont effacées ; elles étaient probablement en lettres de couleur, et ont disparu dans le lavage qu'on leur a fait subir. C'est une trentaine de lettres au plus, et A. Mai les rétablit avec une grande probabilité, par les cinq mots et demi écrits en italique.

2. *Patris utriusque*. On se

rappelle que Scipion, fils de Paul Émile, fut adopté par le fils du premier Africain.

3. On prête à Caton beaucoup de bons mots ; il avait même écrit un livre d'*apophthegmes*.

4. *Discendi studium*. On sait que Caton se réjouissait de vivre longtemps pour pouvoir apprendre davantage ; en même

vita admodum congruens. Is dicere solebat ob hanc causam præstare nostræ civitatis statum ceteris civitatibus, quòd in illis singuli fuissent ferè, qui suam quisque rem publicam constituissent legibus atque institutis suis; ut Cretum Minos, Lacedæmoniorum Lycurgus, Atheniensium, quæ persæpe commutata esset, tum Theseus, tum Draco, tum Solo, tum Clisthenes, tum multi alii, postremò exsanguem jam èt jacentem doctus vir Phalereus sustentasset Demetrius; nostra autem res publica non unius esset ingenio, sed multorum, nec unâ hominis vitâ, sed aliquot constituta sæculis et ætatibus¹. Nam neque ullum ingenium tantum exstitisse dicebat, ut, quem res nulla fugeret, quisquam aliquando fuisset; neque cuncta ingenia collata in unum tantum posse uno tempore providere, ut omnia complecterentur sinè rerum usu ac vetustate². Quam ob rem, ut ille solebat, ita nunc mea repetet oratio populi originem; libenter enim etiam verbo utor Catonis³. Faciliùs autem, quod est propositum, consequar, si nostram rem publicam vobis et nascentem et crescentem et adultam et jam firmam atque robustam ostendero,

temps il écrivait des ouvrages didactiques, sur la rhétorique, la médecine, la morale, l'éducation, l'agriculture, etc. (Pline, XIV, III.)

1. Descartes pense au contraire « que si Sparte a été autrefois très-florissante, ce n'a pas été à cause de la bonté de chacune de ses lois.... mais à cause que n'ayant été inventées que par un seul, elles ten-

dent toutes à même fin. » (*Discours de la Méthode*, II.)

2. Il faut pour qu'une constitution soit bonne qu'elle soit l'œuvre de plusieurs hommes, *nam neque ullum ingenium*, etc., et celle d'une longue suite d'années, *neque cuncta ingenia*, etc. — *Collata in unum*, réunis dans le même moment.

3. Allusion au livre Des Origines.

quàm si mihi aliquam, ut apud Platonem Socrates, ipse finxero¹. »

Origines de Rome. Romulus, exposé sur le Tibre, nourri par une louve, conquiert, par sa force physique et l'énergie de son caractère, une sorte de royauté sur les pasteurs qui l'entourent. Il s'empare d'Albe la Longue.

II. Hoc quum omnes approbavissent : « Quod habemus igitur, *inquit*, institutæ rei publicæ tam clarum ac tam omnibus notum exordium, quàm hujus urbis condendæ principium profectum a Romulo ? qui patre Marte natus ; — concedamus enim famæ hominum, præsertim non inveteratæ solùm, sed etiam sapienter a majoribus proditæ, bene meriti de rebus communibus ut genere etiam putarentur, non solùm esse ingenio divino² ; — is igitur, ut natus sit³ cum Remo fratre, dicitur ab Amulio, rege Albano, ob labefactandi regni timorem ad Tiberim exponi jussus esse : quo in loco quum esset silvestris belluæ sustentatus uberibus, pastoresque eum sustulissent et in agresti cultu laboreque aluissent, perhibetur, ut adoleverit, et corporis viribus et animi ferocitate tan-

1. Il y a en politique, comme dans toute science philosophique, deux méthodes partielles, l'expérience et le raisonnement. Platon passe pour avoir abusé de la seconde ; on peut reprocher à Cicéron trop de prédilection pour la première. D'ailleurs Platon ne forge pas sa république, il en a

sous les yeux le modèle, c'est la constitution de Sparte ; il ne fait que l'embellir et la perfectionner.

2. Construisez : *Ut bene meriti putarentur esse*, etc.

3. *Ut natus sit*, dès sa naissance. Ut est pour *ubi, postquam*. Le subjonctif s'explique à cause de *dicitur*.

tum ceteris præstitisse, ut omnes, qui tum eos agros, ubi hodie est hæc urbs, incolebant, æquo animo illi libenterque parerent. Quorum copiis quum se ducem præbuisset, ut jam a fabulis ad facta veniamus, oppressisse Longam Albam, validam urbem et potentem temporibus illis, Amuliumque regem inter-emisse fertur.

Il choisit, avec une incroyable sagacité, l'emplacement d'une ville nouvelle. Il ne la place pas près de la mer, parce qu'il prévoit les inconvénients de cette position. Les cités maritimes sont, en effet, exposées à être surprises par l'invasion soudaine de leurs ennemis, dont rien ne peut révéler l'approche.

III. « Quâ gloriâ partâ, urbem auspicatò condere et firmare dicitur primùm cogitavisse rem publicam. Urbi autem locum, quod est ei, qui diuturnam rem publicam serere conatur, diligentissimè providendum, incredibili opportunitate delegit¹. Neque enim ad mare admovit, quod ei fuit illâ manu copiisque facillimum, ut in agrum Rutulorum Aboriginumve procederet aut in ostio Tiberino, quem in locum multis pòst annis rex Ancus coloniam² deduxit, urbem ipse conderet; sed hoc vir excellenti providentiâ sensit ac vidit, non esse opportunissimos situs maritimos urbibus eis, quæ ad spem diuturnitatis

1. Platon au IV^e livre des *Lois* et Aristote au VII^e de la *Politique*, recherchent aussi quelle est pour une ville la situation la plus désirable.

2. *Coloniam*. La colonie d'O-

tie fondée par le roi Ancus Martius. Les Rutules avaient pour capitale Ardea; les Romains désignaient sous le nom d'Aborigènes les anciens habitants du centre de l'Italie.

✓ conderentur atque imperii. Primùm quòd essent urbes maritimæ non solum multis periculis oppositæ, sed etiam cæcis¹. Nam terra continens adventus hostium non modò exspectatos, sed etiam repentinos multis indiciis et quasi fragore quodam et sonitu ipso antè denuntiat. Neque verò quisquam potest hostis advolare terrâ, quin eum non modò esse, sed etiam, quis et unde sit, scire possimus. Maritimus verò ille et navalis hostis antè adesse potest, quàm quisquam venturum esse suspicari queat. Nec verò, quum venit, præ se fert, aut qui sit, aut unde veniat, aut etiam, quid velit; denique ne notâ quidem ullâ, pacatus an hostis sit, discerni ac judicari potest.

Les mœurs y sont souvent corrompues par l'affluence des étrangers qui y introduisent leur langage et leurs idées. Les habitants eux-mêmes ont l'humeur mobile et vagabonde, et ne savent pas rester en place. Enfin, le plaisir y exerce ses séductions avec plus de puissance que partout ailleurs. Voilà pourquoi les colonies grecques, et la Grèce elle-même, toutes entourées par les flots, ont éprouvé tant de bouleversements. Les avantages offerts au commerce, dans les ports de mer, sont une compensation à ces inconvénients.

IV. « Est autem maritimis urbibus etiam quædam corruptela ac demutatio morum : admiscetur enim

4. Platon place sa ville au moins à quatre-vingts stades de la mer. Un voisinage plus rapproché lui paraît dangereux : Όταν οὐκὴ μὲν τὴν πρὸς θάλατταν, λυπηταὶ δ' ὑπὸ πο-

λεμίων, etc. (*Des Lois*, IV, 1.) Aristote examinant la même question hésite à se prononcer : Περὶ τῆς πρὸς τὴν θάλατταν κοινωνίας, κίτερον ὠφέλιμος ταῖς εἰνομουμέναις

novis sermonibus ac disciplinis, et importantur non merces solùm adventitiæ, sed etiam mores, ut nihil possit in patriis institutis manere integrum¹. Jam qui incolunt eas urbes, non hærent in suis sedibus, sed volucris semper spe et cogitatione rapiuntur a domo longiùs; atque etiam quum manent corpore, animo tamen excurrunt et vagantur. Nec verò ulla² res magis labefactatam diu et Carthaginem et Corinthum pervertit aliquando, quam hic error ac dissipatio civium, quòd mercandi cupiditate et navigandi et agrorum et armorum cultum reliquerant. Multa etiam ad luxuriam invitamenta perniciose civitatibus supeditantur mari, quæ vel capiuntur vel importantur³: atque habet⁴ etiam amœnitas ipsa vel sumptuosas vel desidiosas illecebras multas cupiditatum. Et quod de Corintho dixi, id haud scio an liceat de cunctâ Græciâ verissimè dicere. Nam et ipsa Peloponnesus ferè tota in mari est; nec præter Phliuntios⁵ ulli sunt, quorum agri non contingant mare; et extra Pelo-

πόλειςιν ἢ βλαβερά, πολλὰ τυγχάνουσιν ἀμφοισθητοῦντες. (*Politique*, VII, v.)

1. Εἰ μὲν γὰρ ἐπιθαλαττία τε ἐμελλεν εἶναι (ἡ πόλις) καὶ εὐλίμενος, μεγάλου τινὸς ἔδει σωτήρως τε αὐτῇ καὶ νομοθετῶν θεῶν τινῶν, εἰ μὴ πολυλά τε ἐμελλεν ἤθῃ καὶ ποικίλα καὶ φαῦλα ἔξεν τοιαύτη. (*Platon, des Lois*, IV, 1.)

2. Nec verò ulla, etc., le mal le plus meurtrier qui mina longtemps Carthage et Corinthe et finit par les ruiner, ce sont les habitudes errantes des citoyens et leur dispersion....

3. La guerre (*capiuntur*), ou

le commerce (*importantur*), procurent à ces villes des richesses dont les attraitis perniciose les entraînent au relâchement des mœurs.

4. Atque habet, etc., l'agrément même de leur situation attire leurs passions pour les folles dépenses et le désœuvrement.

5. Phliuntios. Le territoire de Phlonte. Cicéron nous apprend dans une lettre à Atticus (VI, 11) à quelle source il puise ces considérations sur la topographie de la Grèce: « Istum ego « locum totidem verbis a Di- « cæarcho transtuli. » Il ne dit pas à quel livre il les emprunte.

ponnesum Ænienes et Dores et Dolopes soli absunt a mari¹. Quid dicam insulas Græciæ? quæ fluctibus cinctæ natant pæne ipsæ simul cum civitatum institutis et moribus². Atque hæc quidem, ut suprâ dixi, veteris sunt Græciæ. Coloniarum verò quæ est deducta a Graiis in Asiam, Thraciam, Italiam, Siciliam, Africam, præter unam Magnesiam³, quam unda non alluat? Ita barbarorum agris quasi attexta quædam videtur ora esse Græciæ⁴. Nam e barbaris quidem ipsis nulli erant antea maritimi, præter Etruscos et Pœnos; alteri⁵ mercandi causâ, latrocinandi alteri. Quæ causa perspicua est malorum commutationumque Græciæ, propter ea vitia maritimarum urbium, quæ antè paulò perbreuiter attingi. Sed tamen in his vitiis inest illa magna commoditas⁶; et, quod ubique gentium est, ut ad eam urbem, quam incolas, possit adnare : et rursus, ut id, quod agri efferant sui, quascumque velint in terras portare possint ac mittere.

1. Les Éniènes ont changé plusieurs fois de territoire, et à certain temps ils habitèrent les rivages du golfe Maliaque. La Doride était située entre la Phocide, la Locride et la Thessalie; et les Dolopes habitaient au sud-ouest de la Thessalie.

2. Quæ fluctibus.... et moribus, au milieu des flots qui les entourent, elles semblent flotter elles-mêmes avec leurs institutions et leurs mœurs. Bossuet a dit de l'Angleterre qu'elle était « plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes que l'Océan qui l'environne. »

3. Il y avait une ville de Ma-

gnésie en Thessalie, et plusieurs en Asie. Celle qu'on désigne ici est sans doute cette ville de Lydie (colonie de la précédente), auprès de laquelle Scipion l'Asiatique battit Antiochus.

4. Barbarorum.... Græciæ, une ligne de rivages grecs borde les pays barbares.

5. Alteri, etc., les uns pour le commerce, les autres (sans doute les Étrusques) pour la piraterie.

6. Illa magna commoditas. Cet avantage n'a pas échappé à Aristote : Ὅσα τ' ἐν γῆι τυγχάνη παρ' αὐτοῖς ὄντα ὀφέσθαι ταῦτα, καὶ τὰ κλεινὰ.

Romulus a donc choisi pour sa ville les bords du Tibre, qui la fait communiquer avec la mer et avec l'intérieur de l'Italie. Il semble avoir deviné qu'elle était destinée à commander au monde.

V. « Quí potuit igitur diviniùs¹ et utilitates complecti maritimas Romulus et vitia vitare ? quàm quòd urbem perennis amnis et æquabilis et in mare latè influentis posuit in ripá, quo posset urbs et accipere ex mari, quo egeret, et reddere, quo redundaret : eodemque ut flumine res ad victum cultumque maximè necessarias non solùm mari absorberet², sed etiam invectas acciperet ex terrá : ut mihi jam tum divinásse ille videatur, hanc urbem sedem aliquando et domum summo esse imperio præbituram : nam hanc rerum tantam potentiam non ferme faciùs aliá in parte Italiæ posita urbs tenere potuisset.

On connaît les défenses dont la nature semble avoir entouré Rome, et cette forteresse qui a résisté même à l'assaut des Gaulois. Les collines, qui la protègent, rendent en même temps son climat salubre au milieu d'une région malsaine.

VI. « Urbis autem ipsius nativa præsidia³, quis est tam negligens, qui non habeat animo notata planèque cognita ? cujus is est tractus ductusque muri,

ζοντα τῶν γινομένων ἐκπέμ-
ψασθαι τῶν ἀναγκαίων ἐστι.
(*Politique*, VII, v.)

1. Ailleurs *divinitus*.

2. Absorbere mari, tirer de

la mer, n'est évidemment pas du style de Cicéron. On a proposé *subveheret*.

3. Urbis.... præsidia, les défenses naturelles de la ville.

ponnesum Ænians et Dores et Dolopes soli absunt a mari¹. Quid dicam insulas Græciæ? quæ fluctibus cinctæ natant pæne ipsæ simul cum civitatum institutis et moribus². Atque hæc quidem, ut suprâ dixi, veteris sunt Græciæ. Coloniarum verò quæ est deducta a Graiis in Asiam, Thraciam, Italiam, Siciliam, Africam, præter unam Magnesiam³, quam unda non alluat? Ita barbarorum agris quasi attexta quædam videtur ora esse Græciæ⁴. Nam e barbaris quidem ipsis nulli erant antea maritimi, præter Etruscos et Pœnos; alteri⁵ mercandi causâ, latrocinandi alteri. Quæ causa perspicua est malorum commutationumque Græciæ, propter ea vitia maritimarum urbium, quæ antè paulò perbreuiter attigi. Sed tamen in his vitiis inest illa magna commoditas⁶; et, quod ubique gentium est, ut ad eam urbem, quam incolas, possit adnare : et rursus, ut id, quod agri efferant sui, quascumque velint in terras portare possint ac mittere.

1. Les Énians ont changé plusieurs fois de territoire, et à certain temps ils habitèrent les rivages du golfe Maliaque. La Doride était située entre la Phocide, la Locride et la Thessalie; et les Dolopes habitaient au sud-ouest de la Thessalie.

2. Quæ fluctibus.... et moribus, au milieu des flots qui les entourent, elles semblent flotter elles-mêmes avec leurs institutions et leurs mœurs. Bossuet a dit de l'Angleterre qu'elle était « plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes que l'océan qui l'environne. »

3. Il y avait une ville de Ma-

gnésie en Thessalie, et plusieurs en Asie. Celle qu'on désigne ici est sans doute cette ville de Lydie (colonie de la précédente), auprès de laquelle Scipion l'Asiatique battit Antiochus.

4. Barbarorum.... Græciæ, une ligne de rivages grecs borde les pays barbares.

5. Alteri, etc., les uns pour le commerce, les autres (sans doute les Étrusques) pour la piraterie.

6. Illa magna commoditas. Cet avantage n'a pas échappé à Aristote : Ὅσα τ' ἐν γῇ τυγχάνη παρ' αὐτοῖς ὅσα δίδασθαι ταῦτα, καὶ τὰ κλεινὰ-

Romulus a donc choisi pour sa ville les bords du Tibre, qui la fait communiquer avec la mer et avec l'intérieur de l'Italie. Il semble avoir deviné qu'elle était destinée à commander au monde.

V. « Quî potuit igitur diviniûs¹ et utilitates complecti maritimas Romulus et vitia vitare ? quàm quòd urbem perennis amnis et æquabilis et in mare latè influentis posuit in ripâ, quo posset urbs et accipere ex mari, quo egeret, et reddere, quo redundaret : eodemque ut flumine res ad victum cultumque maximè necessarias non solùm mari absorberet², sed etiam invectas acciperet ex terrâ : ut mihi jam tum divinâsse ille videatur, hanc urbem sedem aliquando et domum summo esse imperio præbituram : nam hanc rerum tantam potentiam non ferme faciliûs aliâ in parte Italiæ posita urbs tenere potuisset.

On connaît les défenses dont la nature semble avoir entouré Rome, et cette forteresse qui a résisté même à l'assaut des Gaulois. Les collines, qui la protègent, rendent en même temps son climat salubre au milieu d'une région malsaine.

VI. « Urbis autem ipsius nativa præsidia³, quis est tam negligens, qui non habeat animo notata planèque cognita ? cujus is est tractus ductusque muri,

ζοντα τῶν γινομένων ἐκπέμ-
ψασθαι τῶν ἀναγκαίων ἔστι.
(Politique, VII, v.)

1. Ailleurs divinitus.

2. Absorbere mari, tirer de

la mer, n'est évidemment pas du style de Cicéron. On a proposé subveheret.

3. Urbis.... præsidia, les défenses naturelles de la ville.

quum Romuli, tum etiâ reliquorum regum sapientiâ definitus ex omni parte arduis præruptisque montibus, ut unus aditus, qui esset inter Esquilinum Quirinalemque montem, maximo aggere objecto, fossâ cingeretur vastissimâ ; atque ut ita munita¹ arx circumjectu arduo et quasi circumciso saxo niteretur, ut etiam in illâ tempestate horribili Gallici adventûs incolumis atque intacta permanserit. Locumque delegit et fontibus abundantem, et in regione pestilenti² salubrem : colles enim sunt, qui, quum perflantur ipsi, tum afferunt umbram vallibus.

Pour peupler cette ville, Romulus prend un moyen un peu violent, mais très-efficace : il enlève les jeunes femmes des Sabins, et les marie dans les familles les plus considérables. Il en résulte une guerre, un traité, et le partage de la royauté avec Tatius.

VII. « Atque hæc quidem per celeriter confecit : nam et urbem constituit, quam e suo nomine Romam jussit nominari³ ; et ad firmandam novam civitatem novum quoddam et subagreste consilium⁴, sed ad muniendas opes regni ac populi sui magni hominis et jam tum longè providentis, secutus est⁵, quum Sa-

1. *Ita munita*, etc., tout autour d'elle il n'y a que des rochers escarpés et comme taillés à pic qui la rendent si forte que, etc.

2. *Pestilenti*. La campagne de Rome n'est pas plus salubre aujourd'hui ; elle est en proie à la *malaria*.

3. *E suo nomine*. D'autres

soutiennent que Rome existait bien avant Romulus, et que c'est d'elle qu'il reçut son nom.

4. *Novum.... consilium*, une résolution singulière, et quelque peu sauvage.

5. *Magni.... (consilium) secutus*, il prit une résolution qui révèle un grand génie, et une vue assurée de l'avenir. On peut

binas honesto ortas loco virgines, quæ Romam ludorum gratiâ venissent, quos tum primùm anniversarios in circo facere instituisset, Consualibus¹ rapi jussit, easque in familiarum amplissimarum matrimoniis collocavit. Quâ ex causâ quum bellum Romanis Sabini intulissent, præliique certamen varium atque anceps fuisset, cum T. Tatio rege Sabinorum foedus icit, matronis ipsis, quæ raptæ erant, orantibus²; quo foedere et Sabinos in civitatem adscivit, sacris communicatis, et regnum cum illorum rege sociavit.

II institue le sénat, divise le peuple en trois tribus et trente curies, et accorde, surtout après la mort de Tattius, une grande autorité aux sénateurs.

VIII. « Post interitum autem Tatii quum ad eum potentatus³ omnis recidisset, quanquam cum Tatio in regium consilium delegerat principes, qui appellati sunt propter caritatem patres⁴; populumque et suo et Tatii nomine et Lucumonis, qui Romuli socius in Sabinino prælio occiderat, in tribus tres curiasque triginta descripserat, quas curias earum nominibus nuncupavit, quæ ex Sabinis virgines raptæ, postea fuerant ora-

apprécier tout autrement l'enlèvement des Sabines.

1. Pendant les fêtes de Consus, dieu des conseils ou des projets secrets, le même, paraît-il, que Neptune équestre.

2. Les femmes sabinas elles-mêmes plaiderent la cause de la paix (*oratrices* plus bas).

3. *Potentiatus*, la souveraineté, mot rare chez Cicéron; on le trouve chez César et Tite Live.

4. L'explication de *patres propter caritatem* ne paraît pas la véritable. Les *gentes*, subdivision des curies, se composaient d'une réunion de familles; le chef de la famille se nommait *pater*. Chaque *gens* déléguait au sénat le chef d'une des familles comprises dans son sein. Donc les sénateurs ne recevaient pas au sénat le titre de *patres*, ils l'y apportaient.

trices pacis et foederis : sed quanquam ea ¹ Tatio sic erant descripta vivo, tamen, eo interfecto, multò etiam magis Romulus patrum auctoritate consilioque regnavit.

Il semble donc avoir compris l'utilité de cette alliance du pouvoir royal avec celui des nobles. Aussi fut-il toujours heureux dans ses entreprises. Il créa trois augures, et punit les délits plutôt par l'amende que par les supplices.

IX. « Quo facto primùm vidit judicavitque idem, quod Spartæ Lycurgus paulò antè viderat ², singulari imperio et potestate regiâ tum meliùs gubernari et regi civitates, si esset optimi cujusque ad illam vim dominationis adjuncta auctoritas. Itaque hoc consilio et quasi senatu ³ fultus et munitus, et bella cum finitimis felicissimè multa gessit; et, quum ipse nihil ex prædâ domum suam reportaret, locupletare cives non destitit. Tunc, id quod retinemus hodie magnâ cum salute rei publicæ, auspiciis plurimùm obsecutus est ⁴ Romulus. Nam et ipse, quod princi-

1. *Sed quanquam ea*, etc., ces institutions furent établies du vivant de Tatius; mais pourtant ce fut surtout après sa mort qu'elles prirent de la force, et que Romulus, etc.

2. Lycurgue donnait des lois à Sparte plus d'un siècle avant la fondation de Rome.

3. *Quasi senatu*. Le mot de sénat signifie assemblée de vieillards; c'est par extension qu'il s'applique à la réunion des pères, dont quelques-uns

étaient dans la force de l'âge. De là cette restriction *quasi*.

4. *Obsecutus est*, témoigna du respect. Cicéron se moque parfois du paganisme; mais l'institution des auspices est sacrée pour lui, parce qu'il y voit un moyen puissant d'agir sur le peuple. Lui-même fut augure; et le mot qu'on lui prête souvent, que deux augures ne devraient pas se regarder sans rire, n'est pas dirigé contre ces magistrats re-

pium rei publicæ fuit, Urbem condidit auspicatò, et omnibus publicis rebus instituendis, qui sibi essent in auspiciis, ex singulis tribubus singulos cooptavit augures¹; et habuit plebem in clientelas principum descriptam; quod quantæ fuerit utilitati, pòst videro : multæque dictione ovium et boum (quòd tum erat res in pecore et locorum possessionibus, ex quo pecuniosi et locupletes vocabantur), non vi et suppliciiis coercabat².

Après avoir ainsi donné à l'État ses deux plus fermes soutiens, les auspices et le sénat, Romulus disparut et fut mis au rang des dieux. Cet honneur lui fut décerné non par des hommes ignorants et faciles à tromper, mais en un temps où le merveilleux n'avait plus de puissance sur l'imagination; et pourtant le récit de Proculus Julius ne trouva pas d'incrédulés.

X. « Ac Romulus, quum septem et triginta regnavisset annos, et hæc egregia duo firmamenta rei publicæ peperisset, auspicia et senatum, tantum est consecutus, ut, quum subito sole obscurato non comparuisset, deorum in numero collocatus putaretur : quam opinionem nemo unquam mortalis assequi po-

vêtus d'un pouvoir sacerdotal, mais contre les *Haruspices*, devins populaires, sans caractère religieux, et d'autant plus odieux aux classes éclairées, qu'ils étaient plus puissants sur la plèbe.

1. *Augures*. Tite Live affirme au contraire qu'il n'y eut pas d'*Augures* sous Romulus.

2. *Coercebat*, il réprimait les crimes; *dictione multæ*, etc., en prononçant des amendes, etc. — *Pecuniosi*, etc. « Locupletes dicebant loci, hoc est, « agri plenos; pecunia a pe- « core appellabatur. » (Pline, Histoire naturelle, XVIII, m.) Plutarque est moins convaincu de la douceur de Romulus.

tuit sine eximiâ virtutis gloriâ. Atque hoc eò magis est in Romulo admirandum, quòd ceteri, qui dii ex hominibus facti esse dicuntur, minùs eruditis hominum sæculis fuerunt, ut fingendi proclivis esset ratio¹, quum imperiti facilè ad credendum impellerentur. Romuli autem ætatem minùs his sexcentis annis², jam inveteratis litteris atque doctrinis, omnique illo antiquo ex incultâ hominum vitâ errore sublato, fuisse cernimus³. Nam si, id quod Græcorum investigatur annalibus, Roma condita est secundo anno Olympiadis septimæ, in id sæculum Romuli cecidit ætas, quum jam plena Græcia poetarum et musicorum esset, minorque fabulis, nisi de veteribus rebus, haberetur fides⁴. Nam centum et octo annis, postquam Lycurgus leges scribere instituit, prima posita est Olympias; quam quidam nominis errore ab eodem Lycurgo constitutam putant. Homerum autem, qui minimum dicunt, Lycurgi ætati triginta annis anteponunt ferè⁵. Ex quo intelligi potest, permultis annis antè Homerum fuisse, quàm Romulum : ut jam

1. *Fingendi proclivis esset ratio*, l'imagination pouvait se donner carrière.

2. La mort de Romulus est fixée à l'an de Rome 37. Scipion est censé parler en 625.

3. Que du temps de Romulus la civilisation fût déjà florissante en diverses régions, et même en Italie, on ne peut le contester. On accordera moins facilement à Cicéron que les pères guerriers, compagnons de Romulus, fussent d'un esprit cultivé et sans préjugés.

4. Si la première olympiade répond à l'an 776, Rome, au dire de Cicéron, aurait été fondée en 750. Remarquez la faiblesse du raisonnement : les contemporains de Romulus étaient gens civilisés, la preuve c'est que de leur temps la Grèce était déjà florissante.

5. On fixe à 884 la date de la législation de Lycurgue. « Homère et Hésiode ont vécu quatre cents ans avant moi et pas davantage, » nous dit Hérodote.

doctis hominibus ac temporibus ipsis eruditis ad fingendum vix quidquam esset loci¹. Antiquitas enim recepit fabulas fictas etiam nonnunquam inconditè; hæc ætas autem jam exulta, præsertim eludens omne, quod fieri non potest, respuit***.

*** *eodem nomine alius nepos ejus, ut dixerunt quidam, ex filiâ, quoniam ille mortuus eodem est anno, natus Simonides Olympiade sextâ et quinquagesimâ : quò faciliùs intelligi possit tum de Romuli³ immortalitate creditum, quum jam inveterata vita hominum ac tractata esset et cognita⁴. Sed profectò tanta fuit in eo vis ingenii atque virtutis, ut id de Romulo Proculo Julio homini agresti crederetur⁵, quod multis jam antè sæculis nullo aliò de mortali homines credidissent; qui impulsu patrum, quo illi a se invidiam*

1. *Ut jam.... vix quidquam esset loci.* Sophisme. On pourrait avec cet argument prouver que du temps d'Homère les Celtes étaient éclairés et à l'abri de toute superstition.

2. Le manuscrit est déchiré à cet endroit. Les deux dernières phrases, à partir de *Ex quo*, sont empruntées à saint Augustin qui les cite textuellement (*Cité de Dieu*, XXII, vi). Elles se rapportent d'ailleurs aux lambeaux du texte, mutilé comme il est : *te.... Ho.... fuisse.... Romu.... ut jam.... homi.... ac tum....*, etc. Vient ensuite une lacune de quelques lignes; puis quelques débris de mots. A. Mai, et Niebuhr ont essayé de suppléer les mots et les lettres qui manquent.

3. On a écrit en italique

toutes les conjectures de Niebuhr. Il est inutile de dire combien cette restitution est incertaine. Il est probable néanmoins que Cicéron a énuméré les noms de quelques poètes grecs qui vivaient du temps des rois, et fini par celui de Simonide qui florissait lors de l'expulsion de Tarquin.

4. *Quum jam.... cognita*, quand le genre humain était déjà vieux, avait réfléchi, et s'était reconnu lui-même. Voy. liv. I, chap. II, notes.

5. On crut au témoignage de Proculus Julius. Cicéron s'en moque lui-même au livre I^{er} des Lois. Ce Proculus, au dire de Plutarque, était non pas un homo agrestis, mais un des premiers patriciens, et l'ami de Romulus.

interitûs Romuli pellerent, in concione dixisse fertur, a se visum esse in eo colle Romulum, qui nunc Quirinalis vocatur; eum sibi mandasse, ut populum rogaret, ut sibi eo in colle delubrum fieret; se deum esse et Quirinum vocari.

Lælius interrompt Scipion pour le féliciter de la manière neuve dont il traite son sujet. Platon a forgé une république qui n'est pas faite pour des hommes; les autres se sont bornés à analyser des constitutions politiques; Scipion sait se maintenir entre l'idéal et le réel.

XI. « Videtisne igitur, unius viri consilio non solum ortum novum populum, neque ut in cunabulis vagientem relictum, sed adultum jam et pæne puberem? » Tum Lælius : « Nos verò videmus; et te quidem ingressum ratione ad disputandum novâ, quæ nusquam est in Græcorum libris¹. Nam princeps ille, quo nemo in scribendo præstantior fuit, aream sibi sumpsit, in quâ civitatem exstrueret arbitrato suo; præclaram illam quidem fortasse, sed a vitâ hominum abhorrentem et a moribus². Reliqui disseruerunt, sinè ullo certo exemplari formæque rei publicæ, de generibus et de rationibus civitatum. Tu mihi videris utrumque³ facturum; es enim ita ingressus,

1. *Ratione.... in Græcorum libris*, c'est une nouvelle méthode qu'on chercherait en vain dans les livres des Grecs. Lælius oublie Aristote, qui avait étudié les constitutions de tous les états de la Grèce, et en avait fait un recueil, dont la perte est à jamais regrettable.

2. C'est à peu près vrai pour la *République*, bien que la cité rêvée par Platon ne soit qu'une Lacédémone idéale; c'est moins exact pour les *Lois*.

3. *Utrumque*, deux méthodes, l'analyse des constitutions, et la pure théorie. Aristote n'a jamais fait autrement.

ut, quæ ipse reperias, tribuere aliis malis, quàm, ut facit apud Platonem Socrates, ipse fingere; et illa de Urbis situ revoces ad rationem, quæ a Romulo casu aut necessitate facta sunt¹; et disputes non vaganti oratione, sed defixâ in unâ re publicâ. Quare perge, ut instituisti: prospicere enim² jam videor te reliquos reges persequentem quasi perfectam rem publicam.

Suite des origines de Rome. A la mort de Romulus, le sénat fait une vaine tentative pour garder le pouvoir. Il a beau éluder les désirs du peuple en créant un *interrex*, les Romains veulent un souverain; mais plus sages que les Spartiates, ils donnent le pouvoir non pas à la naissance, mais à la vertu et à la sagesse.

XII. « Ergo, inquit Scipio, quum ille Romuli senatus, qui constabat ex optimatibus, quibus ipse rex tantum tribuisset, ut eos patres vellet nominari patriciosque eorum liberos, tentaret post Romuli excessum, ut ipse gereret sinè rege rem publicam, populus id non tulit; desiderioque Romuli postea regem flagitare non destitit: quum prudenter illi principes novam et inauditam ceteris gentibus interregni ineundi rationem excogitaverunt, ut, quoad oertus rex declaratus esset, nec sinè rege³ civitas, nec diuturno rege esset uno, nec committeretur, ut quis-

1. *Et illa.... facta sunt*, Romulus a choisi par hasard ou par nécessité l'emplacement de sa ville; tu en fais une question générale, un système.

2. *Prospicere enim*, etc., tu vas, je pense, continuer avec

l'histoire des autres règnes ton esquisse d'un État parfait.

3. *Ut nec sinè rege*, etc., pour qu'en attendant l'État ne fût pas sans roi, et que cependant celui qui en avait le titre n'eût pas une autorité durable.

quam inveteratâ potestate aut ad deponendum imperium tardior esset, aut ad obtinendum munitior¹. Quo quidem tempore novus ille populus vidit tamen, id quod fugit Lacedæmonium Lycurgum, qui regem non deligendum duxit; si modò hoc in Lycurgi potestate potuit esse; sed habendum, qualiscumque is foret, qui modò esset Herculis stirpe generatus. Nostri illi etiam tum agrestes viderunt, virtutem et sapientiam regalem, non progeniem quæri oportere².

Ce sont ces titres qui firent élire Numa; et la royauté avait tellement le caractère électif, que le premier soin du nouveau roi fut de faire sanctionner son pouvoir par le peuple, votant en curies.

XIII. « Quibus quum esse præstantem Numam Pompilium fama ferret, prætermisissis suis civibus, regem alienigenam patribus auctoribus sibi ipse populus adscivit; eumque ad regnandum Sabinum hominem Romam Curibus accivit. Qui ut huc venit, quanquam populus curiatis eum comitiis regem esse jusserat, tamen ipse de suo imperio curiatam legem tulit; hominesque Romanos instituto Romuli bellicis studiis ut vidit incensos, existimavit eos paulum ab illâ consuetudine esse revocandos.

1. *Nec.... munitior*, on voulut éviter que le chef de l'État, par un long exercice du pouvoir, n'eût trop de répugnance à le déposer, ou trop de force pour le conserver.

2. Ainsi Scipion accepte la

monarchie, mais repousse l'hérédité du pouvoir. « La couronne était élective; et sous les cinq premiers rois, le sénat eut la plus grande part à l'élection. » (Montesquieu, *Esprit des Loix*, XI, XII.)

Il détourne, du côté de la paix, l'ardeur inquiète de ses nouveaux sujets; il augmente le nombre des augures, crée des flamines, des saliens, des vestales; et, tout en favorisant les progrès du sentiment religieux, il n'oublie pas le commerce, les marchés, les jeux, les fêtes. Son règne, qui dura trente-neuf ans, peut se résumer en deux mots : humanité et religion.

XIV. « Ac primùm agros, quos bello Romulus ceperat, divisit viritim civibus, docuitque, sinè depopulatione atque prædâ posse eos colendis agris abundare commodis omnibus, amoremque eis otii et pacis inject; quibus facillimè justitia et fides convalescit; et quorum patrocínio maximè cultus agrorum perceptioque frugum defenditur. Idemque Pompilius et, auspiciis majoribus inventis, ad pristinum numerum duo augures addidit¹; et sacris e principum numero pontifices quinque præfecit : et animos propositis legibus his, quas in monumentis² habemus, ardentes consuetudine et cupiditate bellandi religionum cærimonis mitigavit; adjunxitque præterea flamines, Salios virginesque Vestales; omnesque partes religionis statuit sanctissimè. Sacrorum autem ipsorum diligentiam difficilem, apparatus perfacilem, esse voluit³. Nam quæ perdiscenda quæque observanda

1. Numa, d'après Cicéron, ajouta deux augures aux trois que Romulus avait créés. Denys d'Halicarnasse et Tite Live affirment au contraire qu'il en maintint le nombre primitif, et que Servius Tullius en nomma un de plus. Sous Sylla il y en eut

quinze. Quant à la division des curies, Montesquieu l'attribue à Romulus et à Tullius Hostilius.

2. Monumentis. Les annales. Comparez Montesquieu, *Esprit des Loix*, XXVII, 1.

3. Sacrorum.... esse voluit. Cette phrase s'explique facilement.

essent, multa constituit, sed ea sinè impensâ. Sic religionibus colendis operam addidit, sumptum removit¹; idemque mercatus, ludos omnesque conveniendi causas et celebritates invenit. Quibus rebus institutis, ad humanitatem adque mansuetudinem revocavit animos hominum studiis bellandi jam immanes ac feros. Sic ille quum undequadraginta annos summâ in pace concordiaque regnavisset (sequamur enim potissimum Polybium nostrum², quo nemo fuit in exquirendis temporibus diligentior), excessit e vitâ, duabus præclarissimis ad diuturnitatem reipublicæ rebus confirmatis, religione atque clementiâ. »

Cette sagesse, Numa ne l'a pas due, comme on le prétend, à l'enseignement de Pythagore, qui n'arriva en Italie que vers la quatrième année du règne de Tarquin le Superbe. Il est bon de revendiquer, pour la vieille Italie, la gloire d'avoir produit ce grand homme.

XV. Quæ quum Scipio dixisset : « Verène, inquit Manilius, hoc memoriæ proditum est, Africane, regem istum Numam Pythagoræ ipsius discipulum, aut certè Pythagoreum fuisse? sæpe enim hoc de majoribus natu audivimus et ita intelligimus vulgò existimari; neque verò satis id annalium publicorum

il y avait dans la pratique des sacrifices beaucoup de prescriptions, tout un art; mais elle n'exigeait pas de grandes dépenses.

1. « Ad divos adeunto castè, pietatem adhibento, opes amovento. » *Loi des douze tables.*

(Cicéron, *Des lois*, II, VIII.) Platon réprovoque aussi le luxe dans les cérémonies religieuses, si toutefois le deuxième Alcibiade peut être attribué à Platon.

2. Ce passage de Polybe est perdu : Tite Live dit quarante-trois ans.

auctoritate declaratum videmus. » Tum Scipio : « Falsum est enim, Manili, inquit, id totum ; neque solum fictum, sed etiam imperitè absurdèque fictum : ea sunt enim demum non ferenda in mendacio, quæ non solum facta esse, sed ne fieri quidem potuisse cernimus¹. Nam quantum jam annum regnante Lucio Tarquinio Superbo, Sybarim et Crotonem et in eas Italiæ partes Pythagoras venisse reperitur. Olympias enim secunda et sexagesima eadem Superbi regni initium et Pythagoræ declarat adventum. Ex quo intelligi regiis annis dinumeratis potest, anno ferè centesimo et quadragesimo post mortem Numæ primùm Italiam Pythagoram attigisse ; neque hoc inter eos, qui diligentissimè persecuti sunt temporum annales, ullâ est unquam in dubitatione versatum. — Dii immortales, inquit Manilius, quantus iste est hominum et quàm inveteratus error² ! Ac tamen facilè patior, non esse nos transmarinis nec importatis artibus eruditos, sed genuinis domesticisque virtutibus.

1. Τὸ γὰρ ἀδύνατον ἐν τῷ ψεύδει μόνον... (Polybe, VI, III.)

2. L'année même de l'avènement de Numa, un certain *Pythagore* remportait la victoire aux jeux d'Olympie. Si l'on joint à ce fait le séjour de Pythagore en Italie, et une certaine ressemblance entre les lois

de Numa et les institutions pythagoriciennes, on aura l'origine de cette tradition, qui, Cicéron le démontre, est un grossier anachronisme. Pythagore n'arriva en Italie qu'entre 520 et 530 avant J. C. Ovide n'en dit pas moins de Numa : « Sive hoc a Samio doctus... » (*Fastes*, III, 453.)

Rome a grandi par les propres ressources de son génie, et non par l'influence de l'étranger ; elle n'a rien emprunté à quoi elle n'ait ajouté quelques perfections, et ce n'est pas le hasard qui a fait sa grandeur.

XVI. « Atqui multò id faciliùs cognosces, inquit Africanus, si progredientem rem publicam atque in optimum statum naturali quodam itinere et cursu venientem videris ; quin hoc ipso sapientiam majorum statues esse¹ laudandam, quòd multa intelliges etiam aliunde sumpta meliora apud nos multò esse facta, quàm ibi fuissent, unde huc translata essent, atque ubi primùm exstitissent ; intelligesque non fortuitò populum Romanum, sed consilio et disciplinà confirmatum esse, nec tamen adversante fortunà².

Tullus Hostilius fit aussi confirmer son élection par le peuple, votant en curies. Il bâtit la place des comices et le palais du sénat, établit le droit des féciaux, et n'osa prendre les insignes de la royauté que sur l'ordre du peuple.

XVII. « Mortuo rege Pompilio, Tullum Hostilium populus regem, interrege rogante, comitiis curiatis creavit : isque de imperio suo, exemplo Pom-

1. Au lieu de *statues esse*, on lit dans la première édition d'A. Mai *natu esse*.

2. Montesquieu a mis cette vérité dans tout son jour ; Bossuet l'avait déjà entrevue, quand

il déclarait le peuple romain « le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et aussi le plus patient. »

pili, populum consuluit curiatim¹. Cujus excellens in re militari gloria, magnæque exstiterunt res bellicæ. Fecitque idem et sepsit de manubiis comitium et curiam²; constituitque jus, quo bella indicerentur; quod per se justissimè inventum sanxit feciali religione³, ut omne bellum, quod denuntiatur indicatumque non esset, id injustum esse atque impium judicaretur. Et ut advertatis animum, quàm sapienter jam reges hoc nostri viderint, tribuenda quædam esse populo; multa enim nobis de eo genere dicenda sunt⁴; ne insignibus quidem regiis Tullus, nisi jussu populi, est ausus uti. Nam ut sibi duodecim lictores cum fascibus anteire liceret***⁵.

1. *Curiatim*. On sait la différence du vote par curies et du vote par centuries; dans le premier le suffrage était personnel. C'était à peu près le suffrage universel.

2. *Comitium*, place entourée d'un mur, où se tenaient les comices; elle ne fut revêtue d'un toit que lors de la grande guerre punique. On en voit les ruines au pied du mont Palatin. — *Curia*, salle commune où d'abord se réunissaient les *curiæ*; plus tard on appliqua ce mot seulement au palais du sénat. Il s'agit ici de la *curia Hostilia*: il y eut ensuite la *curia Julia*, et la *curia Pompéia*. (Cf. Cicéron, *De finibus*, V, 1.)

3. *Feciali religione*, le droit des féciaux. Les féciaux étaient les membres d'un collège de

héraults, chargés de réclamer le redressement des griefs aux nations étrangères, et de leur déclarer la guerre, en lançant un javelot sur leur territoire. Ils portaient alors de la *columna bellica*, sur laquelle on voyait la statue de Minerve. (Cf. Cicéron, *des Devoirs*, I.)

4. Montesquieu qui n'a pu connaître la *République*, mais qui lisait Polybe et Denys d'Halicarnasse, a dit avec précision du gouvernement royal à Rome: « La constitution était monarchique, aristocratique et populaire. » (XI, XII.) C'est la thèse de Scipion.

5. Lacune d'environ huit lignes. Les éditeurs y insèrent quelques mots de saint Augustin. Voyez les fragments du liv. II, ch. XXV.

Après lui vint Ancus Martius, qui, après avoir fait confirmer son avènement par le suffrage du peuple, donna le droit de cité aux Latins, agrandit la ville, et fonda une colonie à l'embouchure du Tibre.

XVIII. « *** *neque enim serpit, sed volat in optimum statum instituto tuo sermone res publica*¹. — SCIPIO. Post eum Numæ Pompilii nepos ex filiâ rex a populo est Ancus Marcius constitutus; itemque de imperio suo legem curiatam tulit². Qui quum Latinos bello devicisset, adscivit eos in civitatem. Atque idem Aventinum et Coelium montem adjunxit urbi; quosque agros ceperat, divisit; et silvas maritimas omnes publicavit, quas ceperat; et ad ostium Tiberis urbem condidit colonisque firmavit³. Atque ita quum tres et viginti regnavisset annos, est mortuus. » Tum Lælius : « Laudandus etiam iste rex; sed obscura est historia Romana; siquidem istius regis matrem habemus, ignoramus patrem⁴. — SCIPIO. Ita est, inquit; sed temporum illorum tantum ferè regum illustrata sunt nomina.

1. *Neque* n'est pas dans le manuscrit. C'est sans doute Lælius qui parle.

2. Il faut remarquer ces lois *curiates*, qui consacrent l'avènement de chaque roi. C'est

l'élection populaire sans restriction.

3. La colonie d'Ostie.

4. Plutarque se dit mieux informé. Le père d'Ancus serait d'après lui un certain Marcius.

Alors, pour la première fois, Rome reçut les leçons de la Grèce. Démarate, le Corinthien, vient s'établir à Tarquinies.

XIX. « Sed hoc loco primùm videtur insitivā quādam disciplinā doctior facta esse civitas¹. Influxit enim non tenuis quidam e Græciā rivulus in hanc urbem, sed abundantissimus amnis illarum disciplinarum et artium. Fuisse enim quemdam ferunt Demaratum Corinthium et honore et auctoritate et fortunis facilè civitatis suæ principem; qui quum Corinthiorum tyrannum Cypselum ferre non potuisset, fugisset cum magnā pecuniā dicitur, ac se contulisse Tarquinius, in urbem Etruriæ florentissimam². Quumque audiret dominationem Cypseli confirmari, defugit patriam vir liber ac fortis³, et adscitus est civis a Tarquiniensibus, atque in eā civitate domicilium et sedes collocavit. Ubi quum de matrefamilias Tarquiniensi duo filios procreavisset, omnibus eos artibus ad Græcorum disciplinam erudit⁴ ***
.

1. C'est le premier exemple d'une influence étrangère, *insitivā*, qui vient se mêler à ce que Cicéron appelle *genuinæ domesticæque virtutes* (ch. xv). Quelques historiens ont même soutenu que Rome était une colonie grecque.

2. Cypsèle est nommé par Aristote (*Politique*, V, xii). — Tarquinies, aujourd'hui Corneto.

3. *Defugit patriam* n'a pas le même sens que *fugisse* employé deux lignes plus haut; il renonce à sa qualité de citoyen de Corinthe.

4. Deux pages, c'est-à-dire environ huit lignes de notre édition, manquent au manuscrit. Les idées ne sont pas interrompues, et au chap. xx l'histoire de Tarquin se continue.

Un de ses fils est proclamé roi par le suffrage universel du peuple. Il double le nombre des sénateurs, constitue l'ordre des chevaliers, contient les Éques et les Sabins, fonde les grands jeux, et fait vœu de bâtir un temple sur le Capitole.

XX. « *** facile in civitatem receptus esset; propter humanitatem atque doctrinam Anco regi familiaris est factus usque eò, ut consiliorum omnium particeps et socius pæne regni putaretur. Erat in eo præterea summa comitas, summa in omnes cives opis, auxilii, defensionis, largiendi etiam benignitas¹. Itaque, mortuo Marcio, cunctis populi suffragiis rex est creatus L. Tarquinius; sic enim suum nomen ex Græco nomine² inflexerat, ut in omni genere hujus populi consuetudinem videretur imitatus. Isque ut de suo imperio legem tulit, principio duplicavit illum pristinum patrum numerum; et antiquos patres majorum gentium appellavit, quos priores sententiam rogabat; a se adscitos, minorum³. Deinde equitatum ad hunc morem constituit, qui usque adhuc est retentus : nec potuit Titiensium⁴ et Rhamnensium et

1. Osann a des doutes sur ce passage, et hésite à attribuer à Cicéron, *benignitas auxilii, defensionis*; mais il semble que l'idée contenue dans *largiendi* ait pu amener naturellement *benignitas*, qui ne convient pas autant aux précédentes.

2. *Ex Græco nomine*. Denys d'Halicarnasse nous apprend que Tarquin avait changé pour

plaire aux Romains son nom de Lucumon en celui de Lucius. Mais Lucumon est un nom étrusque et non pas grec. Aussi le dernier éditeur écrit-il hardiment : *ex Etrusco nomine*.

3. *Majorum gentium.... minorum*. Cicéron applique dans les *Tusculanes* cette distinction aux dieux, dont les principaux sont, dit-il, *dii majorum gentium*.

4. *Titiensium*, etc. C'étaient

Lucerum mutare quum cuperet nomina, quòd auctor ei summâ augur gloriâ Attus Navius non erat¹. Atque etiam Corinthios video publicis equis assignandis et alendis, orborum et viduarum tributis, fuisse quondam diligentes². Sed tamen, prioribus equitum partibus secundis additis, mille ac ducentos³ fecit equites; numerumque duplicavit, postquam bello subegit Æquorum magnam gentem et ferocem et rebus populi Romani imminèntem. Idemque Sabinos, quum a mœnibus Urbis repulisset, equitatu fudit belloque devicit. Atque eundem primùm ludos maximos, qui Romani dicti sunt, fecisse accepimus : ædemque in Capitolio Jovi optimo maximo bello Sabino in ipsâ pugna vovisse faciendam, mortuumque esse, quum duodequadraginta regnavisset annos⁴. »

Servius Tullius, fils d'une esclave, favori de Tarquin, règne d'abord sans faire consacrer son titre par une loi ; il se hâte bientôt de consulter sur son avènement, non pas les sénateurs, mais le peuple tout entier.

XXI. Tum Lælius : « Nunc fit illud Catonis certius, nec temporis unius nec hominis esse constitutionem rei publicæ : perspicuum est enim, quanta in singulos reges rerum bonarum et utilium fiat acces-

les noms des trois centuries des chevaliers romains.

1. *Auctor.... non erat*, le célèbre augure Attus Navius l'en dissuade.

2. Une loi semblable est attribuée à Servius Tullius. Elle fut abrogée par V. Publicola.

3. *Mille ac ducentos*, douze cents, au lieu de trois cents institués par Romulus.

4. Cicéron semble ici perdre de vue son but, et se complait à des détails qui ne paraissent pas appartenir directement à son sujet.

sio. Sed sequitur is, qui mihi videtur ex omnibus in re publicâ vidisse plurimùm. — Ita est, inquit Scipio. Nam post eum Servius *Tullius*¹ primus injussu populi regnavisse traditur : quem ferunt ex servâ Tarquiniensi natum, quum esset ex quodam regis cliente conceptus. Qui quum famulorum numero educatus ad epulas regis assisteret, non latuit scintilla ingenii, quæ jam tum elucebat in puero : sic erat in omni vel officio vel sermone solers ! Itaque Tarquinius, qui admodum parvos tum haberet liberos, sic Servium diligebat, ut is ejus vulgò haberetur filius : atque eum summo studio omnibus iis artibus, quas ipse didicerat, ad exquisitissimam consuetudinem Græcorum erudiit. Sed quum Tarquinius insidiis Anci filiorum interisset, Serviusque, ut antè dixi, regnare cœpisset, non jussu, sed voluntate atque concessu civium ; quòd, quum Tarquinius ex vulnere æger fuisset et vivere falsò diceretur, ille regio ornatus dixisset obæratosque pecuniâ suâ liberavisset ; multaque comitate usus, jussu Tarquinii se jus dicere probavisset ; non commisit se patribus ; sed, Tarquinio sepulto, populum de se ipse consuluit ; jussusque regnare, legem de imperio suo curiatam tulit². Et primùm Etruscorum injurias bello est ultus ; ex quo quum ma³ ***

1. Le manuscrit porte *Sulpicius*.

2. Le fait important qui paraît un peu sous ces détails de biographie, c'est que *Servius Tullius* réclama comme les

autres l'investiture populaire. Tite Live (I, xli) affirme le contraire.

3. Il y a ici une nouvelle lacune de deux pages (environ huit lignes).

Il divise le peuple en cinq classes, et distribue le suffrage de manière à laisser la prépondérance aux citoyens riches, sans exclure tout à fait les classes les plus pauvres.

XXII. « *** *scripsit centurias equitum duodevinti censu maximo. Deinde equitum magno numero ex omni populi summâ separato, reliquum populum distribuit in quinque classes¹, senioresque a junioribus divisit²; eosque ita disparavit³, ut suffragia non in multitudinis, sed in locupletium potestate essent; curavitque, quod semper in re publicâ tenendum est, ne plurimum valeant plurimi. Quæ descriptio si esset ignota, vobis explicaretur a me. Nunc rationem⁴ videtis esse talem, ut equitum centuriæ cum sex suffragiis, et prima classis, additâ centuriâ quæ ad summum usum Urbis fabris tignariis est data, octoginta novem centurias habeat : quibus ex centum quatuor centuriis (tot enim reliquæ sunt), octo solæ si accesserunt, confecta est vis populi universa : reliquaque multò major multitudo sex et nonaginta centuriarum neque excluderetur suffragiis, ne superbum esset; nec valeret nimis, ne esset periculosum⁵. In*

1. Tite Live dit six classes; mais Cicéron ne compte pas ici la dernière.

2. Servius mit au nombre des jeunes gens tous les citoyens depuis dix-sept ans jusqu'à quarante-six.

3. *Disparavit*. C'est le seul exemple de ce verbe, dans les ouvrages de Cicéron.

4. *Rationem*, le système, l'organisation.

5. Ce passage a été longuement débattu entre les critiques allemands, sans que leur discussion ait eu un résultat bien décisif. Si l'on divise le nombre total des centuries en deux parties, on aura : 1° Les quatre-vingts centuries de la première

quo etiam verbis ac nominibus ipsis fuit diligens; qui quum locupletes assiduos appellasset ab asse dando ¹, eos, qui aut non plus mille quingentos æris aut omnino nihil in suum censum præter caput attulissent, proletarios ² nominavit; ut ex iis quasi proles, id est quasi progenies civitatis, exspectari videretur. Illarum autem sex et nonaginta centuriarum in unâ centuriâ tum quidem plures censebantur, quàm pæne in primâ classe totâ ³. Ita nec prohibebatur quisquam jure suffragii: et is valebat in suffragio plurimum, cujus plurimum intererat esse in optimo statu civitatem ⁴. Quin etiam accensis velatis, liticinibus, cornicinibus ⁵, proletariis ***.

classe, les six suffrages des chevaliers, et la centurie des charpentiers, en tout, quatre-vingt-neuf.—2° Les cent quatre centuries des autres classes, qui, avec les quatre-vingt-neuf précédentes, forment un total de cent quatre-vingt-treize centuries. Qu'en résultera-t-il pour le vote? c'est que si seulement huit des cent quatre centuries se mettent du côté des chevaliers et de la première classe, *octo sola si accesserunt*, elles leur donneront la majorité, c'est-à-dire quatre-vingt-dix-sept voix, *confecta est vis populi*, et il n'en restera plus de l'autre côté que quatre-vingt-seize. Les riches disposaient donc de la majorité, à condition pourtant de s'assurer les suffrages de huit autres centuries.

1. *Ab asse dando*. Étymologie assez peu naturelle; *assiduus* semble venir de *assidere*. Le manuscrit, au lieu de *asse*,

donne *æra*, qui rend l'étymologie tout à fait impossible.

2. *Proletarios*. Cicéron indique l'origine du mot: il distingue entre *proles* et *progenies*; les *enfants* sont comme l'*avenir* de la république.

3. On comprend après ces explications quelle différence il y avait entre le vote par *curies* et le vote par *centuries*. Dans le premier le nombre l'emportait; dans le second un seul vote représentait l'opinion de plus de citoyens qu'il n'y en avait dans les quatre-vingts centuries de la première classe.

4. C'est un principe maintenu encore aujourd'hui dans beaucoup de constitutions, et qui n'a disparu de nos lois que depuis 1848. La propriété était auparavant une condition de l'exercice de certains droits politiques.

5. Nous avons la règle entre *accensis* et *velatis*. Les

La constitution de Rome, sous les rois, laissait sans doute une place au pouvoir du peuple et des nobles ; mais il n'y avait pas d'équilibre entre ces trois éléments de tout gouvernement, et la royauté s'était fait la plus belle part. C'était une vraie monarchie, forme excellente de l'État, mais qui, remettant aux mains d'un seul le salut commun, exige du souverain les plus rares qualités.

XXIII. « ^{***1} *quinque et sexaginta annis antiquior, quod erat trigesimo nono ante primam Olympiadem condita*². Et antiquissimus ille Lycurgus eadem videt ferè. Itaque ista æquabilitas atque hoc triplex rerum publicarum genus videtur mihi commune nobis cum illis populis fuisse. Sed quod proprium sit in nostrâ re publicâ, quo nihil possit esse præclarius, id persequar, si potero, subtiliùs³, quod erit ejusmodi, nihil ut tale ullâ in re publicâ reperiatur. Hæc⁴ enim, quæ adhuc exposui, ita mixta fuerunt et in hac civitate et in Lacedæmoniorum et in Carthaginensium, ut temperata nullo fuerint modo. Nam in quâ re publicâ

inscriptions donnent ces deux mots toujours réunis. On appelait ainsi un corps de soldats surnuméraires, sans armures, revêtus d'une simple tunique, *velati*. « *Pugnis et lapidibus* » dit Varron. Tite Live assure qu'on les choisissait dans la cinquième classe du cens de Servius. — *Litices*, musiciens jouant du *lituus*, trompette d'airain, formée d'un long tuyau droit. — *Cornicines*, ceux qui sonnent du grand cor circulaire. Ils formaient deux corporations.

1. Lacune d'environ quinze

lignes. Nous avons perdu avec cette lacune la suite de l'analyse des institutions de Servius. Le chap. xxiii commence dans les autres éditions par quelques lignes de Nonius. (Voyez les fragments du livre II.)

2. C'est de Carthage qu'on parle. A. Mai a suppléé *quinque*.

3. *Subtiliùs*, avec plus de précision.

4. *Hæc*, etc. La royauté, la démocratie et l'aristocratie.

— *Mixta*, un mélange confus ; *temperata*, une savante combinaison. Aristote rapproche aussi la constitution de Car-

est unus aliquis perpetuâ potestate, præsertim regiâ, quàmvis in eâ sit et senatus, ut tum fuit Romæ, quum erant reges; ut Spartæ Lycurgi legibus; et ut sit¹ aliquod etiam populi jus, ut fuit apud nostros reges; tamen illud excellit regium nomen; neque potest ejusmodi res publica non regnum et esse et vocari. Ea autem forma civitatis mutabilis maximè est hanc ob causam, quòd unius vitio præcipitata in perniciosissimam partem facillimè decedit. Nam ipsum regale genus civitatis non modò non est reprehendendum, sed haud scio an reliquis simplicibus longè anteponendum² (si ullum probarem simplex rei publicæ genus) : sed ita, quoad statum suum retinet. Is est autem status, ut unius perpetuâ potestate et justitiâ omnique sapientiâ regatur salus et æquabilitas et otium civium. Desunt omnino ei populo multa, qui sub rege est, in primisque libertas³; quæ non in eo est, ut justo utamur domino, sed ut nullo^{4***} . . .

thage de celle de Sparte. (Voy. *Politique*, II, II.)

1. *Ut sit*, quand bien même il y aurait.

2. *Haud scio an.... anteponendum*, peut-être est-il bien préférable aux autres formes

simples. *Simplicibus* est opposé à *mixtum* et *temperatum genus*.

3. Ἐλευθερίας ἐν μὲν, τὸ ἐν μέρῳ ἀρχεσθαι καὶ ἀρχεῖν. (Aristote, *Politique*, VI, II.)

4. Lacune d'environ huit lignes.

On en vit bientôt les inconvénients. Avénement de Tarquin. Les premiers actes de son règne sont heureux et louables.

XXIV. « *** ... ferebant¹. Etenim illi injusto domino atque acerbo aliquandiu in rebus gerendis prosperè fortuna comitata est. Nam et omne Latium bello devicit, et Suessam Pometiam urbem opulentam refertamque cepit; et maximâ auri argentique prædâ locupletatus votum patris Capitolii ædificatione persolvit, et colonias deduxit, et institutis eorum, a quibus ortus erat, dona magnifica, quasi libamenta prædarum, Delphos ad Apollinem misit.

Mais ici se révèle le principe de corruption inhérent à toute monarchie. Tarquin, tourmenté par les remords, enorgueilli par les succès, devient odieux au peuple, et l'attentat de son fils est le signal d'une révolution, qui détruit le pouvoir royal.

XXV. « Hic ille jam vertetur orbis², cujus naturalem motum atque circuitum a primo discite agnoscere³. Id enim est caput civilis prudentiæ, in quâ

1. Voir, à la fin du livre, les *fragments*. On comprend que Scipion en est arrivé au règne de Tarquin le Superbe, et qu'il le produit comme un exemple du peu de durée des gouvernements *simples*, même du meilleur.

2. *Orbis*. Voy. Platon, *République*, VIII, III. Les révo-

lutions, dit-il, sont nécessaires et naturelles; il les appelle de même, κύκλων περιφοράς. Cicéron dit ailleurs : « A Platone didiceram naturales esse « quasdam conversiones rerum « publicarum. » (De la Divination, II, II.)

3. Orelli : discite atque cognoscite.

omnis hæc nostra versatur oratio, videre itinera flexusque rerum publicarum, ut, quum sciatis, quò quæque res inclinet, retinere aut antè possitis occurrere. Nam rex ille, de quo loquor, primùm optimi regis cæde maculatus, integrâ mente non erat; et quum metueret ipse pœnam sceleris sui summam, metui se volebat. Deinde victoriis divitiisque subnixus exsultabat insolentiâ, neque suos mores regere poterat, neque suorum libidines. Itaque quum major ejus filius Lucretiæ, Tricipitini filiæ, Collatini uxori, vim attulisset, mulierque pudens et nobilis ob illam injuriam sese ipsa morte mulctavisset; tum vir ingenio et virtute præstans L. Brutus depulit a civibus suis injustum illud duræ servitutis jugum; qui quum privatus esset, totam rem publicam sustinuit; primusque in hac civitate docuit, in conservandâ civium libertate esse privatum neminem. Quo auctore et principe concitata civitas et hac recenti querelâ Lucretiæ patris ac propinquorum, et recordatione superbiæ Tarquinii multarumque injuriarum et ipsius et filiorum, exulem et regem ipsum et liberos ejus et gentem Tarquiniorum esse jussit.

Voilà un exemple de cette fatalité inévitable qui change la royauté en tyrannie, et substitue, à un gouvernement digne d'estime, les excès détestables du pouvoir absolu, et les caprices d'un monstre, que l'humanité désavoue.

XXVI. « Videtisne igitur, ut de rege dominus exstiterit, uniusque vitio genus rei publicæ ex bono in deterrimum conversum sit? Hic est enim dominus

populi, quem Græci tyrannum vocant¹; nam regem illum volunt esse, qui consulit ut parens populo conservatque eos, quibus est præpositus, quàm optimâ in conditione vivendi. Sanè bonum, ut dixi, rei publicæ genus, sed tamen inclinatum et quasi primum ad perniciosissimum statum². Simul atque enim se inflexit hic rex in dominatum injustiorem, fit continuo tyrannus, quo neque tetrius, neque scædus, nec diis hominibusque invisius animal ullum cogitari potest; qui quanquam figurâ est hominis, morum tamen immanitate vastissimas vincit belluas³. Quis enim hunc hominem ritè dixerit, qui sibi cum suis civibus, qui denique cum omni hominum genere nullam juris communionem, nullam humanitatis societatem velit? Sed erit hoc de genere nobis aliud aptior dicendi locus, quum res ipsa admonuerit, ut in eos dicamus, qui etiam liberatâ jam civitate dominationes appetiverunt.

C'est en même temps l'origine de cette aversion invincible des Romains pour le nom de roi.

XXVII. « Habetis igitur primum ortum tyranni : nam hoc nomen Græci regis injusti esse voluerunt : nostri quidem omnes reges vocitaverunt, qui soli in populos perpetuam potestatem haberent. Itaque et

1. Quem Græci tyrannum vocant. Βούλεται δ' ὁ βασιλεὺς εἶναι φύλαξ.... ἡ δὲ τυραννὶς πρὸς οὐδὲν ἀποθλέπει κοινόν, εἰ μὴ τῆς ἰδίας ὠφελείας χάριν.... ἔστι δὲ σκοπὸς τυραννικὸς μὲν τὸ ἡδύ, βασιλικὸς δὲ τὸ

καλόν. (Aristote, *Politique*, V, vii.)

2. Ce passage est presque littéralement traduit de Polybe (VI, vii et suiv.).

3. Ἀνάγκη τοῦ τυράννου γενέσθαι. (Platon, *Rép.*, VIII, iv et

Spurius Cassius et M. Manlius et Spurius Mælius regnum occupare voluisse dicti sunt : et modò¹ ***.

Il n'y a aucun moyen d'éviter cette instabilité du gouvernement monarchique, tant que l'on fait dépendre la destinée de tout un peuple de la volonté et du caractère d'un seul homme.

XXVIII. « *** *Lycurgus γέρωντας Lacedæmone* appellavit, nimis is quidem paucos, octo et viginti, quos pènes summam consilii voluit esse, quum imperii summam rex teneret²; ex quo nostri idem illud secuti atque interpretati; quos senes ille appellavit, nominaverunt senatum; ut etiam Romulum patribus lectis fecisse diximus; tamen excellit atque eminet vis, potestas nomenque regium³. Imperti etiam populo potestatis aliquid, ut et Lycurgus et Romulus; non satiâris eum libertate, sed incenderis cupiditate libertatis, quum tantummodo potestatem gustandi feceris. Ille quidem semper impendebit timor, ne rex, quod plerumque evenit, exsistat injustus⁴. Est igitur fragilis ea fortuna populi, quæ posita est in⁵ unius, ut dixi antea, voluntate vel moribus.

1. Lacune d'environ huit lignes. Après *modò*, A. Mai ajoute : *Tib. Gracchus*.

2. Le sénat avait le pouvoir de délibérer, et le roi celui de gouverner. C'est à peu près le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif.

3. On peut conjecturer que dans les lignes perdues, Cicéron constatait la vanité des ef-

forts des législateurs pour donner au pouvoir royal le contre-poids d'une assemblée délibérante. Il en est de même, continue-t-il, si on accorde au peuple quelque liberté. — Sa conclusion, c'est que *fortuna populi... fragilis est*.

4. Comparez Platon, le Politique, XL.

5. Posita est in, dépend de.

Mais à cette image d'un tyran, on peut opposer celle d'un homme de bien chargé des intérêts de l'État, et exerçant, à l'égard des citoyens, les droits et les devoirs d'une sorte de tutelle.

XXIX. « Quare prima sit hæc forma et species et origo tyranni, inventa nobis in eâ re publicâ, quam auspicatò Romulus condiderit, non in illâ, quam, ut perscripsit Plato, sibi ipse Socrates Peripatetico illo in sermone depinxerit¹; ut, quemadmodum Tarquinius, non novam potestatem nactus, sed quam habebat, usus injustè², totum genus hoc regiæ civitatis everterit; sit huic oppositus alter, bonus et sapiens et peritus utilitatis dignitatisque civilis, quasi tutor et procurator rei publicæ; sic enim appelletur, quicumque erit rector et gubernator civitatis³. Quem virum facite ut agnoscatis; est enim, qui consilio et operâ civitatem tueri potest⁴. Quod quoniam nomen minùs est adhuc tritum sermone nostro, sæpiùsque genus ejus hominis erit in reliquâ nobis oratione tractandum ***

1. La République de Platon. On n'appliquerait plus aujourd'hui à cet ouvrage le mot *Peripateticus*, qui est devenu le nom de l'école d'Aristote. Cicéron le prend ici dans le sens étymologique.

2. A. Mai conclut de cette proposition que Cicéron emploie le verbe *uti* avec l'accusatif; il est plus simple de sous-entendre *eâ*.

3. Ὅποταν εἰς ἀρχὴν κατὰ νόμους, μιμούμενος τὸν ἐπιστήμονα βασιλέα καλούμεν.... διὰ δὲ μὴ εἰς κατὰ νόμους μήτε κατὰ ἔθνη πράττει τις εἰς ἀρχῶν.... τὸν τοιοῦτον τύραννον κλητέον. (Platon, la Politique, xxxix.)

4. Le consul et non le roi. Cicéron parlera du consulat au ch. xl. Il avait, à ce qu'il rapporte, analysé profondément

Cette revue des origines de la république a donc pour effet de donner à la science politique un objet réel qu'elle puisse analyser; ce n'est pas une conception imaginaire, comme la république de Platon. On peut ainsi toucher du doigt les causes du bien et du mal... Il faut donc poursuivre.

XXX. « ***¹ *Plato regionem sedesque civium æquis apprimè partibus divisas requisivit; civitatemque optandam magis, quàm sperandam, quàm minimam posuit*²; non quæ possit esse, sed in quâ ratio rerum civilium perspici posset, effecit³. Ego autem, si quo modo consequi potuero, rationibus eisdem, quas ille vidit, non in umbrâ et imagine civitatis, sed in amplissimâ re publicâ enitar, ut cujusque et boni publici et mali causam tanquam virgulâ⁴ videar attingere. His enim regiis quadraginta annis et ducentis paulò cum interregnis ferè ampliùs præteritis, expul-

cette institution; mais cette partie du livre a disparu. (Cf. *des Lois*, III, v.)

1. Lacune de douze pages du manuscrit, près de deux pages de cette édition.

2. Les mots écrits en italiques ne sont pas de Cicéron, mais d'A. Mai. L'auteur devait sans doute passer du gouvernement royal à l'institution du consulat. La première phrase toute mutilée fait évidemment allusion au livre V *des Lois*. Platon y enseigne qu'il faut bannir les mauvais citoyens, distribuer les terres entre les autres, et fixe en même temps

le nombre des habitants de la cité, quàm minimam (cinq mille quarante guerriers).

3. Non quæ... effecit, la république dont il trace l'image n'est pas possible; c'est un modèle qui met en lumière les principes de la politique. Ce jugement convient mieux à la *République* qu'aux *Lois*. Pour tant Platon cit dans ce dernier ouvrage : 'Ἐκείνῳ λόγῳ γ' ἐστὶ τὰ νῦν, ἀλλ' οὐκ ἐργῶ περὶ τούτῳ, etc. (V, VII.)

4. Virgulâ. Baguette dont on se sert pour montrer les diverses parties d'un tableau : montrer du doigt.

soque Tarquinio, tantum odium populum Romanum regalis nominis tenuit, quantum tenuerat post obitum, vel potius excessum Romuli, desiderium. Itaque ut tum carere rege, sic pulso Tarquinio nomen regis audire non poterat. Hic facultatem cum ¹ ***. . .

Suite des événements. Collatin est banni, Valérius abaisse les faisceaux devant le peuple, ôte aux magistrats le pouvoir de faire battre de verges et de mettre à mort un citoyen qui invoque le droit d'appel, et, par d'habiles concessions au peuple, lui fait accepter l'autorité réelle de la noblesse.

XXXI. « *** lex illa tota sublata est ². Hac mente tum nostri majores et Collatinum innocentem suspicione cognationis expulerunt et reliquos Tarquinius offensione nominis. Eademque mente P. Valerius et fasces primus demitti jussit, quum dicere in concione corpisset, et aedes suas detulit sub Veliam ³, postea quem, quod in excelsiore loco Velie corpisset edificare, eo ipso, ubi rex Tullus habitaverat, suspicionem populi sensit moveri. Idemque, in quo fuit Publicola maximè ⁴, legem ad populum tulit eam, quæ

1. Lacune d'environ trois pages de cette édition.

2. A. Mai insère ici deux courts fragments de Nonius et de saint Augustin. On les trouvera à la fin du livre. — *Lex illa*. Est-ce la loi de l'ostracisme, abolie à Athènes, après l'exil d'Hyperbolus, ou celle qui fut portée à Rome pour accorder aux Tarquins la restitu-

tion de leurs biens, et abrogée après leurs essais de restauration? On voit par la suite que l'auteur a continué la revue des origines de la constitution de Rome.

3. *Veliam*, Vêlie, l'un des sommets du Palatin.

4. *In quo... maximè*, en quoi il mérita surtout de recevoir le nom de Publicola.

centuriatis comitiis prima lata est, ne quis magistratus civem Romanum adversus provocationem necaret neve verberaret. Provocationem autem etiam a regibus fuisse¹ declarant pontificii libri; significant nostri etiam augurales; itemque ab omni judicio pœnâque provocari licere, indicant duodecim tabulæ compluribus legibus²; ut quod proditum memoriâ est, decemviros, qui leges scripserint, sinè provocatione creatos, satis ostenderit³, reliquos sinè provocatione magistratus non fuisse; Luciique Valerii Potiti et M. Horatii Barbati⁴, hominum concordiae causâ sapienter popularium, consularis lex sanxit, ne qui magistratus sinè provocatione crearetur. Neque verò leges Porciæ, quæ tres sunt trium Porciorum, ut scitis, quidquam præter sanctionem attulerunt novi⁵. Itaque Publicola lege illâ de provocatione perlatâ, statim secures de fascibus demi jussit, postridieque sibi collegam Sp. Lucretium subrogavit, suosque ad eum, quod erat major natu, lictores transire jussit; instituitque primus, ut singulis consulibus alternis mensibus lictores præirent, ne plura insignia essent

1. *Provocationem... fuisse*, que le droit d'appel au peuple existait même contre les décisions des rois.

2. Cicéron en donne le texte au livre III des *Lois* (Ch. III).

3. *Et quod proditum.... satis ostenderit*, l'histoire, en nous rappelant que les décevirs chargés d'écrire les lois, furent investis d'une autorité sans appel, a suffisamment démontré, etc. — *Memoriâ*. Niebuhr, *memoria*.

4. Consuls l'an de Rome 305.

5. « Porcia lex, dit Tite Live (X, ix.), gravi pœnâ « si quis verberasset necassetve « civem Romanum, sanxit. » Ces trois lois, dit Cicéron, ne changèrent rien au droit d'appel; elles le garantirent par des dispositions pénales. Il est difficile de dire quels furent ces trois Porcius; on en nomme un seul, Porcius Læca, tribun du peuple, en l'an de Rome 557.

imperii in libero populo, quàm in regno fuissent¹. Haud mediocris hic, ut ego quidem intelligo, vir fuit, qui, modicâ libertate populo datâ, faciliùs tenuit auctoritatem principum. Neque ego hæc nunc sinè causâ tam vetera vobis et tam obsoleta decanto; sed illustribus in personis temporibusque exempla hominum rerumque definitio, ad quæ reliqua oratio dirigatur mea².

A ce moment donc, sous l'apparence d'une démocratie, Rome jouit d'une constitution aristocratique, tempérée, d'un autre côté, par l'institution presque monarchique du consulat, et surtout de la dictature.

XXXII. « Tenuit igitur hoc in statu senatus rem publicam temporibus illis, ut in populo libero pauca per populum, pleraque senatûs auctoritate et instituto ac more gererentur : atque uti consules potestatem haberent tempore duntaxat annuam, genere ipso ac jure regiam. Quodque erat ad obtinendam potentiam nobilium vel maximum, vehementer id retinebatur, populi comitia ne essent rata, nisi ea patrum approbavisset auctoritas. Atque his ipsis temporibus dictator etiam est institutus decem ferè annis post primos consules T. Larcus; novumque id genus imperii visum est et proximum similitudini regiæ. Sed tamen omnia summâ cum auctoritate a principibus, cedente populo, tenebantur; magnæque res temporibus illis a fortissimis viris summo imperio

1. Cf. Tite Live, II, viii.

2. *Ad quæ.... mea*, afin d'y | trouver une règle pour la suite de cette discussion.

præditis dictatoribus atque consulibus belli ^{** 1} gerebantur ².

Mais le peuple devait nécessairement s'efforcer de conquérir des droits nouveaux, et ces prétentions se reproduiront toutes les fois qu'il n'y aura pas d'équilibre entre les trois pouvoirs. La question des dettes amène la retraite sur le mont Sacré, et la création du tribunat.

XXXIII. « Sed id, quod fieri natura rerum ipsa cogeat, ut plusculum sibi juris populus adscisceret, liberatus a regibus, non longo intervallo, sexto decimo ferè anno, Postumo Cominio Sp. Cassio consulibus, consecutus est ³; in quo ⁴ defuit fortasse ratio, sed tamen vincit ipsa rerum publicarum natura sæpe rationem. Id enim tenetote, quod initio dixi, nisi æquabilis ⁵ hæc in civitate compensatio sit et juris et officii et muneris, ut et potestatis satis in magistratibus, et auctoritatis in principum consilio et libertatis in populo sit, non posse hunc incommutabilem rei publicæ conservari statum. Nam quum esset ex

1. Peut-être faut-il ajouter *domique*.

2. On remarquera que la politique vantée par Scipion consiste à laisser au peuple l'apparence du pouvoir, et à mettre en d'autres mains toute l'autorité. Ce n'est pas jusqu'à présent cet heureux mélange dont il nous a parlé; c'est une aristocratie qui n'ose avouer son nom.

3. Ailleurs *consecutum*, en

dépôt du manuscrit. La construction est pourtant facile : *populus consecutus est id, etc.*

4. *In quo*, etc., la raison peut-être n'y eut point de part; mais les constitutions politiques ont des lois naturelles, souvent plus fortes que la raison.

5. *Nisi æquabilis*, etc., si les droits, les devoirs, les prérogatives ne se font pas équilibre, si la puissance manque aux magistrats, l'autorité au conseil

ære alieno commota civitas, plebs montem Sacrum priùs, deinde Aventinum occupavit. Ac ne Lycurgi quidem disciplina tenuit illos in hominibus Græcis frenos : nam etiam Spartaë, regnante Theopompo, sunt item quinque, quos illi ephoros appellant, in Cretâ autem decem, qui cosmos¹ vocantur, ut contra consulare imperium tribuni plebis, sic illi contra vim regiam constituti.

Cette nouvelle magistrature amoindrit l'autorité du sénat, sans cependant la compromettre.

XXXIV. « Fuerat fortasse aliqua ratio majoribus nostris in illo ære alieno medendi², quæ neque Solonem Atheniensem non longis temporibus antè fugerat; neque pòst aliquando nostrum senatum³, quum sunt propter unius libidinem omnia nexa civium liberata, nectierque postea desitum⁴ : semperque huic generi, quum plebes publicâ calamitate impendiis debilitata deficeret, salutis omnium causâ aliqua sub-

des principaux citoyens, et la liberté au peuple, etc. Cicéron semble développer et expliquer *jus par potestas, officium par auctoritas, et munus par libertas*.

1. *Cosmos*. Forme primitive du nominatif pluriel des noms terminés en grec par *oi*. Ailleurs, *cosmi*. Sur les éphores et les cosmes, voy. les ch. ix et x du livre II de la *Politique* d'Aristote. Il critique vivement ces deux magistratures : τὰ δὲ

περὶ τοὺς κόσμους ἐστὶ χεῖρον τῶν ἐφόρων.

2. Construisiez : *In illo ære alieno, fuerat... ratio medendi*. Il n'y a ainsi nulle raison de suspecter ce passage, parce que Cicéron n'aurait pas écrit *mederi in ære*.

3. *Senatum*. Sous-ent. *fugit*.

4. *Nectier desitum*. C'est sans doute le texte même d'une loi. « Necti desierunt, » dit Titus Live, à propos du même *senatusconsulta*.

levatio et medicina quæsitæ est¹. Quo tum consilio prætermisso², causa populo nata est, duobus³ tribunis plebis per seditionem creatis³, ut potentia senatûs atque auctoritas minueretur; quæ tamen gravis et magna remanebat, sapientissimis et fortissimis et armis et consilio civitatem tuentibus; quorum auctoritas maximè florebat, quòd, quum honore longè antecellerent ceteris, voluptatibus erant inferiores, nec pecuniis ferme superiores⁴; eòque erat cujusque gravior in re publicâ virtus, quòd in rebus⁵ privatis diligentissimè singulos cives operâ, consilio, re tuebantur.

L'ambition de Sp. Cassius est punie sans que le peuple essaye de le défendre. On adoucit quelques prescriptions législatives sur les amendes.

XXXV. « Quo in statu rei publicæ Sp. Cassium de occupando regno molientem, summâ apud populum gratiâ florentem, quæstor accusavit, eumque, ut audistis, quum pater in eâ culpâ esse comperisse se

1. *Semperque.... quæsitæ est*, et toujours, quand le peuple, au milieu des malheurs publics, succombait sous le poids des dettes (*impendiis*), on chercha, pour le salut commun, un soulagement et un remède à cette sorte de fléau. — *Huic generi. Moser propose oneri.*

2. *Quo.... prætermisso*, quand on négligea cette politique.

3. *D'autres disent cinq.*

4. *Le sens est clair, malgré*

les doutes de quelques critiques et les corrections qu'ils hasardent : les sénateurs n'avaient qu'une supériorité, celle du pouvoir; dans la jouissance des plaisirs de la vie, ils étaient moins bien partagés que le peuple, et leur fortune n'était guère plus considérable.

5. *In rebus, etc.*, pour aider les simples citoyens ils n'épargnaient ni leur personne, ni leurs conseils, ni leur argent.

dixisset, cedente populo, morte mactavit¹. Gratamque etiam illam rem, quarto circiter et quinquagesimo anno post primos consules, de mulctæ sacramento² Sp. Tarpeius et A. Aternius consules comitiis centuriatis tulerunt. Annis post ea viginti ex eo, quòd L. Papirius, P. Pinarius censores mulctis dicendis vim armentorum a privatis in publicum averterant, levis æstimatio³ pecudum in mulctâ lege C. Julii, P. Papirii consulum constituta est.

Les premiers décemvirs, après avoir établi les lois les plus sages et fait le meilleur usage du pouvoir pendant une année, sont remplacés par d'autres qui n'imitent pas cette modération.

4. 55

XXXVI. « Sed aliquot antè annis, quum summa esset auctoritas in senatu, populo patiente atque parente, inita ratio est, ut et consules et tribuni plebis magistratu se abdicarent, atque ut decemviri maximâ potestate sinè provocatione crearentur, qui et summum imperium haberent et leges scriberent. Qui quum decem tabulas summâ legum æquitate prudentiâque conscripsissent⁴, in annum posterum de-

46

1. *Quæstor accusavit et mactavit eum*, etc. M. Villemain, toutefois, après A. Mai, donne *pater* pour sujet à *mactavit*.

2. On appelait *sacramentum* la somme consignée par un plaideur, et acquise au trésor s'il perdait son procès. *Sacramento mulctæ* paraît vouloir dire : « le retour au trésor des amendes infligées par juge-

ment. » Orelli écrit, non sans vraisemblance, *de mulctâ*, etc.

3. *Levis æstimatio* ne signifie sans doute pas qu'on évaluait à bas prix le bétail confisqué, mais au contraire que l'estimation qu'on en fit atténuait la gravité des amendes.

4. Des députés auraient été, suivant la tradition commune, envoyés en Grèce pour

centvires alios subrogaverunt, quorum non similiter fides nec justitia laudata. Quo tamen e collegio laus est illa eximia C. Julii, qui hominem nobilem L. Sestium, cujus in cubiculo effossum esse se præsente mortuum diceret, quum ipse potestatem summam haberet, quod decemvir sinè provocatione esset, vades tamen poposcit¹ : quod se legem illam præclaram neglecturum negaret, quæ de capite civis Romani, nisi comitiis centuriatis, statui vetaret.

Ils se maintiennent au pouvoir après l'année écoulée, et l'équilibre est encore une fois rompu au profit de la noblesse. Les décemvirs publient la loi qui défend les mariages entre plébéiens et patriciens, et le meurtre de Virginie provoque une nouvelle révolution.

XXXVII. « Tertius est annus decemviralis consecutus, quum iidem essent, nec alios subrogare voluissent. In hoc statu rei publicæ, quem dixi jam sæpe non posse esse diuturnum, quod non esset in omnes ordines civitatis æquabilis, erat penes principes tota res publica, præpositis decemviris nobilissimis, non oppositis tribunis plebis, nullis aliis adjunctis magistratibus, non provocatione ad populum contra necem et verbera relictâ². Ergo horum ex injustitiâ subito exorta est maxima perturbatio et totius commutatio rei publicæ; qui duabus tabulis iniquarum

chercher les lois de Solon. Cicéron n'en dit pas un mot là ni ailleurs. On s'est fondé sur ce silence pour contester la réalité du fait.

1. Vades poposcit, lui fit

donner caution. Tite Live raconte ce fait, III, xxxiii.

2. Non provocatione.... relictâ. Les décemvirs n'avaient donc aucun prétexte pour prendre des mesures violentes.

legum additis, quibus, etiam quæ disjunctis populis tribui solent, connubia, hæc illi ut ne plebi cum patribus essent, inhumanissimâ lege sanxerunt; quæ postea plebiscito Canuleio abrogata est; libidinosæque omni imperio et acerbè et avarè populo præfuerunt¹. Nota scilicet illa res et celebrata monumentis plurimis litterarum; quum Decimus quidam Virginius virginem filiam propter unius ex illis decemviris intemperiem in foro suâ manu interemisset, ac mœrens ad exercitum, qui tum erat in Algidio, confugisset; milites bellum illud, quod erat in manibus, reliquisse et primum montem Sacrum, sicut erat in simili causâ antea factum, deinde Aventinum armatos *inse-*
disse *** 2.

*** majores nostros et probavisse maximè et retinuisse sapientissimè judica. »

Mais ce n'est pas assez d'avoir rappelé comment s'est formée la constitution de Rome; ne faudrait-il pas déterminer d'une manière générale les caractères d'un bon gouvernement?

XXXVIII. Quum ea Scipio dixisset, silentioque omnium reliqua ejus exspectaretur oratio, tum Tubero : « Quoniam nihil ex te, Africane, hi majores natu requirunt, ex me audies, quid in oratione tuâ desiderem. — Sanè, inquit Scipio, et libenter

1. La construction de cette longue phrase est embarrassée, et de plus interrompue (ἀνακόλουθο); il faut réunir qui

præfuerunt, et ne pas tenir compte de que après libidinosè.
2. Il y a ici une lacune de plus d'une page.

quidem. » Tum ille : « Laudavisse mihi videris nostram rem publicam, quum ex te non de nostrâ, sed de omni re publicâ quæsisset Lælius. Nec tamen didici ex oratione tuâ, istam ipsam rem publicam, quam laudas, quâ disciplinâ, quibus moribus aut legibus constituere vel conservare possimus ¹. »

L'histoire des origines de la république a en partie répondu à cette question, que la suite éclaircira tout à fait.

XXXIX. Hic Africanus : « Puto nobis mox de instituendis et conservandis civitatibus aptiorem, Tubero, fore disserendi locum ². De optimo autem statu equidem arbitrabar me satis respondisse ad id, quod quæsierat Lælius. Primum enim numero definieram genera civitatum tria probabilia ; perniciosâ autem tribus illis totidem contraria ; nullumque ex eis unum esse optimum : sed id præstare singulis, quod e tribus primis esset modicè temperatum. Quòd autem exemplo nostræ civitatis usus sum, non ad definendum optimum statum valuit ; nam id fieri potuit sinè exemplo ; sed ut civitate maximâ reapse cerneretur, quale esset id, quod ratio oratioque describeret ³. Sin autem sinè ullius populi exemplo genus ipsum exquiris optimi statûs, naturæ imagine utendum est

1. Cicéron avait sans doute répondu à toutes ces questions, déjà résolues par Platon. On verra par la suite le peu qui reste de ces parties de son ouvrage.

2. Ce sujet semble, autant qu'on peut le conjecturer, réservé au livre V, ou au commencement du livre VI.

3. C'est le résumé des deux premiers livres.

nobis; quoniam tu hanc imaginem urbis et populi
ni *** I. »

Combien les devoirs d'un homme d'État sont difficiles ;
la raison a sans cesse à lutter avec les passions qu'elle doit
régler.

XL. « *** SCIPIO. *quem jamdudum quæro et ad
quem cupio pervenire.* — LÆLIUS. Prudentem fortasse
quæris? » Tum ille : « Istum ipsum. — LÆLIUS. Est
tibi ex *his* ipsis, qui adsunt, bella copia, vel ut a
te ipso ordiare. » Tum Scipio : « Atque utinam ex
omni senatu pro ratâ parte esset ! Sed tamen est ille
prudens, qui, ut sæpe in Africâ vidimus, immani et
vastæ insidens belluæ, coerctet et regit quòcumque
vult ; levi admonitu, non actu, inflectit illam feram.
— LÆLIUS. Novi et, tibi quum essem legatus, sæpe
vidi. — SCIPIO. Ergo ille Indus aut Pœnus unam
coerctet belluam, et eam docilem et humanis moribus

4. A. Mai finit ainsi la proposition : *nimis circumscriptam esse judicas*. Vient ensuite une lacune considérable, dont l'éditeur n'a pu indiquer l'étendue. De cet endroit à la fin du livre, il manque près de cinquante pages du manuscrit, c'est-à-dire plus de huit pages de ce texte. Si les lambeaux qui suivent permettent une conjecture, on pourrait soupçonner que Cicéron cherchait dans le spectacle d'une âme, dont toutes les facultés sont harmonieusement unies, sous l'autorité de la raison,

l'emblème de ce gouvernement où tous les pouvoirs sont sagement pondérés. Il aurait alors plus que jamais imité Platon, qui fait consister la justice dans le développement régulier et contenu de chacune des facultés, dans l'ordre et l'harmonie (*République*, I, xi). A. Mai résume d'une autre manière les pages absentes : « Certainement, dit-il, l'entretien roulait sur la nature qui conseille la modération et la justice, sur l'équilibre du pouvoir et de la liberté, sur la sagesse et l'habileté de l'homme d'État, et

assuetam; at verò ea, quæ latet in animis hominum, quæque pars animi mens vocatur, non unam aut facilem ad subigendum frenat et domat, si quando id efficit, quod perrarò potest. Namque, et illa tenenda est *ferox****¹.

XLI.²

Suite des devoirs de l'homme d'État. Qu'il doit pouvoir proposer sa vie comme un exemple, et, par sa justice, maintenir l'harmonie et la concorde entre tous les ordres. La justice seule rend les gouvernements durables.

XLII. « *** dici possit. » Tum Lælius : « Video jam illum, quem exspectabam, virum cui præficias officio et muneri³. — Huic scilicet, Africanus, uni pæne; nam in hoc ferè uno sunt cetera, ut nunquam a se ipso instituendo contemplandoque discedat; ut ad imitationem suâ vocet alios; ut sese splendore animi et vitæ suæ sicut speculum præbeat civibus. Ut enim in fidibus aut tibiis, atque ut in cantu ipso ac vocibus concertus est quidam tenendus ex distinctis sonis quem immutatum aut discrepantem aures eruditæ ferre non possunt, isque concertus ex dissimillima-

1. Encore une lacune qui, dit A. Mai, est au moins de quatre et au plus de huit pages du manuscrit.

2. Entre le chap. XLII et le précédent, les éditeurs insèrent quelques phrases, extraites de Nonius, et qui certainement sont de Cicéron, mais dont on ne peut sans témérité assigner

la place. Voir à la fin du livre II, aux *Fragments*, ce prétendu chap. XLI.

3. Cicéron, on le voit, a tracé dans les pages perdues le portrait de l'homme d'État. Il devait suivre de près le X^e livre des Lois de Platon. — Video virum cui. Construisons : video cui officio præficias virum, etc.

rum vocum moderatione concors tamen efficitur et congruens ; sic ex summis et infimis et mediis et interjectis ordinibus, ut sonis, moderatâ ratione civitas consensu *dissimillimorum concinit ; et quæ harmonia a musicis dicitur in cantu, ea est in civitate concordia, arcissimum atque optimum in omni re publicâ vinculum incolumitatis ; eaque sinè justitiâ nullo pacto esse potest*¹.

XLIII.²

Cette vérité est de grande importance. On la discutera dans le prochain entretien.

XLIV. « *** plenam esse justitiæ. » Tum Scipio : « Assentior verò renuntioque vobis, nihil esse, quod adhuc de re publicâ dictum putemus, aut quò possimus longiùs progredi, nisi erit confirmatum, non modò falsum illud esse, sinè injuriâ non posse, sed hoc verissimum esse, sinè summâ justitiâ rem publicam geri nullo modo posse³. Sed si placet, in hunc diem hactenus. Reliqua (satis enim multa restant) differamus in crastinum. » Quum ita placuisset, finis disputandi in eum diem factus est.

1. Les lignes écrites en italique ne sont pas tirées du manuscrit, elles ont été empruntées par A. Mai à saint Augustin (*Cité de Dieu*, II, XXI). Mais comme le commencement de la comparaison est rapporté par cet écrivain, tel que le manuscrit la fait lire, on est assez fondé à croire

qu'il n'a rien changé au reste de la citation.

2. Le ch. XLIII de l'édition de A. Mai, se trouve ci-après avec les *Fragments* du livre II.

3. Οὐκ ἂν ποτε γένοιτο εὐδαίμων αὐτὲ πῶλιν οὐτ' ἀνὴρ οὐδεὶς, ὅς ἂν μὴ μετὰ ἐργασίας ὑπὸ δικαιοσύνῃ διαγῇ τὸν βίον. (Platon, *Rép.*, VII)

FRAGMENTA LIBRI SECUNDI.

1. XVII. Propterea et istum non creditum inter deos receptum tali morte, quia fortasse, quod erat in Romulo probatum, Romani vulgare noluerunt, si hoc et alteri facilè tribueretur¹.

2. XXIII. Statuo esse optimè constitutam rem publicam, quæ ex tribus generibus illis, regali et optimati et populari, confusa modicè nec puniendo irritet animum immanem ac ferum².

3. XXXII. *** Itaque illa præclara constitutio Romuli quum ducentos annos et viginti ferè firma mansisset³...

4. Romani regalem dominationem non ferentes, annua imperia binosque imperatores sibi fecerunt, qui consules appellati sunt a consulendo, non reges aut domini a regnando atque dominando⁴.

5. XXXVII. Dictatore L. Quinctio dicto⁵...

6. XLI. Quæ sanguine alitur, quæ in omni crudelitate sic exsultat, ut vix hominum acerbis funeribus satiatur⁶...

1. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, III, xv.

2. Nonius donne ce fragment au mot *Modicum*. Il indique bien que ce passage est extrait du livre II de la République; mais c'est par une simple conjecture, et sans raison déterminante, qu'on le place au ch. XXIII.

3. Nonius, *de Doctrinâ indagandâ*.

4. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, V, XII. Rien n'assure que ces lignes soient textuellement extraites du *de Re publicâ*.

5. Philargyrius, commentaires des Géorgiques (III, 125).

6. Nonius, à *Exsultare*.

7. Hercules, qui ob virtutem clarissimus, et quasi Africanus inter deos habetur, etc. Quid enim tam magnificum si leonem aprumque superavit? si aves sagittis dejecit? si regium stabulum egressit? si viraginem vicit, cingulumque detraxit? si equos feroces cum domino interemit?... Non enim fortior judicandus est qui leonem quàm qui violentiam et, in se ipso inclusam feram, superat iracundiam; aut qui rapacissimas volucres dejecit, quàm qui cupiditates avidissimas coercet; aut qui Amazonem bellatricem, quàm qui libidinem vincit, pudoris ac famæ debellatricem; aut qui fimum de stabulo, quàm qui vitia de corde suo egerit; quæ magis perniciose sunt, quia domestica et propria mala sunt, quàm illa quæ et vitari poterant, et caveri. Ex quo fit, ut ille solus vir fortis debeat judicari, qui temperans est et moderatus et justus ¹.

8. Homo qui habet imperium ac potestatem latè nocet per iram, sanguinem fundit, urbes subvertit, populos delet, provincias ad solitudinem redigit ².

9. Cupido autem et expetenti et lubricoso et volutabundo in voluptatibus ³...

10. Tres sunt affectus, qui homines in omnia facinora præcipites agunt, ira, cupiditas, libido. Ira ultionem desiderat, cupiditas opes, libido voluptates ⁴.

11. Quartaque anxietudo prona ad luctum et mœrens, semperque ipsa se sollicitans ⁵...

1. Lactance, *Inst.*, I, ix. On ne reproduit ici cette froide déclamation que par scrupule d'exactitude. Les onze premiers mots à la rigueur peuvent avoir été extraits du *de Re publicâ*.

2. Lactance, *De la colère de Dieu*, v.

3. Nonius, à *Volutabundus*.

4. Lactance, *Institutions divines*, VI, xix.

5. Nonius, au mot *Anxietudo*.

12. Esse autem angores, si miseriâ afflictas atque abjectas timiditate et ignaviâ ¹...

13. Ut auriga indoctus e curru trahitur, operitur, eliditur, laniatur ².

14. Concitationes animorum juncto currui similes sunt, in quo rectè moderando summum rectoris officium est, ut viam noverit; quam si tenebit, quàmlibet concitatè ierit, non offendet : si autem aberraverit, licèt placidè ac leniter eat, aut per confragosa vexabitur, aut per præcipitia labetur, aut certè, quò non est opus, deferetur ³.

15. XLIII. Ac deinde quum aliquanto latiùs disse-ruisset (Scipio), quantùm prodesset justitia civitati, quantùmque obsesset, si abfuisset; suscepit deinde Philus, unus eorum, qui disputationi aderant, et poposcit, ut hæc ipsa quæstio diligentius tractaretur ac de justitiâ plura dicerentur, propter illud, quod jam vulgo ferebatur, rem publicam geri sinè injuriâ non posse ⁴.

16. Claret ergo quoniam et æquitas imperia confirmet, et in justitia dissolvat, quæ ne unam quidem privatam potest regere familiam ⁵.

1. Nonius, au mot *Timor*.

2. Nonius, au mot *Elidere*.

3. Lactance, *Inst.*, VI, xvii.

4. Ce passage de saint Augustin (*Cité de Dieu*, II, xxi) n'est pas sans utilité pour rétablir l'ordre des idées.

5. Ce dernier fragment est extrait du traité de saint Ambroise intitulé *des Devoirs*, II, xxx. Osmán qui insère le premier ces lignes n'en donne guère d'autre raison que celle-ci : saint Ambroise a lu le *de Re publicâ*.



ARGUMENT ANALYTIQUE

DU TROISIÈME LIVRE¹.

Le dialogue s'interrompt, Cicéron prend la parole, et, autant qu'on peut le conjecturer, dépeint à grands traits la nature de l'homme, mêlée de faiblesse et de grandeur. La raison, voilà le signe de son origine divine. C'est elle qui a produit le langage et l'écriture, et fondé les sciences; c'est elle qui est aussi le principe des sociétés politiques. (Chap. I, II.) Elle est surtout digne d'admiration quand, soutenue par les leçons de l'expérience, elle s'applique à chercher les véritables conditions d'un bon gouvernement. Les Grecs en ce point paraissent les maîtres des Romains; mais, à y mieux regarder, leurs sages ne valent pas les hommes d'action qui ont marqué dans l'histoire de Rome, ni même les législateurs qui ont su constituer chez tant de peuples des États florissants. Enfin cette raison est le fondement même de la justice, sans laquelle il ne peut y avoir de vraie société. (Chap. III, IV.)

Mais la justice est-elle autre chose qu'un vain mot, et y a-t-il un droit naturel? C'est la question que vont d'abord débattre Scipion et ses interlocuteurs. Ils imposent

1. Les lacunes si considérables du texte ne permettent souvent que des conjectures. On s'est servi pour tracer cette esquisse des fragments sans suite, que nous ont conservés quelques écrivains, des passages du manuscrit du Vatican, et d'un sommaire abrégé de saint Augustin (*Cité de Dieu*, II, XXI).

à Philus la tâche de se faire, malgré ses convictions, le défenseur de cette thèse soutenue dans la République de Platon, par Thrasymaque, à savoir, que la loi seule constitue le droit, et que cette justice n'est qu'une fiction inventée par la faiblesse des opprimés, contre la justice naturelle, qui est la force. Philus s'inspire des déclamations de Carnéade, qui, au grand scandale des Romains, avait plaidé le pour et le contre. (Chap. v, vi.) Il commence par rappeler que les philosophes, unanimes à proclamer la beauté de la justice, ne font que balbutier et se contredire quand il faut la définir et la fonder sur des principes assurés. Ce n'est ni la bonne volonté ni le talent qui leur a manqué; mais ils ont échoué parce qu'il n'y a pas de droit suivant la nature. (Chap. vii, viii.) Qu'on parcoure en effet les diverses nations de la terre, on trouvera autant d'idées différentes qu'il y a de peuples. Égyptiens, Perses, Grecs, Gaulois, Carthaginois, etc., viennent tour à tour, avec leurs cultes bizarres ou odieux et leurs lois variables, déposer de la vanité de cette chimère. Qu'on s'enferme même dans les limites d'une seule cité, la loi y change et condamne aujourd'hui ce qu'elle commandait hier. Qui donc se vantera de conformer sa conduite à cette règle mobile et insaisissable? Où sera l'homme juste? Rendre à chacun ce qui lui appartient, voilà, dit-on, un principe immuable. Demandez à Pythagore et à Empédocle ce qu'ils en pensent; et des hommes à qui vous l'appliquez, ils l'étendront jusqu'aux animaux. Le mieux c'est de détourner ses regards de cet idéal, et d'observer par intérêt les prescriptions du pouvoir sous lequel on vit. L'utile, voilà le vrai nom du juste. C'est le mobile qui dirige les individus et les États, qui sanctionne les fraudes de la politique, les violences des guerres et excuse, au nom du patriotisme, le meurtre et le vol. (Chap. ix, x, xi, xii.) C'est aussi l'intérêt qui fonde les pouvoirs légitimes; l'autorité n'est sainte que parce qu'elle met un terme au

désordre, et que les faibles y trouvent un appui. Bref, si un peuple, et les Romains comme les autres, prenait au sérieux la justice, il devrait dès demain renoncer au sol qu'il habite, à moins de prétendre, après les Athéniens, qu'il en est sorti « comme ces rats que le sol fait naître sous nos pieds. » (Chap. xiii, xiv, xv.) Les philosophes naïfs qui se font les panégyristes de la justice, la défendent eux-mêmes de manière à la confondre : soyez justes, disent-ils, parce que c'est le moyen d'être heureux ; évitez le crime, parce qu'il laisse des remords. Ils mettent d'un côté l'estime publique et l'admiration, les promettant à la vertu ; et de l'autre menacent les pervers des châtimens et des mépris. Plaisante justice qui ne considère que son plus grand intérêt, et se contente après tout d'une simple apparence ! Comparez deux hommes : l'un comblé de toutes ces vertus que vous louez ; l'autre corrompu par tous les vices ; imaginez que le peuple trompé prenne le premier pour un scélérat, et respecte dans le second l'image même de la probité, qu'arrivera-t-il ? Le méchant aura la gloire, les honneurs, le pouvoir ; l'homme de bien sera maltraité, condamné à la prison, à l'exil, au bûcher. Quel insensé pourrait balancer entre ces deux destinées ? Les nations ne s'y trompent pas plus que les individus ; elles préfèrent l'iniquité avec la puissance à la vertu, qui les rendrait esclaves. (Chap. xvi, xvii, xviii.) Et elles ont raison. Quand on peut être injuste avec impunité, c'est folie d'avoir des scrupules. Il est fou celui qui, voulant vendre sa maison ou son esclave, se croit obligé de révéler leurs défauts. Il est fou l'acheteur qui se fait conscience de payer l'or le prix du cuivre ; il est fou le soldat qui dans une déroute hésite à jeter un blessé à bas du cheval qui peut le dérober à la mort. (Chap. xix, xx.)

A ce plaidoyer, Lælius opposait sans doute les jugemens infailibles de la conscience ; et au-dessus des lois variables, promulguées par les passions ou l'ignorance

des hommes, il montrait cette loi éternelle, qui n'a pas besoin d'interprètes, et reste la même à Rome et à Athènes. Aux exemples d'iniquité, donnés par les particuliers et l'État, il opposait les grandes leçons de vertu qui font la gloire des uns et la prospérité de l'autre; et aux succès éphémères de la perversité, le triomphe inévitable de la vertu. Mais on peut à peine suivre, à travers quelques débris méconnaissables, la trace de son discours. (Ch. xx à xxx.)

Scipion termine l'entretien en montrant que l'histoire confirme les raisonnements de Lælius. Avec la justice, tous les gouvernements sont bons, même le plus mauvais, celui du peuple; sans elle, tous sont détestables, même le meilleur, la monarchie. L'injustice fait du roi un tyran, des nobles une faction, et du peuple une puissance brutale pour laquelle il n'y a pas non plus d'autre nom, que celui de tyrannie. Enfin, sans la justice, on ne peut pas même dire qu'il y ait de mauvais gouvernements; il n'y en a plus, il n'y a plus de chose publique, puisque tout est aux mains d'un despote ou d'un parti; plus de peuple, puisque l'on appelle de ce nom une association cimentée par la communauté des droits et des intérêts. (Chap. xxxi à xxxv.) Cette partie, ou le verra bientôt, a presque entièrement disparu.

LIBER III.

Préambule. L'homme, qui semble disgracié de la nature,
a en lui le privilège tout divin de la raison.

I. hominem non ut a
matre, sed ut a novercâ naturâ editum in vitam, cor-
pore nudo, fragili et infirmo⁴; animo autem anxio
ad molestias, humili ad timores, molli ad labores,
prono ad libidines; in quo tamen inesset tanquam
obrutus quidam divinus ignis ingenii et mentis⁵. .

C'est à cette faculté que l'on doit l'invention du langage,
et celle de l'écriture et des sciences.

II. ***³ et vehiculis tarditati : eademque quum
accepisset homines inconditis vocibus inchoatum
quiddam et confusum sonantes, incidit has et distin-
xit in partes, et ut signa quædam, sic verba rebus

4. Cette première phrase est tirée de saint Augustin (*contra Julianum Pelag.*, IV, XII). On l'a conservée dans le texte parce qu'elle se retrouve citée dans un commentaire anonyme de Boèce. Sous-entendez *Tullius dicit*. Le manuscrit du Vatican, de plus en plus mutilé, laisse ici une

lacune d'une page et demie de notre texte.

2. Moser insère ici un passage de Lactance. Voir les fragments du livre III, ch. I.

3. A. Mai supplée ainsi : *Quadrupedum vi mens consu-
luit hominum debilitati, et ve-
hiculis, etc.*

impressit, hominesque antea dissociatos jucundissimo inter se sermonis vinculo colligavit ¹. A simili etiam mente, vocis qui videbantur infiniti soni, paucis notis inventis, sunt omnes signati et expressi, quibus et colloquia cum absentibus et indicia voluntatum et monumenta rerum præteritarum tenerentur ². Accessit eò numerus, res quum ad vitam necessaria, tum una immutabilis et æterna ³; quæ prima impulit etiam, ut suspiceremus in cœlum, nec frustrâ siderum motus intueremur, dinumerationibusque noctium ac dierum ^{***} ⁴

Son œuvre la plus glorieuse, c'est la constitution des sociétés, et il n'y a pas de plus grands hommes que ceux qui s'emploient au bien de leurs semblables.

III. *** quorum animi altiùs se extulerunt et aliquid dignum dono, ut antè dixi, deorum aut efficere

1. Cicéron soutient aussi au livre I^{er} des *Tusculanes* que le langage a été inventé par le génie de l'homme. Il confond un instinct naturel avec la réflexion. Cf. Lucrèce, V, 1027 et suiv.

2. Comparer tout ce passage avec le chap. XXI du livre I^{er} des *Tusculanes*. On comprendra alors que Cicéron, qui prend la parole pour son compte au début de ce livre, fait ressortir la grandeur et la puissance de l'esprit humain. Il lui attribue l'invention du langage, et c'est une erreur; mais il lui fait hon-

neur de la découverte de l'écriture, et il a raison.

3. *Accessit.... æterna*. On reconnaît ici un souvenir des doctrines de Pythagore et de Platon : le nombre, seule chose immuable et éternelle. Dans la bouche de Cicéron ce n'est qu'une phrase, non pas un système.

4. Lacune d'une page et demie. Cicéron poursuivait sans doute cet éloge de la raison, et décrivait les œuvres les plus brillantes de la science. Cf. *Tusculanes*, I, XXX-XXXI; de la Nature des Dieux, II, LXXI.

aut excogitare potuerunt¹. Quare sint nobis isti, qui de ratione vivendi disserunt, magni homines, ut sunt, sint eruditi, sint veritatis et virtutis magistri; dummodo sit hæc quædam, sive a viris in rerum publicarum varietate versatis inventa, sive etiam in istorum otio ac litteris tractata res, sicut est, minimè quidem contemnenda, ratio civilis et disciplina populorum²; quæ perficit in bonis ingeniis, id quod jam persæpe perfecit, ut incredibilis quædam et divina virtus existeret. Quòd si quis ad ea instrumenta animi, quæ naturâ, quæque civilibus institutis habuit³, adjungendam sibi etiam doctrinam et uberiores rerum cognitionem putavit, ut ii ipsi, qui in horum librorum disputatione versantur⁴; nemo est, quin eos⁵ anteferre omnibus debeat. Quid enim potest esse præclarius, quàm quum rerum magnarum tractatio atque usus cum illarum artium studiis et cognitione conjungitur? Aut quid P. Scipione, quid C. Lælio, quid L. Philo perfectius cogitari potest? qui, ne quid prætermitterent, quod ad summam laudem clarorum virorum pertineret, ad domesticum⁶ majorumque

1. Il s'agit sans doute de la philosophie : « Philosophia « verò, omnium mater artium, « quid est aliud, nisi, ut Plato « ait, *donum*, ut ego, inventum « deorum? » (Cicéron, *Tusculanes*, I, xxvi.)

2. Qu'on admire la morale, dit l'auteur, je le veux bien, mais qu'on ne dédaigne pas la politique.

3. *Instrumenta animi*, etc., les facultés qu'il tient de la nature; *civilibus institutis*, celles

qu'il a acquises dans la vie publique. Ce dernier sens un peu forcé semble indiqué clairement par la phrase suivante : *rerum tractatio atque usus*.

4. *Ut ii, qui.... versantur*, comme les personnages que je fais parler dans ces dialogues.

5. Rigoureusement il faudrait *eum*.

6. *Domesticum* est la leçon du manuscrit, meilleure que celle de A. Mai, *domesticorum*, en opposition à *adventitium*.

morem etiam hanc a Socrate adventitiam doctrinam adhibuerunt. Quare qui utrumque voluit et potuit, id est, ut quum majorum institutis, tum doctrinâ se instrueret, ad laudem hunc omnia consecutum puto. Sin alterutra sit via prudentiæ deligenda, tamen, etiam si cui videbitur illa in optimis studiis et artibus quieta vitæ ratio beatior, hæc civilis laudabilior est certè et illustrior¹, ex quâ vitâ sic summi viri ornantur, ut vel M' Curius,

Quem nemo ferro potuit superare nec auro² :

vel ***

Aussi doit-on mettre au-dessus des philosophes qui discutent, les hommes d'État qui assurent, par de bonnes lois, le bonheur de leur patrie.

IV. *** fuisse sapientiam : tamen hoc in ratione utriusque generis interfuit, quòd illi verbis et artibus aluerunt naturæ principia, hi autem institutis³ et legibus. Plures verò hæc tulit una civitas, si minùs sapientes (quoniam id nomen illi tam restrictè tenent⁴), at certè summâ laude dignes, quoniam sa-

1. Cicéron reprend l'apologie de la vie politique, comme au début du 1^{er} livre.

2. C'est vraisemblablement un vers d'Ennius. Au lieu d'*ornantur*, M. J. V. Leclerc : *oriuntur*.

3. Lacune d'une page environ (six feuillets du manuscrit). Cicéron devait y continuer la comparaison des philosophes avec les hommes d'État, et en-

suite y ajouter celle des Grecs avec les Romains, qui se poursuit au chap. iv.

4. *Artibus*, la théorie; *instituta* est sans cesse opposé dans ce passage à *cognitio*, à *doctrina*; comme *usus* à *artes* (ch. 11). C'est la pratique des affaires publiques.

5. *Sapoi*, plutôt sages que sages. Les Romains, au con-

pientiam præcepta et inventa coluerunt. Atque etiam (quòd et sunt laudandæ civitates et fuerunt), quoniam id est in rerum naturâ longè maximi consilii, constituere eam rem publicam, quæ possit esse diuturna¹; si singulos numeremus in singulas², quanta jam reperiatur virorum excellentium multitudo! Quòd si aut Italiæ Latium³, aut ejusdem Sabinam aut Volscam gentem, si Samnium, si Etruriam, si magnam illam Græciam collustrare animo voluerimus; si deinde Assyrios, si Persas, si Pœnos, si hæc ***⁴

Philus consent à plaider pour un moment, et malgré ses convictions, la cause des adversaires de la justice.

V. *** « revocati⁵. » Et Philus⁶: « Præclaram verò causam ad me defertis, quum me improbitatis patro-

traire, ont excellé dans la pratique : *coluerunt præcepta*.

1. Ἔστι νομοθεσία καὶ πόλεων οἰκισμοὶ πάντων τελεώτατον. (Platon, *les Lois*, IV, III.)

2. Si.... *in singulas*, si l'on compte chaque législateur par chaque nation.

3. Hellenisme comme *Θετταλία τῆς Ἑλλάδος*. Rare chez Cicéron, fréquent après lui.

4. Lacune de deux pages de cette édition. On peut admettre que Cicéron y appelait rapidement les bienfaits que les peuples doivent à leurs législateurs.

A. Mai conseille de lire, pour suppléer à cette perte, le traité de la *Nature des dieux*, II, LXVI.

5. Voir les fragments du livre III, ch. IV.

6. Le préambule est terminé; l'entretien recommence et porte sur la justice. Philus est chargé de plaider contre elle en faveur de l'injustice. C'est une imitation très-fidèle du livre II de la *République* de Platon, où Glaucon et Adimante essayent de résumer, pour forcer Socrate à les réfuter, tous les arguments des sophistes contre la justice.

cinium suscipere vultis. — Atqui id tibi, inquit Lælius, verendum est, si ea dixeris, quæ contra justitiam dici solent, ne sic etiam sentire videre¹, quum et ipse sis quasi unicum exemplum antiquæ probitatis et fidei, neque sit ignota consuetudo tua contrarias in partes disserendi, quod ita facillimè verum inveniri putes. » Et Philus : « Heia verò, inquit, geram morem vobis et me oblinam sciens ; quod quoniam, qui aurum² quærent, non putant sibi recusandum, nos, quum justitiam quæramus, rem multò omni auro cariorem, nullam profectò molestiam fugere debemus. Atque utinam, quemadmodum oratione sum usus aliena, sic mihi ore uti liceret alieno ! Nunc ea dicenda sunt L. Furio Philo, quæ Carneades³, Græcus homo et consuetus, quod commodum esset, verbis⁴

1. *Atqui.... videre.* « Vous me chargez, en vérité, d'une belle cause, » a dit ironiquement Philus. — « Sans doute, tu as à craindre, répond Lælius, sur le même ton, qu'on ne te prenne au mot, etc. »

2. *Oblinam*, je me mettrai dans le boubier. — *Aurum*, etc. Δικαιοσύνην δὲ ζητοῦντας, πρᾶγμα πολλῶν χρυσίου τιμώτερον. (Platon, *République*, I.)

3. Philus se fait pour un moment l'interprète de Carnéade. Carnéade fut, après Arcésilas, le chef de la nouvelle Académie, combattit contre Chrysippe, comme l'autre contre Zénon, et contribua à affirmer la doctrine de la vrai-

semblance. Envoyé en ambassade à Rome, en 157 av. J.C., avec Critolaüs et Diogène de Babylonie, il éblouit les Romains par son éloquence, et souleva contre lui l'indignation du vieux Caton. Un jour il fit avec la plus vive éloquence l'éloge de la justice, et le lendemain, prouva devant le même auditoire, que la justice n'est qu'un mot.

4. Lacune de plus d'une demi-page. (Voy. *Fragments* du livre III, ch. v, vi, vii). Philus commençait son plaidoyer en faveur de l'injustice, et rappelait les efforts de Platon et d'Aristote pour établir la doctrine opposée.

VI¹.

VII.

Efforts inutiles des philosophes pour définir la justice; le génie lui-même y est impuissant, parce qu'il n'y a rien d'absolument juste.

VIII. « *** et reperiret et tueretur; alter² autem de ipsâ justitiâ quatuor implévit sanè grandes libros. Nam ab Chrysippo nihil magnum nec magnificum desideravi, qui suo quodam more loquitur, ut omnia verborum momentis, non rerum ponderibus examinet³. Illorum fuit heroum⁴, eam virtutem, quæ est una, si modò est, maximè munifica et liberalis, et quæ omnes magis, quàm sepse⁵ diligit, aliis nata potiùs, quàm sibi, excitare jacentem et in illo divino solio non longè a sapientiâ collocare. Nec verò illis aut voluntas defuit; quæ enim iis scribendi alia

1. Voyez, pour les chap. VI et VII, les *Fragments* à la fin du livre.

2. *Alter*. Aristote. Cicéron désigne ici sans doute un ouvrage perdu, que Diogène Laërce enregistre dans son catalogue.

3. Cicéron a mainte fois adressé ce reproche, peu mérité, aux stoïciens, et prétendu qu'ils n'ont créé que de nouveaux mots. Chrysippe, né vers 280 avant J. C., fut, après Zénon et Cléanthe, un des trois grands maîtres de l'école stoïcienne, et l'adversaire acharné de la nouvelle Académie. Si l'on

ajoute qu'il était profond logicien, on expliquera le dédain de Cicéron, et par sa prédilection pour la nouvelle Académie, et par sa répugnance pour les études logiques. Chrysippe avait, si l'on en croit quelques anciens, composé trois cents volumes de logique et environ quatre cents de morale.

4. *Illorum heroum*, ces héros de la philosophie; il y a là quelque ironie.

5. *Sepse*, forme archaïque, pour *se ipsa*. Sénèque (*Lettres à Lucilius*, CXXVIII) la cite en la rapportant à cet ouvrage « *Sepse*, dit-il, id est *se ipsa* »

causa, aut quod omnino consilium fuit? aut ingenium, quo omnibus præstiterunt. Sed eorum et voluntatem et copiam causa vicit. Jus enim, de quo quærimus, civile est aliquod, naturale nullum¹; nam si esset, ut calida et frigida, et amara et dulcia, sic essent justa et injusta eadem omnibus².

Qu'on passe en revue les diverses nations de la terre, leurs cultes bizarres ou odieux, et leurs lois inconstantes, on restera convaincu que la justice varie au gré des caprices des hommes.

IX. « Nunc autem, si quis, illo Pacuviano invehens
« alitum anginium curru³, » multas et varias gentes
et urbes despiciere et oculis collustrare possit; videat
primùm in illâ incorruptâ maximè gente Ægyptio-
rum, quæ plurimorum sæculorum et eventorum me-
moriâ litteris continet, bovem quemdam putari
deum, quem Apim Ægyptii nominent; multaque alia
portenta apud eosdem, et cujusque generis belluas
numero consecratas deorum. Deinde Græciæ, sicut
apud nos, delubra magnifica humanis consecrata si-
mulacris, quæ Persæ nefaria putaverunt : eamque
unam ob causam Xerxes inflammari Atheniensium
fana jussisse dicitur, quòd deos, quorum domus esset
omnis hic mundus, inclusos parietibus contineri nefas

1. Jus.... nullum, il y a un droit selon la loi, mais non selon la nature. C'est la thèse de Callias dans le Gorgias.

2. L'exemple est mal choisi, quoique souvent employé ; les

jugements de nos sens sont encore plus variables que les idées morales, et l'on s'entend mieux sur le bien et le mal que sur le doux et l'amer.

3. Fragment de Pacuvius.

esse duceret. Post autem cum Persis et Philippus qui cogitavit, et Alexander qui gessit¹, hanc bellandi causam inferebat, quod vellet Græciæ sana pœnire : quæ ne reficienda quidem Graii putaverunt, ut esset posteris ante oculos² documentum Persarum sceleris sempiternum. Quàm multi, ut Tauri in Axino³, ut rex Ægypti Busiris, ut Galli, ut Pœni, homines immolare et pium et diis immortalibus gratissimum esse duxerunt ! Vitæ verò instituta sic distant, ut Cretes et Ætoli latrocinari honestum putent, Lacedæmonii suos omnes agros esse dictitârint, quos spiculo possent attingere. Athenienses jurare etiam publicè solebant⁴, omnem suam esse terram, quæ oleam frugesve ferret. Galli turpe esse ducunt framentum manu quærere ; itaque armati alienos agros demunt. Nos verò justissimi homines, qui Transalpinas gentes oleam et vitem serere non sinimus, quod pluris sint nostra oliveta nostræque vineæ ; quod quum faciamus, prudenter facere dicimur ; ut intelligatis, discrepare ab æquitate sapientiam. Lycurgus autem, ille legum optimarum et æquissimi juris inventor, agros locupletium plebi, ut servitio, colendos dedit⁵.

1. Cum Persis... qui gessit, Philippe qui médita la guerre contre les Perses, et Alexandre qui la fit.

2. Ailleurs ante os.

3. Tauri in Axino, les habitants de la Tauride, sur les rivages du Pont-Euxin. En ionien : Ἀξινοί.

4. Jurare publicè solebant. On faisait prêter aux Éphèbes

ce serment : ὅροις χρῆσασθαι τῆς Ἀττικῆς, πυροῖς, κριταῖς, ἀμπέλους, ἐλαίαις.

5. Ce chapitre expose avec vivacité une objection tant de fois opposée à la morale, et ainsi résumée par Pascal : « Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité au delà des Pyrénées, erreur au delà. (Pensées, art. 411.) »

Même dans les limites d'une seule cité, le droit ne reste jamais stable, et la loi du lendemain contredit celle de la veille.

X. « Genera verò si velim juris, institutorum, morum consuetudinumque describere, non modò in tot gentibus varia, sed in unâ urbe, vel in hac ipsâ, millies mutata demonstrem; ut hic juris noster interpretes alia nunc Manilius jura dicat esse de mulierum legatis et hereditatibus, alia solitus sit adolescens dicere, nondum Voconiâ lege latâ¹; quæ quidem ipsa lex, utilitatis virorum gratiâ rogata, in mulieres plena est injuriæ. Cur enim pecuniam non habeat mulier? cur virgini Vestali sit heres², non sit matri suæ? Cur autem, si pecuniæ modus statuendus fuit feminis, P. Crassi filia posset habere, si unica patri esset, æris millies salvâ lege: mea tricies non posset³ ***

4. La loi Voconia était en vigueur depuis environ quarante ans. Elle déclarait les filles incapables d'hériter de leur père; *nec unicam filiam*, dit saint Augustin, pas même une fille unique. Cicéron indique, au contraire,

qu'il y avait une exception pour ce cas.

2. Numa avait accordé aux Vestales le droit de tester, même du vivant de leur père.

3. Lacune d'une dizaine de lignes.

Que doit faire l'honnête homme décidé à obéir aux lois, et forcé de se démentir lui-même pour ne pas les enfreindre ? Il n'y a pas de droit naturel.

XI. « *** sanxisset jura nobis ; et omnes iisdem et iisdem non aliàs aliis uterentur ¹. Quæro autem ; si justî hominis et si boni est viri parere legibus ; quibus ? an quæcumque erunt ? at nec inconstantiam virtus recipit ², nec varietatem natura patitur ; legesque poenâ, non justitiâ nostrâ ³, comprobantur. Nihil habet igitur naturale jus ; ex quo illud efficitur, ne justos quidem esse naturâ ⁴. An verò in legibus varietatem esse dicunt, naturâ autem viros bonos eam justitiam sequi, quæ sit, non eam, quæ putetur ? esse enim hoc boni viri et justî, tribuere id cuique, quod sit quoque dignum. Ecquid ergo primùm mutis tribuemus belluis ? non enim mediocres viri, sed maximi et docti, Pythagoras et Empedocles ⁵, unam

1. Creuzer supplée : *Si natura sanxisset*. Il est au moins certain que la démonstration commencée se continue.

2. *Nec.... recipit*, la vertu ne se peut démentir. Singulier sophisme ; s'appuyer sur l'existence de la vertu pour prouver que la justice n'existe pas !

3. *Nostrâ*, c'est-à-dire *nobis innatâ*.

4. « Rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi... La coutume fait toute l'équité. » (Pascal, *Pensées*, art. 111.)

5. On connaît assez la doctrine de Pythagore sur la migration des âmes. Empédocle

dit à son tour : « Rien n'est engendré, rien ne périt. » Il ajoute : « La vertu n'est pas telle pour ceux-ci, telle autre pour ceux-là. C'est une loi universelle qui embrasse la vaste étendue de l'air et l'immensité du ciel. » La conséquence c'est que les animaux ont des droits égaux aux nôtres : « Le père saisit son fils qui n'a fait que changer de forme.... Il l'égorge et va ensuite dans sa maison préparer un repas sacrilège. »

A ce compte, l'homme ne pourrait pas même se nourrir des végétaux. Empédocle est bien obligé de le lui permettre ;

omnium animantium conditionem juris esse denun-
tiant ; clamantque inexpiabiles pœnas impendere iis,
a quibus violatum sit animal. Scelus est igitur nocere
bestiæ ; quod scelus qui velit¹ ***.

La sagesse est souvent opposée à cette prétendue justice ;
l'une nous fait un devoir de consulter nos intérêts , et
l'autre de les sacrifier.

XII. « *** omnibus *quæritote*². Sapiëntia jubet au-
gere opes , amplificare divitias , proferre fines. Unde
enim *potuisset* Alexander summus *ille* imperator , qui
in *Asiâ olim* armis fines imperii propagavit , nisi affi-
quid de alieno accessisset , imperare , quàm plurimis
frui voluptatibus , pollere , regnare , dominari ? Justi-
tia autem præcipit parcere omnibus , consulere ge-
neri hominum , suum cuique reddere , sacra , publica ,
aliena non tangere. Quid igitur efficitur ? Si sapien-
tiæ pareas , divitiæ , potestates , opes , honores , impe-
ria , regna , vel privatis vel populis³. Sed quoniam
de re publicâ loquimur , sunt illustriora , quæ publicè
fiunt ; quoniamque eadem est ratio juris in utroque ,
de populi sapiëntiâ dicendum puto. Ut jam omittam

n'en est que deux , le laurier et
la fève , qu'il déclare inviolables.
Voyez les *Restes des poèmes*
d'Empédocle. Amst. 1838.

1. Lacune plus considérable
que toutes les précédentes. Sur
environ trois cents pages on n'en
retrouve que huit ; et encore est-
il difficile de laisser ces lambeaux
et d'en fixer la place. Nous sui-
vons A. Mai , dans sa première

édition , avec quelques change-
ments proposés par Nobbe.

2. On peut insérer ici une
phrase extraite de Nonius. Voy.
Fragments. Plusieurs mots ont
dû être suppléés ou rétablis ;
On les marque par des *italiques*.
D'autres restent très-douteux.

3. La phrase n'est guère in-
telligible. A. Mai sous-entend
efficiuntur.

alios, noster hic populus, quem Africanus hesterno sermone a stirpe repetivit¹, cujus imperio jam orbis terræ tenetur, justitiâ an sapientiâ est e minimo omnium^{*** 2}.

XIII³.

La justice est née d'un pacte entre les forts et les faibles ;
on ne renonce à faire le mal que pour ne pas le subir à son tour.

XIV. «^{***} Sunt enim omnes, qui in populum vitæ necisque potestatem habent, tyranni⁴; sed de Jovis optimi nomine malunt reges vocari. Quum autem certi propter divitias aut genus aut aliquas opes rem publicam teneant, est factio; sed vocantur illi optimates. Si verò populus plurimùm potest, omniaque ejus arbitrio reguntur, dicitur illa libertas, est verò licentia. Sed quum alius alium timet et homo hominem et ordo ordinem, tum, quia sibi nemo confidit, quasi pactio fit inter populum et potentes; ex quo existit id, quod Scipio laudabat, conjunctum civitatis genus. Etenim justitiæ non natura nec voluntas, sed imbecillitas mater est⁵. Nam quum de tribus unum

4. On voit que Philus continue à exprimer ses doutes sur la justice. Il ne paraît avoir rien ajouté aux discours d'Adimante et de Glaucon, au livre II de la *République*. Les imitations sont si continues, qu'on renonce à citer le texte grec.

2. Ici commence une nouvelle lacune d'une vingtaine de

lignes. A. Mai finit ainsi la phrase : *Maximus factus*.

3. Fragments de Lactance. Voir les *Fragments* à la fin de ce livre.

4. Ὁ πρῶτος εἰς δυνάμιν ἐθῶν, πρῶτος ἀδικεῖ. (*Rép.*, II.)

5. C'est le mot de Platon : Ἀρρωστία, ἀδυναμία τοῦ ἀδικεῖν. (*Rép.*, II.)

esset optandum, aut facere injuriam nec accipere, aut et facere et accipere, aut neutrum; optimum est facere, impunè si possis; secundum, nec facere nec pati; miserrimum, digladiari semper tum faciendis tum accipiendis injuriis¹. Ita qui primum illud assequi² ***

.... Le peuple qui voudrait sérieusement être juste, devrait renoncer au sol même qu'il habite, à moins de prétendre, comme les Athéniens, qu'il en est sorti.

XV³. «

*** præter Arcadas et Athenienses, qui, credo, timentes hoc interdictum justitiæ ne quando existeret, commenti sunt, se de terrâ, tanquam hos ex arvis musculos, exstittisse.

1. Suppléer à la suite par le discours de Glaucon (*République*, II, II) : Οὐσίαν δικαιοσύνης μεταξύ οὐσαν τοῦ μὲν ἀρίστου ὄντος, ἐὰν ἀδικῶν μὴ διδῶ δίκην, τοῦ δὲ κακίστου, ἐὰν ἀδικούμενος τιμωρεῖσθαι ἀδύνατος ᾖ· τὸ δὲ δίκαιον ἐν μέσῳ δὲ τούτων ἀμφοτέρων ἀγαπᾶσθαι, etc.

2. Lacune de plusieurs pages.

3. Voy. les *Fragments* du III^e livre, ch. xv. Lactance semble suivre pas à pas le discours de Philus : « Si les peuples voulaient être justes, dit-il, et rendre ce qui ne leur appartient pas, il ne leur resterait rien, » excepté les Arcadiens et les Athéniens qui se prétendent nés du sol, comme ces rats qui sortent de terre à nos pieds.

Les philosophes défendent la justice par des arguments qui la ruinent : ils la recommandent non pour elle-même, mais pour le bonheur qu'elle procure et les souffrances qu'elle épargne.

XVI. « Ad hæc illa dici solent primùm ab iis, qui minimè sunt in disserendo mali¹ ; qui in hac causâ eò plus auctoritatis habent, quia, quum de viro bono quæritur, quem apertum et simplicem volumus esse, non sunt in disputando vafri, non veteratores, non malitiosi. Negant enim sapientem idcirco virum bonum esse, quòd eum suâ sponte ac per se bonitas et iustitia delectet ; sed quòd vacua metu, curâ, sollicitudine, periculo vita bonorum virorum sit ; contrà autem improbis semper aliquis scrupus in animis hæreat, semper iis ante oculos judicia et supplicia versentur. Nullum autem emolumentum esse, nullum injustitiâ partum præmium tantum, semper ut timeas, semper ut adesse, semper ut impendere aliquam poenam putes, damna^{***2}

1. Jusqu'à présent Philus s'est servi, pour prouver qu'il n'y a pas de droit naturel, des arguments des sophistes et des sceptiques. Il va soulever contre la justice une nouvelle difficulté, en résumant les arguments mêmes des philosophes, qui la défendent et la présentent moins,

dira-t-il, comme bonne en soi, qu'avantageuse à ceux qui la pratiquent. La première thèse est soutenue dans la *République* de Platon (livre II) par Glaucon, et la seconde par Adimante.

2. Lacune d'au moins une demi-page.

L'apparence même de la justice a tous ces avantages ; et de deux hommes, dont l'un a toutes les vertus et l'autre tous les vices, si le premier a la réputation d'un scélérat, et le second celle d'un homme de bien, lequel sera le plus malheureux ? Et de ces deux destinées, laquelle doit-on envier ?

XVII. « Quæro, si duo sint, quorum alter optimus vir, æquissimus, summâ justitiâ, singulari fide; alter insignis scelere et audaciâ ; et si in eo sit errore civitas, ut bonum illum virum sceleratum, facinorosum, nefarium putet ; contra autem, qui sit improbissimus, existimet esse summâ probitate ac fide, proque hac opinione omnium civium bonus ille vir vexatur, rapiatur, manus ei denique afferantur, effodiantur oculi, damnetur, vinciatur, uratur, exterminetur¹, egeat, postremò jure etiam optimo omnibus miserrimus esse videatur : contra autem ille improbus laudetur, colatur, ab omnibus diligatur, omnes ad eum honores, omnia imperia, omnes opes, omnes undique copię conferantur, vir denique optimus omnium existimatione et dignissimus omni fortunâ optimâ judicetur ; quis tandem erit tam demens, qui dubitet, utrum se esse malit² ?

1. Le manuscrit ne contient que la dernière partie de ce chapitre, à partir des deux dernières syllabes du mot *exterminetur*. Le reste est emprunté à Lactance, citant la *Republique de Cicéron* (*Instit.*, V, XII). Il n'est pas certain que l'auteur chrétien n'ait pas changé et altéré son modèle.

2. Tout ce chapitre est une imitation du livre II de la *République*. C'est la fin du discours de Glaucon. L'homme vertueux, méconnu et persécuté, y est dépeint avec une telle éloquence, qu'on y a vu parfois une image anticipée de la passion de Jésus-Christ : *Μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δι-*

Il en est des peuples comme des individus ; ils préfèrent l'iniquité avec la puissance, à la vertu qui les laisserait pauvres ou dépendants.

XVIII. Quod in singulis, id est in populis : nulla est tam stulta civitas, quæ non injustè imperare malit, quàm servire justè. Nec verò longius abibo. Consul ego quæsi, quum vos mihi essetis in consilio, de Numantino foedere. Quis ignorabat Q. Pompeium fecisse foedus, eadem in causâ esse Mancinum? Alter vir optimus etiam suasit rogationem, me ex senatûs consulto ferente; alter acerrimè se defendit¹. Si pudor quæritur, si probitas, si fides, Mancinus hæc attulit; si ratio, consilium, prudentia, Pompeius antistat. Utrum^{***2}. »

XIX³.

XX⁴.

XXI⁵.

σεται, ἐκκαυθήσεται τὸ ὀφθαλμῷ τελευτῶν πάντα κακὰ παθὼν ἀνασχινοδουλευθήσεται.

1. Cicéron rappelle ce fait au livre III du traité *des Devoirs*. Mancinus avait traité avec les Numantins, sans l'autorisation du sénat, et fut le premier à soutenir le projet de sénatus-consulte qui le livrait aux ennemis en dégageant l'honneur de la république. Q. Pompée sut esquiver le même sort en

niant, contre toute vérité, la convention qu'il avait conclue et signée.

2. Lacune dont A. Mai ne peut fixer au juste l'étendue. Suivent des extraits de quelques auteurs qu'on peut lire aux *Fragments* du III^e livre, page 187.

3. Voyez aux *Fragments* du livre III, ch. XIX.

4. *Ib.*, ch. XX.

5. *Ib.*, ch. XXI.

Lælius, répondant à Philus, oppose aux législations variables et imparfaites des hommes, l'idée d'une loi immuable et absolue, partout et toujours la même ...

XXII¹. « Est quidem vera lex recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando a fraude deterreat, quæ tamen neque probos frustrâ jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi nec obrogari fas est, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari potest, nec verò aut per senatum aut per populum solvi hac lege possumus : neque est quærendus explanator aut interpres ejus alius ; nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthac ; sed et omnes gentes et omni tempore una lex et sempiterna et immutabilis continebit, unusque erit communis quasi magister et imperator omnium deus ; ille legis hujus inventor, disceptator, lator, cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernatus hoc ipso luet maximas poenas, etiam si cetera supplicia, quæ putantur, effugerit².

1. Tout le texte de ce chapitre est extrait de Lactance, qui paraît le citer littéralement. Il semble qu'on puisse l'attribuer à Cicéron, sans lui faire injure. C'est, ou le voit, la réponse de Lælius aux sophismes dont Philus s'est fait l'interprète, sans les accepter pourtant.

2. Les mêmes idées se retrouvent exposées avec plus

d'élévation encore et de netteté, au traité *des Lois* (II, IV) : « Quamobrem lex vera atque princeps, apta ad jubendum et ad vetandum, ratio est recta summi Jovis. » Elles ont été de tout temps reconnues et proclamées, et Sophocle les a traduites en un langage qui, pour être poétique, n'en est pas moins d'une admirable précision ; il appelle cette loi pri-

XXIII¹....XXIV....XXV....XXVI....XXVII....XXVIII²....

La justice assure seule la stabilité des États, et garantit leur puissance.....

XXIX. « *** Asiâ Ti. Gracchus; perseveravit in civibus, sociorum nominisque Latini jura neglexit ac foedera. Quæ si consuetudo ac licentia manare cœperit latiùs, imperiumque nostrum ad vim a jure traduxerit, ut, quæ adhuc voluntate nobis obediunt, terrore teneantur; etsi nobis, qui id ætatis sumus, evigilatum ferè est³, tamen de posteris nostris et de illâ immortalitate rei publicæ sollicitor; quæ poterat esse perpetua, si patriis viveretur institutis et moribus. »

Scipion félicite Lælius de son apologie de la justice.

XXX. Quæ quum dixisset Lælius, etsi omnes, qui aderant, significabant ab eo se esse admodum delectatos; tamen præter ceteros Scipio, quasi quodam gaudio elatus: « Multas tu quidem, inquit, Læli, sæpe causas ita defendisti, ut ego non modò tecum Servium Galbam collegam nostrum, quem tu, quoad vixit,

mitive ἀγραπτα κάσφαλῇ θῆσῃ νόμιμα, et il ajoute : Οὐ γάρ τι νῦν γε κίχθεις, ἀλλ' αἰεί ποτε, Ζῆ ταῦτα, κοῦδεὶς οἶδεν ἐξ ἐτοῦ φάνη. (Voyez *Antigone*, vers 456.)

4. Voy. les *Fragments* à la fin du livre, chap. xxiii.

2. Ib., chap. xxiv et suiv.

3. Métaphore tirée de la vie militaire : « Notre garde est presque finie. »

omnibus anteponebas, verùm ne Atticorum quidem oratorum quemquam aut *suavitate* ***¹.

Il ajoute que, sans la justice, tout pouvoir, même celui d'un roi, se change en tyrannie.

XXXI. « *** reportare. Ergo illam rem populi, id est rem publicam, quis diceret tum, quum crudelitate unius oppressi essent universi? neque esset una vinculum juris, nec consensus ac societas cœtus, quod est populus. Atque hoc idem Syracusis. Urbs illa præclara, quam ait Timæus² Græcarum maximam, omnium autem esse pulcherrimam, arx visenda, portus usque³ in sinus oppidi et ad urbis crepidines infusi, viæ latæ, porticus, templa, muri nihilo magis efficiebant⁴, Dionysio tenente, ut esset illa res publica; nihil enim populi, et unius erat populus ipse. Ergo ubi tyrannus est, ibi non vitiosam, ut heri⁵ dicebam, sed, ut nunc ratio cogit, dicendum est, planè nullam esse rem publicam. »

1. Lacune d'environ deux pages de cette édition. Voyez aux *Fragments*, ch. xxv.

2. Historien qu'il ne faut pas confondre avec le philosophe du même nom. Il avait écrit une histoire de la Sicile dont il reste quelques fragments.

3. *Portus usque*, etc. Les deux ports qui pénétraient au mi-

lieu de chacune des villes qui la composent, et amènent la mer jusqu'au pied de ses quais.

4. Construisez : *Non efficiebant magis ut esset*, etc.

5. *Heri*. Scipion a repris la parole; et l'on voit par la suite qu'il réitère la critique des trois formes essentielles de gouvernement.

Il n'y a plus alors de « chose publique. » Il n'y en avait plus à Athènes du temps des trente tyrans, ni à Rome sous la dictature des décemvirs.

XXXII. « Præclarè quidem dicis, Lælius; etenim video jam, quò pergat oratio. — SCIPIO. Vides igitur, ne illam quidem, quæ tota sit in factionis potestate¹, posse verè dici rem publicam. — LÆLIUS. Sic planè judico. — SCIPIO. Et rectissimè quidem judicas: quæ enim fuit tum Atheniensium res, quum post magnum illud Peloponnesiacum bellum triginta viri illi urbi injustissimè præfuerunt? num aut vetus gloria civitatis, aut species præclara oppidi, aut theatrum, gymnasia, porticus, aut propylæa nobilia, aut arx, aut admiranda opera Phidiæ, aut Piræus ille magnificus rem publicam efficiebat? — Minimè verò, Lælius; quoniam quidem populi res non erat. — SCIPIO. Quid, quum decem viri Romæ sinè provocatiōe fuerunt, tertio illo anno, quum vindicias amisisset ipsa libertas²? — LÆLIUS. Populi nulla res erat; imò verò id populus egit, ut rem suam recuperaret.

1. *In factionis potestate.*
Après la royauté, l'aristocratie
qui dégénère en faction.

2. *Vindicias... libertas*, la
liberté n'avait pas même le
droit de réclamer.

L'autorité du peuple n'a de même quelque légitimité que si elle est fondée sur le droit; sinon, c'est la plus insupportable des tyrannies.

XXXIII. « SCIPIO. Venio nunc ad tertium genus illud, in quo esse videbuntur fortasse angustiae¹, quum per populum agi dicuntur et esse in populi potestate omnia; quum, de quocumque vult, supplicium sumit multitudo, quum agunt, rapiunt, tenent, dissipant, quæ volunt²; potesne tum, Læli, negare rem esse illam publicam, quum populi sint omnia, quoniam quidem populi esse rem volumus rem publicam? » Tum Lælius : « Ac nullam quidem citius negaverim esse rem publicam, *quàm quæ tota sit in multitudinis potestate; planè ut*³ nobis non placebat Syracusis fuisse rem publicam neque Agrigenti neque Athenis, quum essent tyranni; nec hìc, quum decemviri: nec video, quì magis in multitudinis dominatu rei publicæ nomen appareat : quia primùm mihi populus non est, ut tu optimè definisti, Scipio, nisi qui consensu juris continetur⁴; sed est tam tyrannus iste conventus, quàm si esset unus; hoc etiam tetrìor, quia nihil istà, quæ populi speciem et nomen imitatur, immanius belluà est. Nec verò convenit, quum furiosorum bona legibus in agnatorum⁵ potestate sint, quod eorum jam ***. »

1. In quo.... fortasse angustiae, où peut-être on trouve quelque difficulté.

2. « Enlève la liberté ou les biens, amasse ou dissipe à son gré. » (J. V. L.)

3. Les mots en italique sont des conjectures d'A. Mai.

4. Voyez livre I, chap. xxv.

5. Agnatorum. Les biens d'un furieux sont, par les lois, confiés à un conseil de famille.

Enfin, sans la justice, le gouvernement des grands n'a qu'une puissance arbitraire, et pourtant, dit Mummius, c'est le meilleur de tous.

XXXIV. « *** dici possint, cur illa sit res publica resque populi, quæ sunt dicta de regno. — Et multò etiam magis, inquit Mummius : nam in regem potiùs cadit domini similitudo, quòd est unus : plures verò boni in quâ re publicâ rerum potentur, nihil poterit esse illâ beatius¹. Sed tamen vel regnum malo, quàm liberum populum ; id enim tibi restat genus vitiosissimæ rei publicæ tertium². »

Scipion est moins convaincu de la supériorité du gouvernement aristocratique. Il réclame en faveur de la monarchie, et demande qu'on ne soit pas injuste même envers la démocratie, qui a ses bons côtés.

XXXV. Hic Scipio : « Agnosco, inquit, tuum morem istum, Spuri, aversum a ratione populari : sed quanquam potest id leniùs ferri, quàm tu soles ferre, tamen assentior, nullum esse de tribus his generibus, quod sit probandum minùs. Illud tamen non assentior tibi, præstare regi optimates : si enim sapientia est, quæ gubernet rem publicam, quid tandem interest, hæc in unone sit, an in pluribus³? Sed errore

1. Construisez : *Nihil poterit esse beatius illâ re publicâ in quâ, etc.*

2. Τῶν δὲ πραγμάτων τὸ χεῖριστον, τὴν ὀχλοκρατίαν. (Polybe, VI, vπ.)

3. Κἂν εἴ; ἡ πλείους μὲν τοῦ ἐνός, ἐλάττους δὲ τῶν πολλῶν, κρείττους ὦσι τῶν ἄλλων, τοὺτους ἂν δεῖσι κυρίους εἶναι μᾶλλον ἢ τὸ πλῆθος. (Aristote, Politique, III, vπ)

quodam fallimur ita disputando : quum enim optimates appellantur, nihil potest videri præstabilius. Quid enim optimo melius cogitari potest? Quum autem regis est facta mentio, occurrit animis rex etiam injustus; nos autem de injusto rege nihil loquimur nunc, quum de ipsâ regali re publicâ quærimus. Quare cogitato Romulam aut Pompiliam aut Tullum regem, fortan¹, non tam illius te rei publicæ poenitebit. — MUMMIUS. Quam igitur relinquis populari rei publicæ laudem? » Tum ille : « Quid? tibi tandem, Spuri, Rhodiorum, apud quos nuper fuimus unâ, nullane videtur esse res publica? — MUMMIUS. Mihi verò videtur; et minimè quidem vituperanda. — SCRIPPIO. Rectè dicis: sed, si meministi, omnes erant iidem tum de plebe tum senatores, vicissitudinesque habebant², quibus mensibus populari munere fungerentur, quibus senatorio; utrobique autem conventitium³ accipiebant; et in theatro et in curiâ res capitales et reliquas omnes judicabant iidem; tantum poterat tantique erat, quanti multitudo, *Senatus*⁴ ***.

1. Le manuscrit porte bien *fortan*; cette leçon est défendue par plusieurs critiques. Ailleurs *forsan, forsitan, fore*.

2. *Vicissitudines habebant*. Sur le gouvernement de Rhodes, voir le livre V de la *Politique* d'Aristote. Le pouvoir y passait de main en main. On trouve

une conception du même genre dans l'*Océana* d'Harrington.

3. *Conventitium*, le droit de présence, ἐκκλησιαστικὸν μισθόν.

4. Ici s'interrompt le troisième livre. On ne peut mesurer avec précision l'étendue de nos pertes.

FRAGMENTA LIBRI TERTII.

1. I. Homo quum fragilis imbecillisque nascatur, tamen et a mutis omnibus tutus est; et ea omnia, quæ firmiora nascuntur, etiamsi vim cœli fortiter patiuntur, ab homine tamen tuta esse non possunt. Ita fit, ut plus homini conferat ratio, quàm natura mutis : quoniam in illis nec magnitudo virium, neque firmitas corporis efficere potest, quominus aut opprimantur a nobis, aut nostræ subjecta sint potestati, etc. Plato naturæ gratias egit, quòd homo natus esset, etc. ¹ ***

2. IV ... quoniam sumus ab ipsâ calce ejus interpellatione revocati ²....

3. V. Ut Carneadi respondeatis, qui sæpe optimas causas ingenii calumniâ ludificari solet ³....

4. VI. Carneades Academicæ sectæ philosophus, cujus in disserendo quæ vis fuerit, quæ eloquentia, quod acumen, qui nescit, is ex prædicatione Ciceronis intelliget aut Lucilii, apud quem disserens Neptunus de re difficillimâ ostendit non posse id explicari, nec si Carneadem ipsum Orcus remittat. Is

1. Lactance, de l'Oeuvre de Dieu, III. Ce passage serait une imitation du début du III^e livre.

2. Sénèque (Lettre CVIII). Ces quelques mots cités par Sénèque semblent, en effet, s'adapter à ce passage. Les quatre

dernières lettres sont restées dans le manuscrit.

3. Nonius, au mot Calumniâ. Ces mots sont textuellement extraits du livre III de la République, mais on hésite à en fixer la place.

quum legatus ab Atheniensibus Romam missus esset, disputavit de justitiâ copiosè, audiente Galbâ et Catone Censorio, maximis tunc oratoribus. Sed idem disputationem suam postridie contrariâ disputatione subvertit, et justitiam, quam pridie laudaverat, sustulit; non quidem philosophi gravitate, cujus firma et stabilis debet esse sententia, sed quasi oratorio exercitii genere in utramque partem disserendi. Quod ille facere solebat, ut alios quidlibet asserentes posset refutare. Eam disputationem, quâ justitia evertitur, apud Ciceronem L. Furius recordatur : credo, quoniam de re publicâ disserebat, ut defensionem laudationemque ejus induceret, sinè quâ putabat regi non posse rem publicam. Carneades autem, ut Aristotelem refelleret ac Platonem, justitiæ patronos, primâ illâ disputatione collegit ea omnia, quæ pro justitiâ dicebantur, ut posset illa, sicut fecit, evertere¹.

5. VII. Plurimi quidem philosophorum, sed maximè Plato et Aristoteles, de justitiâ multa dixerunt, asserentes et extollentes eam summâ laude virtutem, quòd suum cuique tribuat, quòd æquitatem in omnibus servet, et quum ceteræ virtutes quasi tacitæ sint, et intus inclusæ, solæ esse justitiam, quæ nec sibi tantùm conciliata sit, nec occulta, sed foràs tota promineat², et ad bene faciendum prona sit, ut

1. Lactance, *Instit.*, V, xiv.
Il y a là, sans doute, quelque souvenir du livre de Cicéron, mais non une citation textuelle.
2. Comparer ces mots avec le texte même de Cicéron con-

servé par Nonius (au paragraphe suivant); on verra par là que Lactance imite, qu'il analyse, mais qu'il ne cite pas littéralement les passages de son modèle.

quàm plurimis prosit. Quasi verò in iudiciis solis atque in potestate aliquâ constitutis justitia esse debeat et non in omnibus ! Atqui nullus est hominum ne infirmorum quidem ac mendicorum, in quem justitia cadere non possit. Sed quia ignorabant, quid esset, unde proflueret, quid operis haberet, summam illam virtutem, id est commune omnium bonum, paucis tribuerunt, eamque nullas utilitates proprias aucupari, sed alienis tantùm commodis studere dixerunt. Nec immeritò exstitit Carneades, homo summo ingenio et acumine, qui refelleret istorum orationem, et justitiam, quæ fundamentum stabile non habebat, everteret ; non quia vituperandam esse justitiam sentiebat, sed ut illos defensores ejus ostenderet nihil certi, nihil firmi de justitiâ disputare¹.

6. Justitia foràs spectat et projecta tota est atque eminet.

7. Quæ virtus præter ceteras tota se ad alienas porrigit utilitates atque explicat².

8. XII. Nam quum quæreretur ex eo, quo scelere impulsus mare haberet infestum uno myoparone : « Eodem, inquit, quo tu orbem terræ³. »

9. XIII. Quantùm a justitiâ recedat utilitas, populus ipse Romanus docet, qui per feciales bella indicendo, et legitimè injurias faciendo, semperque aliena cupiendo atque rapiendo, possessionem sibi totius orbis comparavit⁴.

1. Lactance, *Epitom.*, LV.

2. Ces deux phrases sont conservées par Nonius, l'une au mot *Projectum* et l'autre au mot *Explicare*.

3. Nonius, au mot *Myoparo*.

4. Lactance, *Institutions divines*, VI, IX. Ces paroles semblent mal à propos rapprochées du chap. XII.

10. Quæ sunt patriæ commoda, nisi alternus civitatis aut gentis incommoda? id est fines propagare, aliis violenter ereptos, augere imperium, vectigalia facere meliora, etc. Itaque hæc bona quisquis patriæ acquisierit, hoc est eversis civitatibus gentibusque deletis, ærarium pecuniâ referserit, agros ceperit, cives suos locupletiores fecerit, hic laudibus fertur in cælum, in hoc putatur summa et perfecta esse virtus : qui error non modò populi et imperitorum, sed etiam philosophorum est, qui præcepta quoquè dant ad injustitiam¹.

11. XV. Carneadis summa disputationis hæc fuit : Jura sibi homines pro utilitate sanxisse, scilicet varia pro moribus, et apud eosdem pro temporibus sæpe mutata; jus autem naturale esse nullum. Omnes et homines et alias animantes ad utilitates suas naturâ ducente ferri; proinde aut nullam esse justitiam; aut, si sit aliqua, summam esse stultitiam, quoniam sibi noceret, alienis commodis consulens. Et inferebat hæc argumenta : Omnibus populis, qui florerent imperio, et Romanis quoquè ipsis, qui totius orbis potirentur, si justi velint esse, hoc est si aliena restituant, ad casas esse redeundum et in egestate ac miseriis jacendum².

12. Ni fallor enim, omne regnum vel imperium bellis quæritur et victoriis propagatur, tot igitur sacrilegia Romanorum quot tropæa; tot de diis, quot de gentibus triumphî; tot manubiæ

1. Lactance, *Instit.*, VI, VI. | principaux arguments de Phil-
2. *Ib.*, V, X. Ces citations | las contre la justice, puisqu'il
peuvent aider à deviner les | les emprunte à Carnéade.

quot manent adhuc simulacra captivorum deorum, etc.¹.

13. XIX. Tum, omissis communibus, ad propria veniebat (Carneades). Bonus vir, inquit, si habeat servum fugitivum vel domum insalubrem ac pestilentem, quæ vitia solus sciat et ideo proscribat, ut vendat, utrùmne profitebitur, fugitivum servum vel pestilentem domum se vendere, an celabit emptorem? Si profitebitur, bonus quidem, quia non fallet, sed tamen stultus judicabitur, quia vel parvo vendet, vel omnino non vendet. Si celaverit, erit quidem sapiens, quia rei consulet; sed idem malus, quia fallet. Rursus, si reperiatur aliquem, qui aurichalcum se putet vendere, quum sit illud aurum; aut plumbum, quum sit argentum; tacebitne, ut id parvo emat, an indicabit, ut magno? Stultum planè videtur, malle magno. Unde intelligi volebat, et eum, qui sit justus ac bonus, stultum esse; et eum, qui sapiens, malum².

14. XX. Transcendebat ergo ad majora, in quibus nemo posset sinè periculo vitæ justus esse. Dicebat enim : Nempe justitia est, hominem non occidere, alienum prorsus non attingere. Quid ergo justus faciet, si fortè naufragium fecerit, et aliquis imbecillior viribus tabulam ceperit? nonne illum tabulâ deturbabit, ut ipse conscendat, eaque nixus eva-

1. Nous abrégons ce passage cité par Osann (Tertulien, *Apologetique*, xxv). Il serait difficile d'y soupçonner quelque souvenir de Cicéron. C'est bien du Tertulien.

2. Lactance, *Instit.* V, xvi. Tous ces exemples ont été reproduits par Cicéron, au livre III du traité des Devoirs, et empruntés par lui aux stoïciens Antipater et Diogène.

dat, maximè quum sit nullus medio mari testis? Si sapiens est, faciet; ipsi enim pereundum est, nisi fecerit. Si autem mori maluerit, quàm manus inferre alteri, jam verò justus ille, sed stultus est, qui vitæ suæ non parcat, dum parcit alienæ. Item : Si, acie suorum fusâ, hostes insequi cœperint, et justus ille nactus fuerit aliquem saucium equo insidentem : eine parcet, ut ipse occidatur; an dejiciet ex equo, ut ipse possit hostem effugere? quod si fecerit, sapiens, sed idem malus; si non fecerit, justus, sed idem stultus sit necesse est. Ita ergo justitiam quum in duas partes divisisset, alteram civilem esse dicens, alteram naturalem, utramque subvertit; quòd illa civilis sapientia sit quidem, sed justitia non sit; naturalis autem illa justitia sit quidem, sed non sit sapientia. Arguta hæc planè ac venenata sunt, et quæ M. Tullius non potuit refellere. Nam quum faciat Lælium Furio respondentem pro justitiâque dicentem, irrefutata hæc, tanquam foveam, prætergressus est ¹.

15. XXI. *** Non gravarer, Læli, nisi et hos velle putarem, et ipse cuperem te quoquè aliquam partem hujus nostri sermonis attingere : præsertim quum heri ipse dixeris, te nobis etiam superfuturum. Verùm id quidem fieri non potest; ne desis, omnes te rogamus ².

16. Sed juventuti nostræ minimè audiendus :

1. Lactance, *Instit.*, V, xvi. Ce sont des renseignements utiles; mais il faut se garder d'y chercher le texte de Cicéron. Les exemples de Carnéade se retrouvent dans le traité des Devoirs.

2. Aulu-Gelle (*les Nuits attiques*, I, xxii) cite ce passage et le tire, dit-il, du deuxième livre de la République. Le mot heri invite Mai à le reporter plutôt au troisième livre.

quippe si ita sensit, ut loquitur, est homo impurus; sin aliter, quod malo, oratio est tamen immanis¹.

17. XXIII. Scio in libro Ciceronis tertio, nisi fallor², de re publicâ, disputari : nullum bellum suscipi a civitate optimâ, nisi aut pro fide aut pro salute. Quid autem dicat pro salute, vel intelligi quam salutem velit, alio loco, demonstrans : Sed his pœnis, inquit, quas etiam stultissimi sentiunt, egestate, exsilio, vinculis, verberibus, elabuntur sæpe privati, oblatâ mortis celeritate; civitatibus autem mors ipsa pœna est, quæ videtur a pœnâ singulos vindicare. Debet enim constituta sic esse civitas, ut æterna sit. Itaque nullus interitus est rei publicæ naturalis, ut hominis : in quo mors non modò necessaria est, verùm etiam optanda persæpe. Civitas autem quum tollitur, deletur, exstinguitur. Simile est quodam modo, ut magnis parva conferamus, ac si omnis hic mundus intereat et concidat³.

18. In re publicâ dicit Cicero : Illa injusta bella sunt, quæ sunt sinè causâ suscepta. Idem Tullius, paucis interjectis, subdit : Nullum bellum justum habetur, nisi denuntiatum, nisi indictum, nisi [de] repetitis rebus⁴.

19. Noster autem populus sociis defendendis terrarum jam omnium potitus est⁵.

1. Nonius, au mot *Impurus*. Il est facile de comprendre que le personnage désigné est Carnéade.

2. *Nisi fallor*. On voit par ces mots que saint Augustin cite de mémoire.

3. Saint Augustin, *Cité de*

Dieu, XXII, vi. L'élévation des idées nous en indique assez la source, et nous avons, sinon les mots, du moins la pensée de Cicéron.

4. Isidore, *Orig.*, XVIII, 1.

5. Nonius, de *Numero et casu*.

20. XXIV. Disputatur certè acerrimè atque fortissimè in eisdem ipsis de re publicà libris adversus injustitiam pro justitià¹. Et quoniam, quum priùs ageretur pro injustitiæ partibus contra justitiam et diceretur nisi per injustitiam rem publicam stare augerique non posse, hoc veluti validissimum positum erat injustum esse, ut homines hominibus dominantibus serviant; quam tamen injustitiam nisi sequatur imperiosa civitas, cujus est magna res publica, non eam posse provinciis imperare; responsum est a parte justitiæ, ideo justum esse, quòd talibus hominibus sit utilis servitus, et pro utilitate eorum fieri, quum rectè fit, id est, quum improbis auferitur injuriarum licentia; et domiti se melius habebunt, quia indomiti deterius se habuerunt; subditumque est, ut ista ratio firmaretur, veluti a naturà sumptum nobile exemplum, atque dictum est: Cur igitur deus homini, animus imperat corpori, ratio libidini ceterisque vitiosis animi partibus²?

21. XXV. Audi manifestiora quæ dicat (Tullius) in libro de re publicà tertio, quum ageret de causâ imperandi. An non, inquit, cernimus, optimo cuique dominatum ab ipsâ naturâ cum summâ utilitate infirmorum datum? Cur igitur deus homini, animus imperat corpori, ratio libidini iracundiæque et ceteris vitiosis ejusdem animi partibus? Adhuc audi; paulò post enim: Sed et imperandi et serviendi, inquit, sunt dissimilitudines cognoscendæ. Nam ut animus cor-

1. C'est la réponse de Lælius au discours de Philus.

2. Saint Augustin, Cité de Dieu, XIX, XXI. Lactance pré-

tend, au contraire, que Lælius n'a pas pu répondre à quelques uns des arguments les plus pressants de Philus.

pori dicitur imperare, dicitur etiam libidini; sed corpori, ut rex civibus suis aut parens liberis; libidini autem ut servis dominus, quòd eam coercet et frangit. Sic regum, sic imperatorum, sic magistratuum, sic patrum, sic populorum imperia civibus sociisque præsunt, ut corporibus animus; domini autem servos ita fatigant, ut optima pars animi, id est sapientia, ejusdem animi vitiosas imbecillasque partes, ut libidines, ut iracundias, ut perturbationes ceteras¹.

22. Est enim genus injustæ servitutis, quum hi sunt alterius, qui sui possunt esse; quum autem hi famulantur².

23. XXVI. Si scieris, inquit Carneades, aspidem occultè latere uspiam, et velle aliquem imprudentem super eam assidere, cujus mors tibi emolumentum factura sit; improbè feceris, nisi monueris, ne assideat; sed impunè tamen; scisse enim te quis coarguere possit? Sed nimis multa. Perspicuum est enim, nisi æquitas, fides, justitia proficiscantur a naturâ, et si omnia hæc ad utilitatem referantur, virum bonum non posse reperiri. Deque his rebus satis multa in nostris de re publicâ libris sunt dicta a Lælio³.

24. Si, ut nos a te admonemur, rectè in illis libris diximus, nihil esse bonum, nisi quod honestum; nihil malum, nisi quod turpe sit⁴....

25. XXVII. Lætor probari tibi φυσικὴν esse τὴν

1. Saint Augustin, *Contra Julianum Pelag.*, IV, xii. Le style de ce morceau prouve assez que saint Augustin ne fait qu'analyser et ne cite pas le texte même.

2. Nomins, au mot *Famulantur*.

3. Cicéron, *des Vrais biens et des Vrais maux*, II, xviii.

4. Cicéron, *Lettres à Atticus*, X, iv.

πρὸς τὰ τέχνα : etenim si hæc non est, nulla potest homini esse ad hominem naturæ adjunctio ; quâ sublatâ, vitæ societas tollitur. Bene eveniat, inquit Carneades : spurcè, sed tamen prudentiùs, quàm Lucius noster et Patro ; qui quum omnia ad se referant, nec quidquam alterius causâ fieri putent, et quum eâ re bonum virum oportere esse dicant, ne malum habeat, non quò id naturâ rectum sit, non intelligunt, se de callido homine loqui, non de bono viro. Sed hæc, opinor, sunt in iis libris, quos tu laudando animos mihi addidisti¹.

26. In quibus assentior, sollicitam et periculosa[m] justitiam non esse sapientis².

27. XXVIII. Apud Ciceronem idem ille justitiæ defensor Lælius : Vult, inquit, planè virtus honorem ; nec est virtutis ulla alia merces ; quam tamen illa, inquit, accipit facilè, exigit non acerbè. Et alio loco³ idem Lælius : Huic tu viro quas divitias objicies ? quæ imperia ? quæ regna ? qui ista putat humana, sua bona divina judicat. Sed si aut ingrati universi, aut invidi multi, aut inimici potentes, suis virtutem præmiis spoliant ; næ illa se multis solatiis oblectat, maximèque suo decore se ipsa sustentat⁴.

28. Hercules, qui ob virtutem clarissimus et quasi Africanus inter deos habetur⁵....

29. In tertio de re publicâ libro Cicero quum Hercule[m] et Romulum ex hominibus deos esse factos

1. Cicéron, *Lettres à Atticus*, VII, 11. Ces renseignements ne sont guère propres à combler les lacunes du texte.

2. Priscien, VIII, vi.

3. Des passages très-éloignés les uns des autres se trouvent

ainsi rapprochés, et il est difficile d'en tirer quelque profit, même pour reconstituer l'ordre des idées.

4. Lactance, *Institutiones divines*, V, xviii et xxiii.

5. Id., *ibid.*, I ix.

asseveraret : Quorum non corpora, inquit, sunt in cœlum elata; neque enim natura pateretur, ut id, quod esset e terrâ, nisi in terrâ maneret¹.

30. Nunquam viri fortissimi fortitudinis, impigritatis, patientiæ²....

31. Pyrrhi ridetur largitas a consule, aut Samnitium copiæ Curio defuerunt³.

32. Cujus etiam focum Cato ille noster, quum venerat ad se in Sabinos, ut ex ipso audiebamus, visere solebat; apud quem ille sedens Samnitium, quondam hostium, tum jam clientium suorum, dona relegaverat⁴.

33. XXX. Duas sibi res, quominus in vulgus et in foro diceret, confidentiam et vocem, defuisse⁵....

34. Inclusorum hominum gemitu mugiebat tauros⁶.

FRAGMENTA INCERTÆ SEDIS.

35. Est igitur quiddam turbulentum in hominibus singulis, quod vel exultat voluptate, vel molestiâ frangitur⁷.

36. Sed ut ipsi seu animum periclitantur, seu vident, quid se putent esse facturos⁸.

1. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XXII, iv.

2. Nonius, au mot *Impigritas*.

3. Nonius, au mot *Largitas*.

4. Nonius, au mot *Apud*.

5. Nonius, au mot *Confidentia*. Il s'agit ou d'Isocrate ou de Lælius.

6. Mot cité par un scholiaste de Juvénal.

7. Nonius, au mot *Exultare*.

8. Nonius, au mot *Periculum*.

37. Phœnices primi mercaturis et mercibus suis avaritiam et magnificentiam et inexplebiles cupiditates omnium rerum exportaverunt in Græciam¹.

38. Sardanapalus ille vitiis multò quàm nomine ipso deformior²....

39. Quid ergo illa sibi vult absurda exceptio, nisi quis Athonem pro monumento vult funditus efficere Quis enim est Athos aut Olympus tantus³?

40. Enitar suo loco, ut ostendam secundùm definitiones ipsius Ciceronis, quibus, quid sit res publica et quid sit populus, loquente Scipione, breviter posuit; attestantibus etiam multis, sive ipsius sive eorum, quos loqui fecit in eadem disputatione sententiis; nunquam illam fuisse rem publicam, quia nunquam in eâ fuit vera justitia. Secundùm probabiliores autem definitiones pro suo more quædam res publica fuit, et melius ab antiquioribus Romanis quàm a posterioribus administrata est⁴.

Breviter enim rem publicam Cicero definit esse rem populi etc., populum esse cœtum multitudinis, juris consensu et utilitatis communione sociatum. Quid autem dicat juris consensum, disputando explicat, per hoc ostendens geri sinè justitiâ non posse rem publicam; ubi ergo justitia vera non est, nec jus potest esse. Quod enim jure fit, profectò justè fit; quod autem fit injustè, nec jure fieri potest. Non enim jura dicenda sunt vel putanda iniqua hominum

1. Nonius, au mot *Merx*.

2. Scholiaste de Juvénal, satire X.

3. Priscien, VI, xiii.

4. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, II, xxi. Un éditeur al-

lirme que dans ce passage et le suivant saint Augustin reproduit une grande partie de la fin du livre III, et ne craint pas d'ajouter qu'il le fait Tullianis verbis.

constituta, quum illud etiam ipsi jus esse dicant, quod de justitiæ fonte manaverit; falsumque esse, quod a quibusdam non rectè sentientibus dici solet, id esse jus, quod ei, qui plùs potest, utile est. Quocirca, ubi non est vera justitia; juris consensu sociatus cœtus hominum non potest esse : et ideo nec populus, juxta illam Scipionis vel Ciceronis definitionem : et si non populus, nec res populi, sed qualiscumque multitudinis, quæ populi nomine digna non est. Ac per hoc, si res publica res populi est, et populus non est, qui consensu non sociatus est juris, non est autem jus, ubi nulla justitia est; procul dubio colligitur, ubi justitia non est, non esse rem publicam. Justitia porrò ea virtus est, quæ sua cuique distribuit ¹.

1. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XIX, XXI.





ARGUMENT ANALYTIQUE

DES FRAGMENTS DU QUATRIEME LIVRE.

Ce livre a presque entièrement péri. Pour s'en faire une idée très-peu certaine, il faudrait, comme A. Mai, analyser Lactance, c'est-à-dire tenir pour assuré, même en l'absence de toute indication, que cet auteur imite Cicéron, et ne pas reculer devant le risque d'attribuer au grand écrivain latin des idées qui n'entraient pas dans le plan de son ouvrage.

Voici, à consulter les débris informes épars chez quelques auteurs, et auxquels le manuscrit du Vatican n'a malheureusement presque rien ajouté; voici, sans hypothèses, quelques-unes au moins des questions traitées dans ce livre. Il faut des citoyens à la république, et, par conséquent, le développement des facultés de l'âme et des forces physiques est une condition de tout bon gouvernement. Cicéron comparait les premières aux secondes; c'était le prologue. Puis il étudiait les moyens de former les mœurs, traitait de l'éducation, négligée à Rome, bien qu'elle y fût meilleure, assure-t-il, qu'en Grèce. A l'imitation de Platon, il considérait la famille comme le commencement de la cité, examinait au moins sommairement les grandes questions de la condition des femmes, et de la nature du mariage, et de la propriété; de l'influence des arts et en particulier de la poésie et de la musique sur les mœurs. *Mais ce serait se hasarder que de dire quelle solution il donnait à ces problèmes.*

LIBRI IV FRAGMENTA¹.

1. I². Atque ipsa mens, quæ futura videt, præterita meminit³.

2. Etenim si nemo est, inquit, quin emori malit, quàm converti in aliquam figuram bestię, quàmvis hominis mentem sit habiturus; quantò est miserius, in hominis figurâ, animo esse efferato? Mihi quidem tantò videtur, quantò præstabilior est animus corpore⁴.

3. Non idem esse arietis et P. Africani bonum⁵.

4. Eademque objectu suo umbram noctemque efficiat, quum ad numerum dierum aptam, tum ad laborum quietem⁶....

5. Quumque autumnò terras ad concipiendas

1. Le manuscrit du Vatican ne nous a conservé de ce livre et des suivants que quelques débris, qu'il semble impossible de classer et de rapporter à leur place primitive. On les distinguera des autres passages recueillis dans les écrivains latins, postérieurs à Cicéron, en ce que ces derniers sont toujours suivis de la mention de l'ouvrage dont on les a extraits. Tous ces fragments réunis ne donnent de ce livre qu'une idée confuse, mais on n'a rien voulu omettre.

2. Quelques éditeurs reproduisent ici un passage de Lactance (*de l'Œuvre de Dieu*, I) où l'auteur, se préparant à parler de l'âme et du corps, se borne à rappeler que Cicéron en a brièvement parlé au livre quatrième de la République : « Leviter summa quæque decerpens. »

3. Nonius, dans le traité de *Numero et casu*.

4. Lactance, *Instit.*, V, xi.

5. Saint Augustin, contre Jul. Pelag., IV, xii.

6. Nonius, au mot *Aptam*.

fruges patefecerit; hieme ad conficiendas relaxarit; æstivâ maturitate alia mitigaverit, alia torruerit ¹.

6. Quum adhibent in pecuda pastores ²....

7. Armentum et ab eo armentarius ³....

8. II. *** gratiam. Quàm commodè ordines descripti, ætates, classes, equitatus, in quo suffragia sunt, etiam senatus : nimis multis jam stultè hanc utilitatem tolli cupientibus, qui novam largitionem quærunť aliquo plebiscito reddendorum equorum ⁴.

9. III. Considerate nunc, cetera quàm sint provisa sapienter ad illam civium beatè et honestè vivendi societatem ⁵ : ea est enim prima causa coeundi, et id hominibus effici ex re publicâ debet, partim institutis, alia legibus. Principio disciplinam puerilem ingenuis, de quâ Græci multum frustrâ laborârunt, et in quâ unâ Polybius noster hospes nostrorum institutorum negligentiam accusat, nullam certam aut destinatam legibus aut publicè expositam aut unam omnium esse voluerunt. Nam ***.....

10. Ad militiam euntibus dari solitos esse custodes, a quibus primo anno regantur ⁶.

11. Non modò ut Spartæ, rapere ubi pueri et clepere discunt ⁷....

12. Opprobrio fuisse adolescentibus si amatorem non haberent ⁸....

1. Nonius, au mot *Mit's*.

2. Nonius, au mot *Pecuda*.

3. Priscien, *super XII verss. Virg.*

4. Manuscrit du Vatican, comme tous les passages dont l'origine n'est pas indiquée par le note.

5. La vertu, dit Aristote, voilà le vrai but de l'État. (*Politique*, III, ix.)

6. Servius, Commentaire de l'Énéide, V, 648.

7. Nonius, au mot *Clepere*.

8. Servius, Commentaire de l'Énéide, X, 325.

13. IV. ri, nudari puberem. Ita sunt altè repetita quasi fundamenta quædam verecundiæ. Juventutis verò exercitatio quàm absurda in gymnasiis ! quàm levis epheborum illa militia ! quàm contractationes et amores soluti et liberi ! Mitto apud Eleos et Thebanos, apud quos in amore ingenuorum libido etiam permissam habet et solutam licentiam. Lacedæmonii ipsi, quum omnia concedunt in amore juvenum præter stuprum, tenui sanè muro dissepunt id quod excipiunt ; complexus enim concubitusque permittunt, palliis interjectis¹. Hic Lælius : Præclarè intelligo, Scipio, te in his Græciæ disciplinis, quas reprehendis, cum populis nobilissimis malle, quàm cum tuo Platone luctari, quem ne attingis quidem : præsertim quum ***

14. V. Et noster Plato magis etiam, quàm Lycurgus, omnia qui prorsùs jubet esse communia, ne quis civis propriam aut suam rem ullam queat dicere².

15. Ego verò eòdem, quò ille Homerum redimitum coronis et delibutum unguentis emittit ex eà urbe, quam sibi ipse fingit³.

16. VI. Censoris judicium nihil ferè damnato, nisi ruborem affert. Itaque ut omnis ea judicatio versatur tantummodo in nomine, animadversio illa ignominia dicta est⁴.

17. Horum enim severitatem dicitur inhorruisse primùm civitas⁵.

1. A. Mai avait d'abord lu
pallas inter pecus.

2. Nonius, au mot *Pro-*
prium.

3. Nonius, au mot *Fingere.*

4. Id., au mot *Ignominia.*

5. Id., au mot *Horrendum.*

18. Nec verò mulieribus præfectus præponatur, qui apud Græcos creari solet; sed sit censor, qui viros doceat moderari uxoribus ¹.

19. Ita magnam habet vim disciplina verecundiæ; carent temeto omnes mulieres ².

20. Atque etiam si qua erat famosa, ei cognati osculum non ferebant ³.

21. Itaque a petendo petulantia; a procando, id est poscendo, procacitas nominata est ⁴.

22. Nolo enim eundem populum imperatorem et portitorem esse terrarum. Optimum autem et in privatis familiis et in re publicâ vectigal ducō esse parsimoniam ⁵.

23. Fides enim nomen ipsum mihi videtur habere quum fit, quod dicitur ⁶.

24. In cive excelso atque homine nobili blanditiam, ostentationem, ambitionem notam esse levitatis ⁷.

25. Intuere paululū ipsos de re publicâ libros, quod nullus sit patriæ consulendi modus aut finis bonis. Cerne, quantis ibi laudibus frugalitas et continentia prædicetur, et erga conjugale vinculum fides, castique, honesti ac probi mores ⁸.

26. VIII. Admiror, nec rerum solū, sed verborum etiam elegantiam. Si jurgant, inquit. Benevolorum concertatio, non lis inimicorum, jurgium dicitur.

1. Nonius, dans le traité de *Numero et casu*.

2. Id., au mot *Temulenta*.

3. Id., au mot *Fama*.

4. Id., au mot *Procacitas*.

5. Id., au mot *Portitores*. — Montaigne traduit ce passage.

(Voyez *Esprit des Loix*, livre XX, chap. iv.)

6. Nonius, au mot *Fides*.

7. Id., au mot *Blandimentum*.

8. Saint Augustin, *Lettre cix*.

Jurgare igitur lex putat inter se vicinos, non litigare¹.

27. Eosdem terminos, hominum curæ atque vitæ, si pontificio jure sanctitudo sepulturæ².

28. Quòd insepultos reliquissent eos, quos e mari propter vim tempestatis excipere non potuissent, innocentes necaverint³....

29. Nec in hac dissensione suscepi populi causam, sed bonorum⁴....

30. Non enim facilè valenti populo resistitur, si aut nihil impertias juris aut parum⁵.

31. Cui quidem utinam verè fideliter abundè antè auguraverim⁶.

32. IX. Ad quos quum accessit, inquit, clamor et approbatio populi quasi magni cujusdam et sapientis magistri, quas illi obducunt tenebras ! quos invehunt metus ! quas inflammant cupiditates⁷ !

33. Negat Cicero, si duplicetur sibi ætas, habiturum se tempus, quo legat lyricos⁸.

34. X. Quum artem ludicram scenamque totam probro ducerent, genus id hominum non modò honore civium reliquorum carere, sed etiam tribu moveri notatione censoriâ voluerunt⁹.

35. Nunquam comœdiæ, nisi consuetudo vitæ pateretur, probare sua theatris flagitia potuissent. Et Græci quidem antiquiores vitiosæ suæ opinionis

1. Nonius, au mot *Jurgium*.

2. *Id.*, au mot *Sanctitudo*.

3. *Id.*, au mot *Excipere*.

4. *Id.*, de *Doctrinâ indo-*
genda.

5. Priscien, XV, IV.

6. Nonius, au mot *Augura*.

7. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, II, XIV.

8. Sénèque, *Lettre XXX*.

9. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, II, XIII.

quamdam convenientiam servaverunt, apud quos fuit etiam lege concessum, ut quod vallet comœdia, de quo vellet, nominatim diceret.... Quem illa non attigit? vel potius quem non vexavit? cui pepercit? Esto, populares homines, improbos, in re publicâ seditiosos, Cleonem, Cleophontem, Hyperbolum, læsit. Patiamur, etsi ejusmodi cives a censore melius est, quàm a poetâ notari; sed Periclem, quum jam suæ civitati maximâ auctoritate plurimos annos domi et belli præfuisset, violari versibus et eos agi in scenâ, non plûs decuit, quàm si Plautus noster voluisset aut Nævius Publio et Cnæo Scipioni, aut Cæcilius Marco Catoni maledicere.... Nostræ contrâ duodecim tabulæ, quum perpaucas res capite sanxissent, in his hanc quoquè sancientiam putaverunt, si quis occentavisset sive carmen condidisset, quod infamiam faceret flagitiumve alteri¹. Præclarè; judiciis enim magistratum, ac disceptationibus legitimis propositam vitam, non poetarum ingeniis, habere debemus, nec probrum audire, nisi eâ lege, ut respondere liceat et judicio defendere.... Veteribus displicuisse Romanis vel laudari quemquam in scenâ vivum hominem vel vituperari².

36. XI. Comœdiam esse Cicero ait imitationem vitæ, speculum consuetudinis, imaginem veritatis³.

1. « La disposition qui découvre le mieux le dessein des décemvirs est la peine capitale prononcée contre les auteurs des libelles et les poètes, etc. » (Montesquieu, *Esprit des Loix*, VI, xv.)

2. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, II, ix. Saint Augustin

nous avertit lui-même qu'il extrait ce passage littéralement, *ad verbum*, du livre IV de la *République*. Mais il ajoute : « Pour en rendre l'intelligence plus facile, j'ai omis quelques mots, j'en ai changé d'autres. »

3. Donat, *De la Comédi*

37. Siquidem et Æschines Atheniensis, vir eloquentissimus, quum adolescens tragœdias actitavisset, rem publicam capessivit; et Aristodemum, tragicum item actorem, maximis de rebus pacis et belli legatum ad Philippum Athenienses sæpe miserunt ¹.

etc. Ces mots sembleraient mieux placés avant le paragraphe précédent.

1. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, II, x. Des éditeurs citent un extrait d'un écrivain grec, Aristide Quintilien (*de la Musi-*

que, livre II, p. 69-71, édition Meibom), où se trouve une critique des opinions de Cicéron sur la musique, ἐν τοῖς Κικέρωνος τοῦ Ῥωμαίου πολιτικοῖς τὰ κατὰ μουσικῆς ῥηθέντα.



ARGUMENT ANALYTIQUE

DES FRAGMENTS DU CINQUIÈME LIVRE.

Un préambule où, continuant la pensée du livre précédent, Cicéron rappelait que les mœurs sévères des anciens Romains ont fait la puissance et la gloire de la république ; une discussion sur la constitution du pouvoir judiciaire, et à ce propos, un éloge de la véritable éloquence opposée à la rhétorique des sophistes ; enfin un portrait de l'homme d'État, destiné à prendre la part la plus active aux affaires publiques ; voilà ce qu'on devine sous les débris informes de ce livre. Ce n'est pas même assez pour qu'on puisse entrevoir avec quelque sûreté comment il se rattachait au plan général de l'ouvrage.

LIBRI V FRAGMENTA.

1. L.

Moribus antiquis res stat Romana virisque¹ :

quem quidem ille versum, vel brevitate vel veritate
tanquam ex oraculo mihi quodam esse effatus vide-
tur. Nam neque viri, nisi ita morata civitas fuisset,
neque mores, nisi hi viri præfuissent, aut fundare
aut tamdiu tenere potuissent tantam et tam justè
latèque imperantem rem publicam. Itaque ante no-
stram memoriam et mos ipse patrius præstantes vi-
ros adhibebat, et veterem morem ac majorum insti-
tuta retinebant excellentes viri. Nostra verò ætas,
quum rem publicam sicut picturam accepisset egre-
giam, sed jam evanescentem vetustate, non modò
eam coloribus iisdem, quibus fuerat, renovare ne-
glexit, sed ne id quidem curavit, ut formam saltem
ejus et extrema tanquam lineamenta servaret. Quid
enim manet ex antiquis moribus, quibus ille dixit
rem stare Romanam? quos ita oblivione obsoletos
videmus, ut non modò non colantur, sed etiam igno-
rentur. Nam de viris quid dicam? Mores enim ipsi

1. Ennius. Saint Augustin,
qui nous a transmis ce début,
nous apprend que le dialogue
est interrompu et que Cicéron
prend la parole pour son compte.

Le manuscrit du Vatican con-
serve de ce livre à peine la va-
leur d'une page de cette édition.
L'origine des autres passages
est indiquée en note.

interierunt virorum penuriâ, cujus tanti mali non modò reddenda ratio nobis, sed etiam tanquam reis capitis quodam modo dicenda causa est. Nostris enim vitiis, non casu aliquo, rem publicam verbo retinemus, re ipsâ verò jam pridem amisimus¹.

2. II. *** *Nihil esse tam regale quam explanationem æquitatis*, in quâ juris erat interpretatio, quòd jus privati petere solebant a regibus; ob easque causas agri, arvi et arbusti et pascui, lati atque uberes definiebantur, qui essent regii, qui colerenturque sinè regum operâ et labore, ut eos nulla privati negotii cura a populorum rebus abduceret. Nec verò quisquam privatus erat disceptator aut arbiter litis; sed omnia conficiebantur judiciis regiis. Et mihi quidem videtur Numa noster maximè tenuisse hunc morem veterum Græciæ regum. Nam ceteri, etsi hoc quoquè munere fungebantur, magnam tamen partem bella gesserunt et eorum jura coluerunt. Illa autem diuturna pax Numæ mater huic urbi juris et religionis fuit : qui legum etiam scriptor fuisset, quas scitis exstare : quod quidem hujus civis proprium, de quo agimus ***....

3. III. Sed tamen ut bono patrifamilias colendi, ædificandi, ratiocinandi quidam usus opus est?².....

4. SCIPIO. *** *radicum seminumque cognoscere*, num te offendet³? — MUMMIUS. Nihil, si modò opus exstabit. — SCIPIO. Num id studium censes esse villici? — MUMMIUS.. Minimè; quippe quum agri

1. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, II, XII.

2. Numa, de Numero et casu.

3. On peut rétablir ainsi la

pensée : Si villicus studet naturas radicum, etc. On voit que le préambule est terminé et que le dialogue a recommencé.

cultura sæpissimè opérâ deficiat. — **SCIPIO.** Ergo, ut villicus naturam agri novit, dispensator litteras scit, uterque autem se a scientiæ delectatione ad efficiendi utilitatem refert; sic noster hic rector studuerit sanè juri et legibus cognoscendis, fontes quidem earum utique perspexerit, sed se responsitando et lectitando et scriptitando ne impediat, ut quasi dispensare rem publicam et in eâ quodam modo villicare possit; summi juris peritissimus¹, sinè quo justus esse nemo potest, civilis non imperitus, sed ita, ut astrorum gubernator, physicorum medicus; uterque enim illis ad artem suam utitur, sed se a suo munere non impedit. Illud autem videbit hic vir ***....

5. IV. *** civitatibus, in quibus expetunt laudem optimi et decus, ignominiam fugiunt ac dedecus. Nec verò tam metu poenâque terrentur, quæ est constituta legibus, quàm verecundiâ, quam natura homini dedit quasi quemdam vituperationis non injustæ timorem. Hanc ille rector rerum publicarum auxit opinionibus, perfecitque institutis et disciplinis, ut pudor cives non minùs a delictis arceret, quàm metus. Atque hæc quidem ad laudem pertinent, quæ dici latius uberiùsque potuerunt.

6. V. Ad vitam autem usumque vivendi ea descripta ratio est justis nuptiis, legitimis liberis, sanctis Penatium deorum Larumque familiarium sedibus, ut omnes et communibus commodis et suis uterentur, *nec bene vivi sinè bonâ re publicâ posset, nec esse*

¹. *Summum jus* est opposé à *jus civile*, comme le droit natu- | rel au droit écrit; c'est le droit absolu.

quidquam civitate bene constitutâ beatius. Quocirca permirum mihi videri solet, quæ sit tanta doc.....

7. VI. Ut enim gubernatori cursus secundus, medico salus, imperatori victoria, sic huic moderatori rei publicæ beata civium vita proposita est; ut opibus firma, copiis locuples, gloriâ ampla, virtute honesta sit; hujus enim operis maximi inter homines atque optimi illum esse perfectorem volo¹.

8. Et ubi est, quod et vestræ litteræ illum laudant patriæ rectorem, qui populi utilitati magis consulat, quàm voluntati²?

9. VII. Alendum esse gloriâ; majores suos multa mira atque præclara gloriæ cupiditate fecisse³....

10. Scilicet principem civitatis gloriâ esse alendum, et tamdiu stare rem publicam, quamdiu ab omnibus honor principi exhiberetur⁴....

11. Tum virtute, labore, industriâ quæreretur⁵ summi viri indolem; nisi nimis animosa ferox natura illum nescio quo⁶....

12. Quæ virtus fortitudo vocatur, in quâ est magnitudo animi, mortis dolorisque magna contemptio⁶.

13. VIII. Marcellus ut acer et pugnax; Maximus ut consideratus et lentus....

14. Qui comperit ejus vim et effrenatam illam ferociam....

1. Cicéron, *Lettres à Atticus*, VIII, xi. C'est ainsi, dit-il, que Scipion parle au V^e livre de la République.

2. St Augustin, *Lettre civ*.

3. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, V, xiii.

4. Pierre de Poitiers, *Bibliothèque des Pères de Lyon*, t. XXII, p. 824.

5. Mots inintelligibles cités par Nonius, au mot Anima.

6. Nonius, au mot Contemptus.

15. Quod non modò singulis hominibus, sed potentissimis populis sæpe contingit¹....

16. Ombi terrarum comprehensos²....

17. Quod molestias sanectutis suæ vestris familiis impertire posset³....

18. IX. Ut Menelao, Laconi quædam fuit suaviloquens jucunditas.... Breviloquentiam in dicendo colat⁴.

19. Quumque nihil tam incorruptum esse debeat in re publicâ, quàm suffragium, quàm sententia; non intelligo, cur, qui ea pecuniâ corrumperit, poenâ dignus sit; qui eloquentiâ, laudem etiam ferat. Mihi quidem hoc plus mali facere videtur, qui oratione, quàm qui pretio judicem corrumpit, quòd pecuniâ corrumpere prudentem nemo potest, dicendo potest⁵.

20. Quæ quum Scipio dixisset, admodum probans Mummius; erat enim nimis odio quodam rhetorum imbutus⁶....

1. Ces trois fragments sont encore de Nonius, aux mots *Lentum, Ferocia, Contingere*.

2. Charisius, livre I, p. 112.

3. Nonius, au mot *Impertire*.

4. Sénèque cité par Aulugelle, XII, II.

5. Ammien Marcellin, *Histoire*, XXX, IV.

6. Nonius, au mot *Imbuere*.



ARGUMENT ANALYTIQUE

DÈS FRAGMENTS DU SIXIÈME LIVRE.

On peut à peine hasarder quelques conjectures sur les questions agitées par Cicéron dans la première partie de ce livre. On devine qu'il achevait de déterminer les devoirs d'un chef d'État ; et les quelques débris épars chez les grammairiens permettent d'ajouter qu'il devait aussi traiter des révolutions et de leurs causes, et surtout de la religion et de ses effets salutaires sur les mœurs des citoyens. C'est ainsi qu'il arrivait à faire entrevoir l'immortalité des âmes et les récompenses promises à la vertu et au dévouement, sinon dans cette vie, du moins dans une autre existence, sur laquelle peuvent compter tous ceux qui ont rendu de grands services à leur patrie. De même que Platon, à la fin de sa *République*, fait paraître un soldat, qui, rappelé à l'existence après une mort apparente de douze jours, raconte les mystères de l'autre vie ; de même Cicéron prête, en manière de conclusion, à Scipion, le récit d'une vision qui lui a découvert l'avenir réservé aux grands hommes. (Chap. 1-v.)

Son aïeul lui est apparu en songe, après une journée passée à s'entretenir de lui avec le roi des Numides Masinissa. Il le voit entouré d'une lumière éclatante, parmi les splendeurs de la voie lactée ; il écoute et recueille ses paroles. C'est d'abord une sorte de prophétie, qui dévoile les plus illustres circonstances de sa carrière : Carthage

détruite, la censure obtenue, le second consulat, la ruine de Numance, les troubles civils à Rome, l'attente universelle des citoyens qui espèrent un sauveur, et enfin la dictature réservée à Scipion, s'il peut échapper aux mains criminelles de ses parents. (Chap. v-ix.) Mais pour l'animer à l'accomplissement de cette belle destinée, le vainqueur d'Annibal lui révèle les secrets de l'autre vie : Tous ceux qui ont servi l'État, méritent les faveurs du dieu qui gouverne l'univers ; un séjour leur est réservé dans le ciel, où ils jouissent d'une immortalité de bonheur. Voilà la véritable vie ; celle qui s'achève sur la terre mériterait mieux le nom de mort. Paul Émile vient confirmer à son fils ces consolantes vérités ; et comme le jeune homme, impatient de goûter cette félicité, s'indigne d'être retenu ici-bas, il lui oppose la volonté de ce dieu qui a tiré des étoiles la substance immortelle des âmes, les a destinées à habiter la terre, et ne veut pas qu'elles désertent sans son ordre le poste qu'il leur a assigné. « Observe, dit-il, les lois de la justice et de la piété : c'est à ce prix que s'ouvre la route vers le ciel. » (Chap. ix-xii.)

Mais ces révélations ne peuvent satisfaire la curiosité de Scipion. Ses yeux se sont ouverts et ne peuvent se lasser d'admirer, du haut de ces régions étincelantes, la beauté de l'univers. Son guide le promène à travers le système du monde ; il lui décrit le dernier ciel, où sont attachées les étoiles fixes, ce Dieu suprême qui embrasse le monde entier ; puis, au-dessous, les cinq planètes, roulant avec leurs cieux ; le soleil qui conduit la marche de tous les astres, la lune qui s'éclaire de ses rayons, et tout en bas, immobile, la terre, où tout est périssable, hormis les âmes données au genre humain. Une harmonie divine résulte de ces *grands* mouvements ; chaque sphère y contribue, et suivant que sa course est plus rapide ou plus lente, mêle à ce concert des sons plus aigus ou plus graves, toujours séparés par des intervalles réguliers. Et, comme le rêveur ébloui

reporte pourtant de temps en temps ses regards sur la terre, il en mesure toute la petitesse. Ces quelques taches qu'il aperçoit à sa surface, au milieu de grands espaces vides, voilà toute la place que la race humaine occupe dans le monde, et encore les hommes sont-ils divisés, dispersés à tous les coins du globe, à droite, à gauche, en haut, en bas, sans pouvoir communiquer entre eux. Aux deux pôles, deux larges bandes couvertes de frimas; à l'équateur, une région embrasée par les feux du ciel : il ne reste à ces peuples que deux zones allongées et étroites, plongées au milieu d'une mer, immense par comparaison, mais dont les noms les plus pompeux déguisent mal la faible étendue. (Chap. xii-xv.)

Cette leçon de cosmographie a pour conclusion une exhortation à la modestie. Comment désirer la gloire, quand on voit de haut les limites où sont emprisonnés ceux qui la donnent? Et encore sont-ils si bien séparés par les barrières naturelles, les fleuves et les montagnes, que la moitié d'entre eux ignorent les noms consacrés par les autres. Un petit coin de l'espace, voilà le théâtre réservé aux renommées les plus éclatantes. Mais le temps leur est encore plus parcimonieusement mesuré. La mémoire des hommes est peu sûre; fût-elle fidèle, les gloires les mieux conservées seraient englouties dans les catastrophes, dont l'eau et le feu menacent le globe à des époques régulières. Et d'ailleurs, si quelques hommes parlent de nous, combien plus nous ignorent, qui nous ont précédés dans la tombe, et dont le suffrage nous est à jamais refusé! Que parle-t-on d'immortalité? Depuis que Romulus est mort, le vulgaire a compté bien des siècles; mais les savants estiment qu'il n'y a pas encore une véritable année, une grande année, révolue. Élevons donc nos regards au dessus de cette terre; contemplons notre demeure éternelle, et espérons un autre prix de notre vertu, que cette immortalité dérisoire. (Chap. xv-xviii.)

Ce prix, l'avenir le réserve à ceux qui savent le mériter. L'homme n'est pas ce corps que l'on peut montrer du doigt ; c'est un esprit, c'est un dieu. Il est éternel. L'âme en effet est un principe de mouvement ; elle ne reçoit pas l'impulsion d'une autre force, elle la donne elle-même aux membres qu'elle anime. Or, tout ce qui se meut soi-même est éternel ; car comment aurait-il commencé ne recevant rien d'autrui ; et comment finirait-il, ne se manquant jamais à soi-même ? L'âme n'a donc ni naissance ni mort. Cette région lumineuse d'où Scipion parle à l'héritier de son nom, voilà la patrie qu'elle a quittée et le séjour qui l'attend ; ses ailes l'y porteront plus vite, si, dès cette vie, et tout emprisonnée dans la chair, elle se donne carrière, regarde au dehors, et se sépare du corps auquel elle est attachée. Malheur, au contraire, à ceux qui, obéissant à leurs propres passions, ou complaisants pour celles des autres, ont violé les lois humaines et divines ! Leurs âmes, sorties de leurs corps, tourbillonnent autour de la terre, et il faut de longs siècles d'expiation pour leur rouvrir le chemin de l'empyrée. (Chap. XVIII-XXI.)



LIBRI VI FRAGMENTA.

4. I. Totam igitur exspectas prudentiam hujus rectoris, quæ ipsum nomen hoc nacta est ex providendo¹.

2. Quam ob rem se comparet hic civis ita necesse est, ut sit contra hæc, quæ statum civitatis permovent, semper armatus.

3. Eaque dissensio civium, quod seorsum eunt alii ad alios, seditio dicitur.

4. Et verò in dissensione civili, quum boni plus, quam multi, valent, expendendos cives, non numerandos puto.

5. Graves enim dominæ cogitationum, libidines infinita quædam cogunt atque imperant; quæ quia nec expleri nec satiari ullo modo possunt, ad omne facinus impellunt eos, quos illecebris suis incendunt.

6. II. Quod quidem è fuit majus, quia, quum causâ pari collegæ essent, non modò invidiâ pari non erant, sed etiam Claudii invidiam Gracchi caritas deprecabatur².

7. Qui numeros optimatum et principum obtulit

1. Nonius, au mot *Prudentia*. Les quatre fragments qui suivent sont tirés du même auteur aux mots *Comparare*,

Seditio, *Explere*, et *de Doctrina* indaganda.

2. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, VI, xvi.

his vocibus; et gravitatis suæ liquit illum tristem et plenum dignitatis sonum¹.

8. Ut, quemadmodum scribit ille, quotidiano in forum mille hominum cum palliis conchylio tinctis descenderent....

9. In his, ut meministis, concursu levissimæ multitudinis et ære congesto funus de subito esset ornatum....

10. Firmiter enim majores nostri stabilita matrimonia esse voluerunt.

11. Oratio exstat Lælii, quam omnes habemus in manibus, quàm simpuvia pontificum diis immortalibus grata sint Samiæque, ut ibi scribit, capedines².

12. III. Imitatione Platonis Cicero de re publicâ scribens, locum etiam de Eris Pamphyli reditu in vitam, qui, ut ait, rogo impositus revixisset multaque de inferis secreta narrâset, non fabulosâ, ut ille, assimilatione commentus est, sed solertis somnii rationabili quâdam imaginatione composuit, videlicet scitè significans, hæc quæ de animæ immortalitate dicerentur cœloque, non somniantium philosophorum esse commenta, nec fabulas incredibiles, quas Epicurei derident, sed prudentium conjecturas³.

1. Tous les fragments suivants, jusqu'au chap. III, sont extraits, comme celui-ci, de Nonius.

2. *Simpuvia*, vases que l'on employait dans les sacrifices; *capedines*, cruches en poterie.

3. Favonius Eulogius, *Commentaire du songe de Scipion*. Cet extrait indique que Cicéron

s'était proposé d'imiter le mythe de la *République* de Platon (liv. X), mais en tempérant par une fiction plus vraisemblable la poétique invention de Platon. On n'a pas cru devoir y joindre, à l'exemple de A. Mai et des éditeurs allemands, de longs extraits du commentaire de Macrobie (chap. I, II, IV).

13. IV. « ¹ Sed quanquam sapientibus conscientia ipsa factorum egregiorum amplissimum virtutis est præmium; tamen illa divina virtus non statuas plumbo inhærentes, nec triumphos arescentibus laureis, sed stabiliora quædam et viridiora præmiorum genera desiderat. — Quæ tandem ista sunt? » inquit Lælius. Tum Scipio : « Patimini me, inquit, quoniam tertium diem jam feriat sumus ²....

.

Commencement du *songe de Scipion*. Le second Africain raconte sa première entrevue avec le roi Masinissa.

14. V. « Quum in Africam venissem ³ M' Manilio consuli ⁴ ad quartam legionem tribunus, ut scitis, militum, nihil mihi potius fuit, quàm ut Masinissam

dont voici le sens : « Platon a terminé son livre de la *République* par le mythe de Er l'Arménien, qui, revenu à la vie après douze jours, décrit les merveilles de l'autre monde. Cicéron y a substitué un songe raconté par Scipion, parce qu'il voulait éviter les railleries des beaux esprits qui se récriaient contre l'in vraisemblance de l'histoire du soldat de Pamphylie. »

1. Voici, d'après Macrobe, à quelle occasion Scipion commence le récit de ce songe. Lælius se plaignait que Nasica n'eût pas de statues. Scipion

lui répond que les grands hommes peuvent attendre de plus durables récompenses, etc.

2. Scipion ajoutait : « Laissez-moi.... vous raconter quel prix est réservé là-haut aux services des héros qui se dévouent à leur patrie. » (Macrobe, *Commentaire*, I, IV.)

3. C'est ici que commence ce bel épilogue depuis longtemps connu, grâce à Macrobe, grammairien latin de la fin du quatrième siècle, sous le titre de *Songe de Scipion*.

4. Consuli tribunus, tribun auprès du consul. M' Manilius fut consul en 149.

convenirem, regem familiæ nostræ justis de causis amicissimum¹. Ad quem ut veni, complexus me senex collacrimavit, aliquantoque pòst suspexit in cœlum, et : « Grates, inquit, tibi ago, summe Sol, vobisque, « reliqui Cœlites², quòd antè, quàm ex hac vità mi- « gro, conspicio in meo regno et his tectis³ P. Cor- « nelium Scipionem, cujus ego nomine ipso recreor : « ita nunquam ex animo meo discedit illius optimi « atque invictissimi⁴ viri memoria. » Deinde ego illum de suo regno, ille me de nostrà re publicà percontatus est; multisque verbis ultrò citròque habitis, ille nobis consumptus est dies.

Son aïeul lui apparaît en songe, au milieu d'une lumière éclatante, et lui adresse de bienveillantes paroles.

VI. « Pòst autem regio apparatu accepti sermonem in multam noctem produximus, quum senex nihil nisi de Africano loqueretur omniaque ejus non facta

1. *Amicissimum*. Masinissa, roi des Massyliens, dont la capitale était Cirta (Constantine), était attaché par les liens de la reconnaissance à la famille du premier Africain. Scipion lui avait renvoyé sans rançon un de ses neveux, devenu son prisonnier, et plus tard il l'avait rétabli sur son trône, en augmentant ses États d'une partie de ceux de Syphax.

2. On a prétendu retrouver dans ces mots un peu plus d'un vers d'un vieux poète. Il est certain du moins que Cicéron donne à son style une couleur

poétique, que le caractère de tout le morceau semble naturellement appeler. — *Cœlites* désigne les astres, dont le culte fut la forme primitive de plus d'une religion.

3. Ces mots et la suite montrent que la scène se passe dans le palais même de Masinissa.

4. *Invictissimi*. Certains critiques écrivent *justissimi*, *junctissimi*. Planude, qui a traduit le Songe en grec, dit : ἡρωϊκώτατοι, d'où l'on pourrait tirer cette autre lecture, *misissimi*.

solùm, sed etiam dicta meminisset. Deinde, ut cubitum discessimus, me et de viâ¹, et qui ad multam noctem vigilâssem, arctior, quàm solebat, somnus complexus est. Hic mihi (credo equidem ex hoc, quod eramus locuti; fit enim ferè², ut cogitationes sermonesque nostri pariant aliquid in somno tale, quale de Homero scribit Ennius, de quo videlicet sæpissimè vigilans solebat cogitare et loqui³) Africanus se ostendit eâ formâ, quæ mihi ex imagine ejus, quàm ex ipso, erat notior⁴; quem ut agnovi, equidem cohorrui; sed ille : « Ades, inquit, animo⁵, « et omitte timorem, Scipio, et quæ dicam, trade « memoriæ.

Il commence par une sorte de prophétie, où il fait entrevoir à son héritier les principaux événements de sa vie, depuis la prise de Carthage jusqu'à celle de Numance.

VII. « Videsne illam urbem, quæ, parere populo
« Romano coacta per me, renovat pristina bella, nec

1. Ailleurs, *et de viâ fessum*. Planude lisait *de victu*, ἐκ τοῦ τροφῆς. Construisez : *Arctior de viâ*.

2. *Ferè*, d'ordinaire. Ce passage rappelle les vers de Lucrèce : « Et cui quisque ferè « studio devinctus adhæret, Aut « quibus in rebus multum sumus antè morati, Atque in quâ « ratione fuit contenta magis « mens, In somnis eadem ple- « rumque videmur obire, etc. » Livre IV, 964.

3. « Ennius et sapiens et fortis « et alter Homerus. » Horace, *Épîtres*, II, 1, 52. Un ancien commentateur cite à ce propos ce vers d'Ennius, dont Cicéron rapporte ailleurs les derniers mots : « In somnis mihi visus « Homerus adesse poeta. »

4. *Ex imagine... notior*. Le second Africain était encore au berceau quand mourut le vainqueur d'Annibal.

5. *Ades animo*, reprends ton sang-froid, rassure-toi.

« potest quiescere (ostendebat autem Carthaginem
 « de excelso et pleno stellarum, illustri et claro quo-
 « dam loco ¹), ad quam tu oppugnandam nunc venis
 « pæne miles? hanc hoc biennio consul ² evertes, erit-
 « que cognomen id tibi per te partum, quod habes
 « adhuc ³ a nobis hereditarium. Quum autem Cartha-
 « ginem deleveris, triumphum egeris censorque fueris
 « et obieris legatus Ægyptum, Syriam, Asiam, Græ-
 « ciam, deligere iterum consul absens ⁴ bellumque
 « maximum conficies, Numantiam excindes ⁵. Sed
 « quum eris curru in Capitolium invectus, offendes
 « rem publicam perturbatam consiliis nepotis mei ⁶.

A ce moment, de grands devoirs seront imposés à Scipion, pour répondre à l'attente de tous les bons citoyens; la dictature lui est réservée, s'il échappe aux mains criminelles de ses proches.

VIII. « Hic tu, Africane, ostendas oportebit patriæ
 « lumen animi, ingenii consilii ⁷ tui. Sed ejus tem-
 « poris ancipitem video quasi fatorum viam. Nam
 « quum ætas tua septenos octies solis anfractus redi-

1. *Pleno stellarum.... loco.*
 La voie lactée.

2. Consul avant deux ans.
 Scipion n'était pas consul quand il renversa Carthage; cette ville fut prise seulement trois ans après cette vision.

3. *Adhuc*, jusqu'à présent.

4. *Absens* (a Comitibus, a Campo Martio). Scipion était bien à Rome, mais il ne brigua pas le consulat.

5. Ailleurs *excides*. Planude: ἐκχόσεις.

6. Il ne peut être question ici de Tib. Gracchus, tué un an avant la prise de Numance, mais de son frère Caius.

7. *Animi, ingenii, consilii*. On a déjà vu plus haut (livre I) ces trois mots réunis; ils représentent, avec un peu moins de netteté, nos trois expressions, le cœur, l'esprit et la volonté.

« tusque converterit, duoque hi numeri, quorum
 « uterque plenus, alter alterâ de causâ, habetur¹,
 « circuitu naturali summam tibi fatalem confecerint;
 « in te unum atque in tuum nomen se tota convertet
 « civitas : te senatus, te omnes boni, te socii, te
 « Latini intuebuntur ; tu eris unus, in quo nitatur
 « civitatis salus ; ac ne multa, dictator rem publicam
 « constituas oportet, si impias propinquorum manus
 « effugeris². » Hic quum exclamâset Lælius, inge-
 muissentque ceteri vehementiùs, leniter arridens Sci-
 pio : « Quæso, inquit, ne me e somno excitetis ; pa-
 rumper³ audite cetera.

Pour s'encourager à cette tâche, qu'il sache qu'il y a dans le ciel un séjour réservé aux âmes des grands hommes.

IX. « Sed quò sis, Africane, alacrior ad tutandum
 « rem publicam, sic habeto : omnibus, qui patriam

1. *Septenos.... redivus*, huit fois sept révolutions. Du solstice d'été au solstice d'hiver le soleil paraît s'éloigner, *anfractus*; et met ensuite six autres mois à revenir au même point, *reditus*.

2. *Quorum uterque plenus.... habetur*. Ces deux nombres sont parfaits, τέλειοι. Ces mots, jetés en passant, n'ont guère plus de sens pour nous; et dans l'antiquité même ils ont eu des acceptions bien diverses, suivant qu'on les prenait au sens mathématique ou dans une acception toute symbolique. Les nombres

sept et huit jouent un certain rôle dans la *Cosmogonie* de Platon (*Timée*, xi). Macrobe donne à ce sujet de longues explications, qui ont perdu tout leur intérêt.

3. *Si impias.... effugeris*. Allusion à la mort de Scipion, au moment où il allait être nommé dictateur. Cet événement est resté obscur; il n'est pas certain qu'on doive imputer un crime au parti des Gracques : mais le témoignage de Cicéron n'est pas sans gravité.

4. Ailleurs : Et par sit rebus, leçon conforme au texte grec de Planude : ἀλλ' αἰσιν ἔστω

« conservârint, adjuverint, auxerint, certum esse in
 « cœlo definitum locum, ubi beati ævo sempiterno
 « fruuntur; nihil est enim illi principi deo¹, qui om-
 « nem hunc mundum regit, quod quidem in terris fiat,
 « acceptius, quàm concilia cœtusque hominum jure
 « sociati², quæ civitates appellantur; harum rectores
 « et conservatores hinc profecti huc revertuntur³. »

Voilà la véritable vie; celle qui s'achève sur la terre est, à proprement parler, la mort. Paul-Émile vient témoigner de cette vérité.

X. « Hic ego, etsi eram perterritus non tam metu mortis, quàm insidiarum a meis, quæsivi tamen, viveretne ipse et Paulus pater et alii, quos nos extinctos arbitraremur. « Imò verò, inquit, ii videntur, qui ex corporum vinculis, tanquam e carcere evolaverunt⁴; vestra verò, quæ dicitur, vita mors est⁵. Quin tu adspicis ad te venientem Paulum

τοῖς πράγμασι. D'autres ont proposé et *rumpatis visum*.

1. C'est le Dieu souverain du *Timée*, celui qui dit aux divinités secondaires : Θεοὶ θεῶν, ὧν ἐγὼ δημιουργὸς πατὴρ τε ἔργων. (*Timée*, XIII.)

2. *Cœtus juris consensu sociatus* (ci-dessus, I, XXV).

3. Souvenir de l'hypothèse de Platon sur la préexistence des âmes. Cicéron, quand il parle pour son propre compte, et oublie son parti pris de ne rien affirmer, semble incliner vers la doctrine qui fuit des âmes humaines, comme des

parcelles de la substance divine, répandue dans les astres. C'est surtout au livre I^{er} des *Tusculanes* (ch. XVII-XX) qu'on peut voir l'expression de cette sorte de panthéisme naturaliste, très-voisin de celui des stoïciens.

4. Langage tout platonicien; pour Platon, le corps est une prison, un tombeau, une folie; δεσμωτήριον, σῆμα, μανία; et la mort une délivrance, λύσις καὶ χωρισμός ψυχῆς.

5. « Hæc quidem vita mortis est, » dit encore Cicéron des *Tusculanes* (I, XXXI). E. pîde (Fragments) : τίς ο

« patrem? » *Quem ubi vidi, equidem vim lacrimarum profudi; ille autem, me complexus atque osculans, flere prohibebat.*

Comme Scipion s'impatiente d'être retenu sur cette terre, Paul-Émile lui rappelle les volontés du Dieu qui a tiré les âmes de la substance des étoiles, et leur a assigné un poste qu'elles ne peuvent désertir sans son ordre.

XI. « Atque ego ut primùm, fletu represso, loqui posse cœpi: « Quæso, inquam, pater sanctissime atque « optime, quoniam hæc est vita, ut Africanum audio « dicere, quid moror in terris? quin huc ad vos venire proporo? — Non est ita, inquit ille. Nisi enim « deus is, ejus hoc templum est omne, quod conspicias, istis te corporis custodiis liberaverit, huc « tibi aditus patere non potest. Homines enim sunt « hac lege generati, qui tuerentur illum globum, « quem in hoc templo¹ medium vides², quæ terra « dicitur; hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellas vocatis, quæ « globosæ et rotundæ, divinis animatæ mentibus, « circos suos orbesque conficiunt celeritate mirabili³.

et τὸ ζῆν μὲν ἔστι καθάπερ,
τὸ καθάπερ δὲ ζῆν; Cf. Platon,
Phédon, « J'ai entendu un sage soutenir qu'en ce monde nous sommes morts, et que le corps n'est pour nous qu'un tombeau. » (*Gorgias*.)

1. *Templum*, espace que la vue peut découvrir; portion du ciel que l'œil peut embrasser.

2. La terre est placée au cen-

tre de l'univers dans presque tous les systèmes astronomiques des anciens. — Pourtant les Pythagoriciens avaient conçu une autre hypothèse, celle d'un soleil central. Aujourd'hui, on peut dire, avec Pascal, que l'univers est un cercle, dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

3. Il ne faut pas remonter ;

« Quare et tibi, Publi, et piis omnibus retinendus est
 « animus in custodiâ corporis : nec injussu ejus, a
 « quo ille est vobis datus, ex hominum vitâ mi-
 « grandum est, ne munus humanum, assignatum a
 « deo, defugisse videamini¹. Sed sic, Scipio, ut avus
 « hic tuus, ut ego, qui te genui², justitiam cole et
 « pietatem : quæ quum sit magna in parentibus et
 « propinquis, tum in patriâ maxima est; ea vita via
 « est in cœlum et in hunc cœtum eorum, qui jam
 « vixerunt et corpore laxati illum incolunt locum,
 « quem vides. »

Pythagore pour trouver l'origine de ces idées; elles sont tout à fait platoniciennes, et visiblement empruntées au *Timée*. Lorsque le Demiurge a façonné l'univers et lui a donné une âme, du même mélange versé dans la même coupe, il fait autant d'âmes qu'il y a d'astres : ἐνστήσας δὲ τὸ πᾶν διεῖλε ψυχὰς ἰσαριθμούς τοις ἀστροῖς, ἐνέειμέ θ' ἐκάστην πρὸς ἕκαστον. On reconnaît là l'origine de cette conception qui attribue une âme aux étoiles, *divinis animatæ mentibus*, et qu'Aristote lui-même a acceptée. Ces étoiles sont rondes, *globosæ*, pour ressembler à l'univers même : τῷ δὲ παντὶ προσεικάζων εὐκυκλον ἐποίησιν. Enfin c'est de ces âmes que sont tirées les âmes humaines, ou du moins le principe mortel de l'animal immortel : ἀθάνατον ἀρχὴν θνητοῦ ζώου. (*Timée*, XI-XIV.)

1. Platon, *Phédon*. C'est la

réponse même de Socrate à ses disciples. *Munus humanum*, la destinée de l'homme. Cicéron parle le même langage dans les *Tusculanes* (I, xxx), mais il ajoute bientôt qu'il y a des cas où le sage doit obéir à l'avertissement de Dieu, et où le suicide est légitime. La philosophie ancienne, sans condamner absolument le suicide, ne l'a déclaré permis que sous certaines conditions : « Quum
 « causam justam deus ipse de-
 « derit. » (*Tusculanes*, I, xxx.) Quelques philosophes ont même professé une prohibition absolue : Θεόδωρος... οὐδεμίαν ἱκανὴν πρόφασιν ἔφασκεν εἶναι τῷ σοφῷ πρὸς τὴν ὅβριον κατάλυσιν. Phavorin dans Stobée (CXVIII). Cf. Virgile, *Énéide*, VI, 432; Sénèque, *Lettre* LXX.

2. Le premier Africain qui vient de parler, et Paul-Émile, le père de Scipion Émilien.

Sentiments de Scipion à la vue de l'univers, qu'il contemple
du haut de la voie lactée.

XII. « Erat autem is splendidissimo candore inter
flammas ¹elucens circus, quem vos, ut a Graiis acce-
piſtis, orbem lacteum nuncupatis : ex quo omnia
mihi contemplanti præclara cetera et mirabilia vi-
debantur. Erant autem eæ stellæ, quas nunquam
ex hoc loco vidimus, et eæ magnitudines omnium,
quas esse nunquam suspicati sumus; ex quibus erat
illa minima, quæ ultima cœlo, citima terris, luce lu-
cebat alienâ. Stellarum autem globi terræ magni-
tudinem facîle vincebant. Jam ipsa terra ita mihi
parva visa est, ut me imperii nostri, quo quasi pun-
ctum ejus attingimus, pœniteret.

Ses yeux se fixent sur la terre. Son œil ramène ses
regards vers le ciel, dont il lui décrit le merveilleux
système, depuis la dernière sphère, Dieu suprême qui
embrasse le monde entier, jusqu'à la terre, région des
choses périssables.

XIII. « Quam quum magis intuerer : « Quæso, » in-
quit Africanus, « quousque humi defixa tua mens erit?
« Nonne adspicis, quæ in templa veneris? Novem tibi
« orbibus ² vel potiùs globis connexa sunt omnia; quo-
« rum unus est cœlestis, extimus, qui reliquos omnes
« complectitur, summus ipse deus ³, arcens et contine ns

1. *Flammas*, les feux des
astres.

2. *Novem*, etc., l'univers est

l'assemblage de neuf cercles,
ou plutôt de neuf sphères.
3. *Summus ipse deus*. C

« ceteros: in quo infixi sunt illi, qui volvuntur, stellarum cursus sempiterni; cui subjecti sunt septem; qui versantur retrò contrario motu, atque cælum¹; e quibus unum globum possidet illa, quam in terris Saturniam nominant; deinde est hominum generi prosperus et salutaris ille fulgor, qui dicitur Jovis; tum rutilus horribilisque² terris, quem Martium dicitis; deinde subter mediam ferè regionem sol obtinet, dux et princeps et moderator luminum reli-

voit ici la trace des altérations que le stoïcisme avait fait subir à la doctrine de Platon. Dans le *Timée*, le démiurge forme d'abord l'âme du monde, premier ciel, circulaire, répandue du centre aux extrémités, les dépassant encore : ἐκ μέσου πρὸς τὸν ἑσχατον οὐρανὸν πάντῃ διαπλακείσα, κύκλῳ τε αὐτὸν ἔξωθεν περικαλύψασα... (ch. ix). Ce n'est pas Dieu lui-même, puisqu'elle est formée par Dieu et engendrée par lui : ψυχὴν δὲ εἰς τὸ μέσον αὐτοῦ θείας... καὶ κύκλῳ δὴ κύκλον στρεφόμενον οὐρανὸν ἓνα μόνον κατέστησε... (ch. ix). Les stoïciens s'arrêtent à ce point, et supprimant le Dieu qui existe avant l'univers, le confondent avec cette âme même du monde. Cicéron les imite, et cette première sphère c'est pour lui le dieu souverain, *summus ipse deus*.

1. *Contrario motu atque cælum*. Il y a deux cercles dans la cosmogonie du *Timée*, l'un extérieur et l'autre intérieur, τὸν μὲν ἔξω, τὸν δ' ἐντός. Le premier est celui du même, et

le second celui de l'autre (le principe de l'identité absolue, et celui de l'absolue diversité), ἀμερίστου οὐσίας, τῆς ταύτου φύσεως d'une part; et de l'autre, τοῦ μεριστοῦ, τοῦ θατέρου. Le second a un mouvement opposé au premier : τὴν μὲν φορὰν ταύτου κατὰ πλευρὰν ἐπὶ δεξιὰ περιήγαγε, τὴν δὲ θατέρου ἐπ' ἀριστερά (ch. viii), *contrario motu atque cælum*. Le second cercle est divisé lui-même en sept parties, d'après des proportions fixes : σχίσας ἑπτὰ κύκλους ἀνίσους... *cui subjecti sunt septem*. Ce sont les sphères des planètes, dont le mouvement est en sens inverse de celui des constellations du zodiaque. Ce sont bien les neuf sphères, *novem orbes*, si l'on compte le ciel des étoiles fixes, les sept sphères de Saturne, Jupiter, Mars, Mercure, Vénus, le Soleil, la Lune, et enfin la Terre. Cicéron ne s'écarte du *Timée* que pour l'ordre où il range les planètes.

2. *Salutaris horribilis*. On voit que les idées superstitieuses sur l'influence des astres sont

« quorum, mens mundi¹ et temperatio, tantâ magni-
 tudine, ut cuncta suâ luce illustret et compleat.
 « Hunc ut comites consequuntur Veneris alter, alter
 « Mercurii cursus; in infimoque orbe Luna, radiis
 « solis accensa, convertitur. Infrâ autem jam nihil
 « est, nisi mortale et caducum, præter animos munere
 « deorum hominum generi datos; supra lunam sunt
 « æterna omnia²: nam ea, quæ est media et nona,
 « tellus, neque movetur et infima est, et in eam
 « feruntur omnia nutu suo pondera³. »

Les mouvements de ces sphères ne s'accomplissent pas sans produire des sons harmonieux; chacune d'elles y contribue, et mêle à ce concert des sons plus aigus ou plus graves, suivant la vitesse de sa révolution.

XIV. « Quæ quum intuerer stupens, ut me recepi :
 « Quid? hic, inquam, quis est, qui complet aures meas,
 « tantus et tam dulcis sonus? — Hic est, inquit ille,
 « qui intervallis conjunctus⁴ imparibus, sed tamen pro
 « ratâ parte ratione distinctis⁵, impulsu et motu ipso-

bien anciennes. Voy. à ce sujet, Letronne, *Explication d'une inscription grecque*, p. 7.

1. *Mens mundi*. Ces mots sont en contradiction avec les idées que Cicéron vient d'exprimer; c'est plutôt une forme de style qu'une doctrine sérieuse.

2. Voir les *Tusculanes*, I, XVIII, XXII.

3. *In eam... pondera*. C'est le mouvement propre aux corps

pesants; l'âme en a un autre. Voyez *Tusculanes*, I, XIX.

4. *Conjunctus*, formé par la réunion de.

5. Leçon des manuscrits. Ailleurs, *pro ratâ partium ratione*. Le président Bouhier propose plus simplement encore *pro ratâ ratione*. Le sens n'est pas douteux. Les intervalles sont inégaux, mais dans des proportions régulières, *pro ratâ parte, et abiliis avec intelligence, ratio*

« rum orbium conficitur et, acuta cum gravibus tem-
 « perans¹, varios æquabiliter concentus efficit²; nec
 « enim silentio tanti motus incitari possunt, et natura
 « fert ut extrema ex alterâ parte graviter, ex alterâ
 « autem acutè sonent. Quam ob causam summus ille
 « cœli stellifer cursus, cujus conversio est concitator,
 « acuto et excitato movetur sono, gravissimo autem
 « hic lunaris atque infimus³; nam terra nona immo-
 « bilis manens imâ sede semper hæret, complexa
 « medium mundi locum⁴. Illi autem octo cûrsus, in
 « quibus eadem vis est duorum⁵, septem efficiunt

1. Cette harmonie des sphères célestes est une hypothèse pythagoricienne, qui n'a rien de ridicule dans un système qui nie l'existence du vide. Les analogies de l'acoustique avec la science des nombres ont été clairement aperçues par Pythagore. On raconte qu'il découvrit les rapports numériques entre les diverses notes de la gamme, en entendant retentir sur les enclumes les marteaux des forgerons. Il y a comme deux formules du pythagorisme, l'une est fausse : πάντα ἐξ ἀριθμοῦ, l'autre est une vérité chaque jour confirmée : πάντα κατ' ἀριθμόν.

2. Ces mots sembleraient indiquer que les sons produits par chaque planète forment un accord. S'ils sont entre eux dans les mêmes relations que les sept notes de la gamme, leur ensemble ne saurait faire *varios concentus*, et pourtant on verra bientôt qu'il est difficile de l'entendre autrement.

3. Encore une vérité que le

pythagorisme a entrevue. Le son est un mouvement, et il est aigu ou grave suivant que les vibrations sont plus ou moins accélérées. Cf. Aristote, de l'Ame, liv. II.

4. *Medium locum*. Cicéron mélange des doctrines de sources différentes. Pythagore et ses disciples croyaient que la terre se meut, et ne la mettaient pas au centre de l'univers.

5. *Eadem vis est duorum*. On peut hésiter entre deux interprétations : ou bien deux des sphères résonnent à l'unisson, parce que leur vitesse est la même, et alors il faut l'entendre de Mercure et de Vénus, dont les orbites sont sensiblement égales ; ou bien ces deux sphères résonnent à l'octave, et les deux sons ont entre eux tout l'intervalle d'une gamme. Les deux planètes seraient alors la lune et le ciel des étoiles fixes, le son le plus grave faisant l'octave avec le plus aigu. La première explication a pour elle le commentaire de Macrobie.

« distinctos intervallis sonos ; qui numerus rerum
 « omnium ferè nodus est : quod docti homines
 « nervis imitati atque cantibus¹, aperuere sibi
 « reditum in hunc locum, sicut alii, qui præstan-
 « tibus ingeniis in vitâ humanâ divina studia colue-
 « runt. Hoc sonitu oppletæ aures hominum obsur-
 « duerunt² ; nec est ullus hebetior sensus in vobis,
 « sicut, ubi Nilus ad illa, quæ Catadupa nominan-
 « tur, præcipitat ex altissimis montibus, ea gens,
 « quæ illum locum accolit, propter magnitudinem
 « sonitûs sensu audiendi caret. Hic verò tantus
 « est totius mundi incitatissimâ conversione sonitus,
 « ut eum aures hominum capere non possint, sicut
 « intueri solem adversum nequitis³, ejusque ra-
 « diis acies vestra sensusque vincitur⁴. » Hæc ego

1. *Nervis imitati atque cantibus.* Cette harmonie échappe aux oreilles des hommes ; l'auteur va le dire ; comment alors ont-ils pu l'imiter ?

2. *Aures hominum obsurduerunt*, les oreilles des hommes sont devenues sourdes (à cette harmonie, parce qu'elles l'entendent toujours). La remarque est profondément juste. Nous ne percevons les qualités des choses extérieures que par leur opposition, le jour par la nuit, le chaud par le froid, etc. Si nos organes subissaient une impression toujours constante, sans degrés, sans intermittence, la conscience ne nous en dirait rien. Leibnitz donne comme exemple de ces perceptions insensibles un homme, né dans un moulin, dont le bruit serait continuel, et qui n'aurait ja-

mais cessé de l'entendre ; il ne le connaîtrait pas.

3. Aristote, dans son analyse profonde de la perception extérieure (*de l'Âme*, livre II), établit qu'il doit y avoir une certaine proportion entre les organes et les qualités des objets qui les affectent. Il y a un milieu, μεσότης, hors duquel il est impossible de percevoir : un bruit trop faible est imperceptible ; un bruit trop violent détruit ou altère l'organe. Il n'en est pas de même de la raison ; plus les vérités qu'elle contemple sont intelligibles, plus elle les comprend.

4. *Acies sensusque*, pour acies sensûs nostri. C'est une figure souvent employée par Cicéron ; les grammairiens grecs nommaient cette figure ἑὶ δυνάμιν.

« parva quædam insula est, circumfusa illo mari quod
 « Atlanticum, quod Magnum, quem Oceanum appel-
 « latis in terris¹ : qui tamen tanto nomine quàm sit
 « parvus, vides. Ex his ipsis cultis notisque terris, num
 « aut tuum aut cujusquam nostrum nomen vel Cau-
 « casum hunc, quem cernis, transcendere potuit, vel
 « illum Gangem transnatare? Quis, in reliquis orientis
 « aut obeuntis solis ultimis aut aquilonis austrive
 « partibus, tuum nomen audiet? Quibus amputatis,
 « cernis profectò quantis in angustiis vestra gloria se
 « dilatari velit. Ipsi autem, qui de vobis loquuntur,
 « quàm loquentur diu²?

Le temps lui est refusé tout autant que l'espace ; le monde est soumis à des cataclysmes périodiques ; et d'ailleurs, depuis les temps les plus reculés, à peine s'est-il écoulé une seule année, au vrai sens de ce mot.

XVII. « Quin etiam, si cupiat proles illa futurorum
 hominum deinceps laudes uniuscujusque nostrum a
 « patribus acceptas posteris prodere, tamen propter
 « eluviones exustionesque terrarum, quas accidere
 « tempore certo necesse est³, non modò non æter-
 « nam, sed ne diuturnam quidem gloriam assequi
 « possumus. Quid autem interest, ab iis, qui postea
 « nascentur, sermonem fore de te, quum ab iis

1. Cicéron appelle ailleurs l'Europe, l'Asie, l'Afrique « les trois parties d'une même île. »

2. *Quàm... diu?* Le temps manque donc comme l'espace à la gloire des hommes.

3. *Necesse est.* Les décou-

vertes de la science moderne sont loin d'avoir infirmé cette prévision des grands cataclysmes, auxquels notre globe est exposé. Les stoïciens, on l'a vu plus haut, croyaient à une conflagration générale du monde.

« nullus fuerit qui antè nati sint? qui nec pauciores,
 « et certè meliores fuerunt viri : quum præsertim
 « apud eos ipsos, a quibus audiri nomen nostrum
 « potest, nemo unius anni memoriam consequi possit.
 « Homines enim populariter annum tantummodo
 « solis, id est unius astri, reditu metiuntur¹ : quum
 « autem ad idem, unde semel profecta sunt, cuncta
 « astra redierint, eandemque totius coeli² descrip-
 « tionem longis intervallis retulerint, tum ille verè
 « vertens annus appellari potest³ : in quo vix dicere
 « audeo quàm multa sæcula hominum⁴ teneantur.
 « Namque ut olim deficere sol hominibus extingu-
 « que visus est, quum Romuli animus hæc ipsa in
 « templa penetravit; ita, quandoque eadem parte sol
 « eodemque tempore iterum defecerit, tum signis
 « omnibus ad idem principium stellisque revocatis,
 « expletum annum habeto : hujus quidem anni non-
 « dum vigesimam partem scito esse conversam.

1. C'est l'année commune (*populariter*). Osann, d'après un grand nombre de manuscrits donne cette autre leçon : « An-
 « num tantummodo solis, id est
 « unius astri reditum, metiun-
 « tur. »

2. Ailleurs, *totius anni*.

3. *Ille verè vertens annus appellari potest*. C'est bien alors une année révolue, *vertens*. — Cette grande année astronomique est marquée par le retour de toutes les planètes à leur point de départ, et ce retour a lieu lorsque toutes se trouvent achever ensemble leur révolution, qu'elles avaient com-

mencée ensemble. C'est une conception d'origine orientale, et que Cicéron emprunte à Platon : « Ο γε τέλεος ἀριθμὸς χρόνου τὸν τέλεον ἐνιαυτὸν πληροῖ τότε, ὅταν ἀπασῶν τῶν ὀκτὼ περιόδων τὰ πρὸς ἄλληλα ὑμπερανθέντα τάχῃ σὺν κεφαλῇ τῷ τοῦ ταύτου κύκλῳ. (*Timée*, xi.) »

4. *Sæcula hominum*, générations d'hommes. On ne s'accordait pas sur la durée de la grande année : « Quæ quàm longa sit (*conversio*) magna « est quaestio. » (Cicéron, de la Nature des Dieux, liv. II, chap. xx.)

« qui meminit, qui providet¹, qui tam regit et moderatur et movet id corpus, cui præpositus est, quàm hunc mundum ille princeps deus; et ut mundum ex quâdam parte mortalem² ipse deus æternus, sic fragile corpus animus sempiternus movet.

L'âme est un principe de mouvement; elle n'emprunte rien à une autre force, et se meut d'elle-même. Comment aurait-elle commencé, puisqu'elle ne reçoit rien d'autrui? et comment finirait-elle, puisqu'elle ne peut se manquer à elle-même?

XX³. « Nam quod semper movetur, æternum est⁴; quod autem motum affert alicui, quodque ipsum agitatur aliunde, quando finem habet motûs, vendi finem habeat necesse est⁵. Solùm igitur quod

1. Parmi ces attributs accordés à la divinité par Cicéron, il en est au moins un qui ne lui convient pas : la puissance, le sentiment, la prescience appartiennent à Dieu ; la mémoire n'est que le signe de l'infirmité d'une intelligence qui s'écoule dans la durée.

2. *Ex quâdam parte mortalem*. Le monde n'est donc périssable qu'en partie, il a en lui un principe immortel. Il est difficile de dire comment Cicéron l'entend ; il veut sans doute parler de l'âme et peut-être aussi de la matière incorruptible des astres. La comparaison de Dieu, dans ses rapports avec le monde, à l'âme dans ses rapports avec le corps, est familière aux stoïciens. (Voy. Sénèque, *Lettre* XXI.)

3. Ce chapitre et le suivant sont traduits du *Phèdre* de Platon, chap. XXIV. Cicéron abrège parfois le texte grec. Cette traduction est reproduite dans les *Tusculanes*, I, XXII.

4. *Quod semper movetur, æternum est*. Το γὰρ ἀεικίνητον ἀθάνατον. *Movetur* ne doit pas s'entendre au sens passif. C'est ce qui se meut toujours, ce qui est toujours en mouvement ; le grec est moins équivoque.

5. *Quodque ipsum... necesse est*. Το δ' ἄλλο κινουὺν καὶ ὑπ' ἄλλου κινούμενον, παῦλαν ἔχον κινήσεως, παῦλαν ἔχει ζωῆς. Ne pas séparer *quod motum affert alicui*, et *quod movetur aliunde* : l'être qui ne fait que transmettre à un autre le mouvement qu'il a reçu lui-même du dehors.

« sese movet, quia nunquam deseritur a se, nunquam ne moveri quidem desinit. Quin etiam ceteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi¹. Principio autem nulla est origo; nam ex principio oriuntur omnia; ipsum autem nullum ex re aliâ nasci potest; nec enim id esset principium, quod gigneretur aliunde²: quod si nunquam oritur, ne occidit quidem unquam³. Nam principium extinctum nec ipsum ab alio renascitur, nec ex se aliud creabit: siquidem necesse est a principio oriri omnia. Ita fit, ut motus principium ex eo sit, quod ipsum a se movetur⁴: id autem nec nasci potest nec mori: vel concidat omne cœlum omnisque natura consistat necesse est⁵, nec vim ullam nanciscatur, quâ primò impulsa⁶ moveatur.

1. *Movendi*, dans le sens passif, *πηγή καὶ ἀρχὴ κινήσεως*.

2. Le texte grec n'a pas le même sens: *Εἰ γὰρ ἐκ τοῦ ἀρχῇ γίγνοιτο, οὐκ ἂν ἐξ ἀρχῆς γίγνοιτο*. La pensée de Cicéron est bien plus claire, et on peut conjecturer qu'il avait sous les yeux un texte portant: *οὐκ ἂν ἀρχῇ γίγνοιτο*, correction adoptée par Stallbaum.

3. Ce n'est pas une démonstration de l'immortalité mais bien de l'éternité des âmes, *sempiternus animus*. Ce qui ne commence pas ne peut finir; c'est faire reposer une grande vérité sur une hypothèse, sinon sur une erreur.

4. Le grec est plus précis: *Κινήσεως μὲν ἀρχὴ τὸ αὐτὸ*

αὐτὸ κινουῦν, l'être qui se meut soi-même est le principe du mouvement.

5. *Necesse est*. Cette assertion n'est vraie qu'autant qu'on l'applique au premier principe du mouvement, au moteur suprême: *ἢ πάντα τε οὐρανὸν πᾶσαν τε γένεσιν συμπεσοῦσαν στήναι, καὶ μὴ ποτε αὐτὸς ἔχειν ὄθεν κινήθέντα γενήσεται*. Toute la nature, tout le ciel et toute la génération des êtres ne dépendent pas évidemment de l'âme individuelle, mais de l'âme universelle. Il est vrai que pour Platon la première a quelque chose de la substance de la seconde.

6. Ailleurs, *a primo impulsu* ou *impulsa*. *Εν grec, αὐτὸς κινηθέντα*.

Elle est donc éternelle ; le ciel est sa patrie où elle doit rentrer. Elle y montera plus vite si elle s'habitue, dès cette vie, à se séparer du corps. Ceux qui se font les esclaves du plaisir auront, au contraire, à subir de longs siècles d'expiation.

XXI. « Quum pateat igitur æternum id esse, quod
 « a se ipso moveatur, quis est, qui hanc naturam
 « animis esse tributam neget ¹? Inanimum est enim
 « omne, quod pulsu agitur externo ; quod autem
 « animal est, id motu cietur interiore et suo ; nam
 « hæc est natura propria animi atque vis ². Quæ si
 « est una ex omnibus, quæ sese moveat, neque nata
 « est certè et æterna est ³. Hanc tu exerce optimis in

4. Platon dit simplement la substance de l'âme, ψυχῆς οὐσίαν. Il n'a démontré eu effet que l'immortalité du premier principe ; il expliquera plus tard que toutes les âmes humaines sont quelque chose de sa substance. En traduisant par *animis*, Cicéron détourne légèrement le sens et la portée de l'argument.

2. Μὴ ἄλλο τι εἶναι τὸ αὐτὸ ἑαυτὸ κινεῖν ἢ ψυχὴν, a dit Platon. Aristote a vivement contesté cette proposition et l'a surtout réfutée au chap. xiii du livre I du *Traité de l'âme*.

3. C'est bien la conclusion de l'argument du *Phèdre* : ἐξ ἀνάγκης ἀγέννητόν τε καὶ ἀθάνατον ψυχὴ ἂν εἴη. Platon a-t-il entendu prouver par ce raisonnement l'immortalité ou plutôt l'éternité de l'âme hu-

maine ? Il a voulu seulement établir une vérité dont l'autre, dans son système, est la conséquence nécessaire. Il va, dit-il, parler de la nature de l'âme divine et de celle de l'homme. « Voici, ajoute-t-il, en commençant le raisonnement traduit par Cicéron, voici le principe de cette démonstration. » En effet, que prouve-t-il d'abord ? l'immortalité de cette âme divine, « dont toute la nature, le ciel et les êtres animés attendent le mouvement, » et qui, dira-t-il quelques lignes plus bas, « régit la matière inanimée, fait le tour de tout le ciel, prend successivement mille formes différentes, ἄλλοτ' ἐν ἄλλοις εἶδеси γιγνομένη, et enfin gouverne le monde entier, πάντα τὸν κόσμον διακεῖ. Ce n'est donc là, comme

« rebus! sunt autem optimæ curæ de salute patriæ;
 « quibus agitated et exercitatus *animus* velocius in
 « hanc sedem et domum suam pervolabit. Idque
 « ocius faciet, si jam tum, quum erit inclusus in cor-
 « pore, eminebit foràs et ea, quæ extrà erunt, con-
 « templans, quàm maximè se a corpore abstrahet ¹.
 « Namque eorum animi, qui se corporis voluptatibus
 « dediderunt, earumque se quasi ministros præbue-
 « runt, impulsuque libidinum voluptatibus obedi-
 « tium, deorum et hominum jura violaverunt, corpo-
 « ribus elapsi circum terram ipsam volutantur ²; nec
 « hunc in locum, nisi multis exagitati sæculis, rever-
 « tuntur. » Ille discessit; ego somno solutus sum ³. »

il l'avance, que le principe d'une démonstration de l'immortalité de l'âme humaine; et l'argument n'a de force que dans son propre système. C'est dire que sous la forme que Cicéron lui a donnée, il n'a, à notre avis, aucune valeur pour démontrer l'existence d'une vie future. Le sens en serait bien mieux exprimé par ces mots de Bossuet : « Il y a quelque chose au monde qui existe d'elle-même, par conséquent qui est éternelle et immuable. Qu'il y ait un seul moment où rien ne soit, éternellement rien ne sera. » (*Connaissance de Dieu*, chap. iv, 5.)

4. Maximes toutes platoniciennes, que Cicéron a surtout

développées dans les *Tusculanes* (livre I). Chez lui elles perdent un peu de leur signification : on comprend, en effet, dans le platonisme ces mots *quæ extrà erunt contemplans*; c'est la contemplation des essences réelles, des idées. Mais quel sens l'auteur du *de Re publicâ* peut-il y attacher ?

2. Platon assigne la même destinée aux âmes perverses : Ἡ τοιαύτη ψυχὴ.... περὶ τὰ μνήματά τε καὶ τοὺς τάφους κυλινδουμένη. (*Phédon*.) Dans le mythe de Er, elles reviennent à la vie après de longues années d'épreuves.

3. Tout porte à croire que l'ouvrage se terminait par ce brillant épilogue.



LIBRORUM DE RE PUBLICA INCERTORUM

FRAGMENTA¹.

1. A quâ isti advocant.
2. Vicem lugeo².
3. Idque ipsa natura non invitaret solùm, sed etiam cogeret³.
4. Nitito.
5. Excellunt⁴.
6. Virtus quæ prudentia⁵.
7. Et quanquam optatissimum est perpetuò fortunam quàm florentissimam permanere, illa tamen æquabilitas vitæ non tantum habet sensum, quantum quum ex sævis et perditis rebus ad meliorem statum fortuna revocatur⁶.
8. Aliud civitas non est quàm concors hominum multitudo⁷.
9. Fœdifragos Afros⁸.

1. Ces fragments n'ont aucune importance, et la plupart ne sont que des mots sans suite. On les rapporte ici pour ne rien omettre des débris du *de Republicâ*.

2. Ces mots et les précédents sont cités par Fronton, aux mots *Avocat* et *Doleo*.

3. Nonius, au mot *Invitare*.

4. Diomède, livre I, ainsi que le mot précédent.

5. Victorinus, préambule du *Commentaire de la Rhétorique* de Cicéron.

6. Ammien Marcellin, XV, v.

7. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, I, xv.

8. Cruquianus, commentateur d'Horace, *Odes*, IV, viii, 4.

10. Fanni, causa difficilis laudare puerum, non enim res laudanda, sed spes est ¹.

11. Cui nemo civis neque hostis
Quivit pro factis reddere operæ pretium ².

12. Si fas endo plagas cœlestûm ascendere cuiquam,
Mi soli cœli maxima porta patet.

Est verò, Africane; nam et Herculi eadem ipsa porta patuit ³.

4. Servius, *Énéide*, VI, 877.

2. Vers d'Ennius cités par Cicéron, au témoignage de Sénèque, *Lettre CVIII*.

3. Vers d'Ennius, rappelés par Sénèque; les quelques mots qui suivent ont été conservés

par Lactance, *les Institutions divines*, liv. I, chap. XVIII. Mai ajoute à ces fragments un morceau de l'écrivain grec Petrus Magister, qui a comparé la République de Platon avec celle de Cicéron.

2066 w





3 2044 024 262 941

THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT
RETURNED TO THE LIBRARY ON OR
BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.



